



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

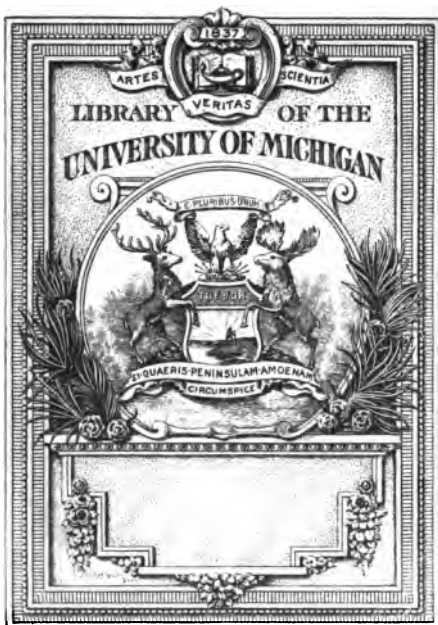
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

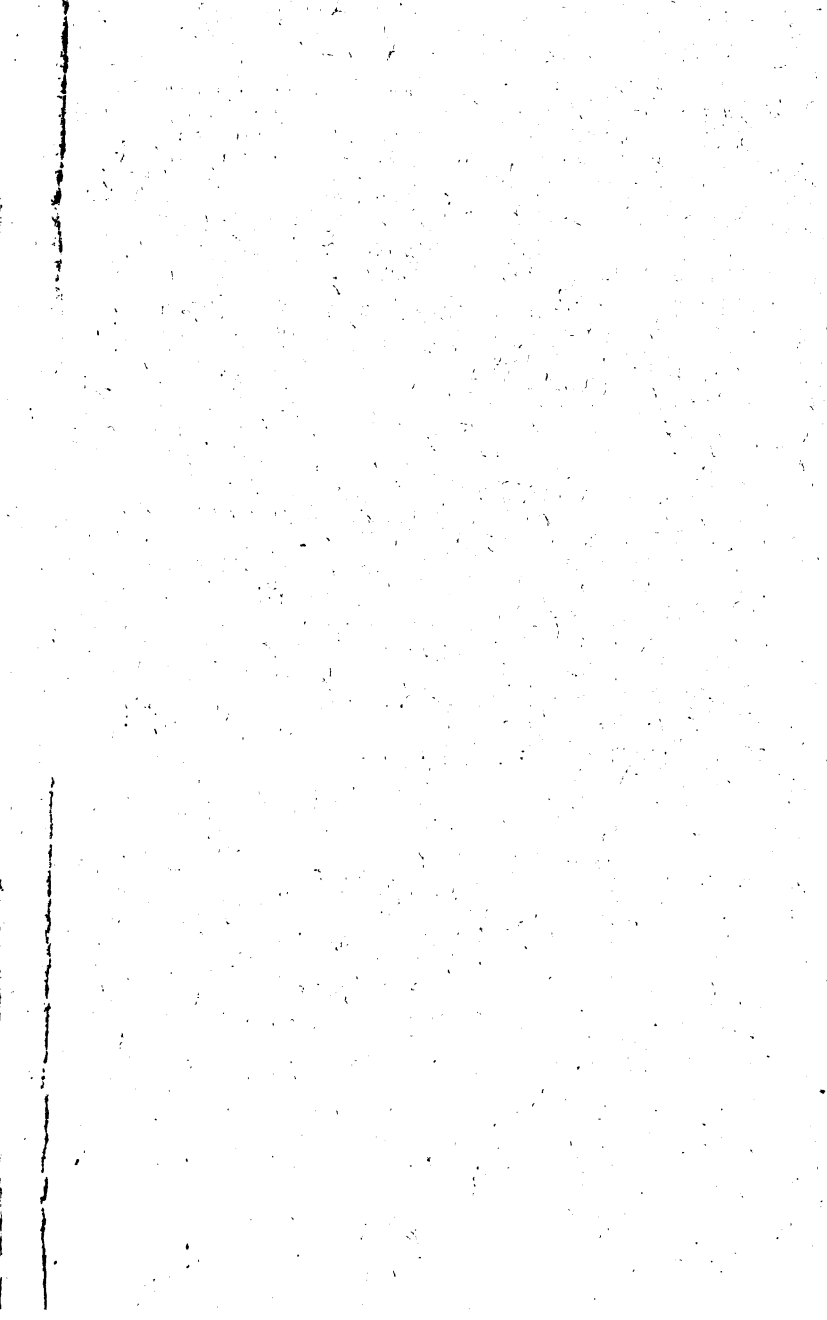
Nous vous demandons également de:

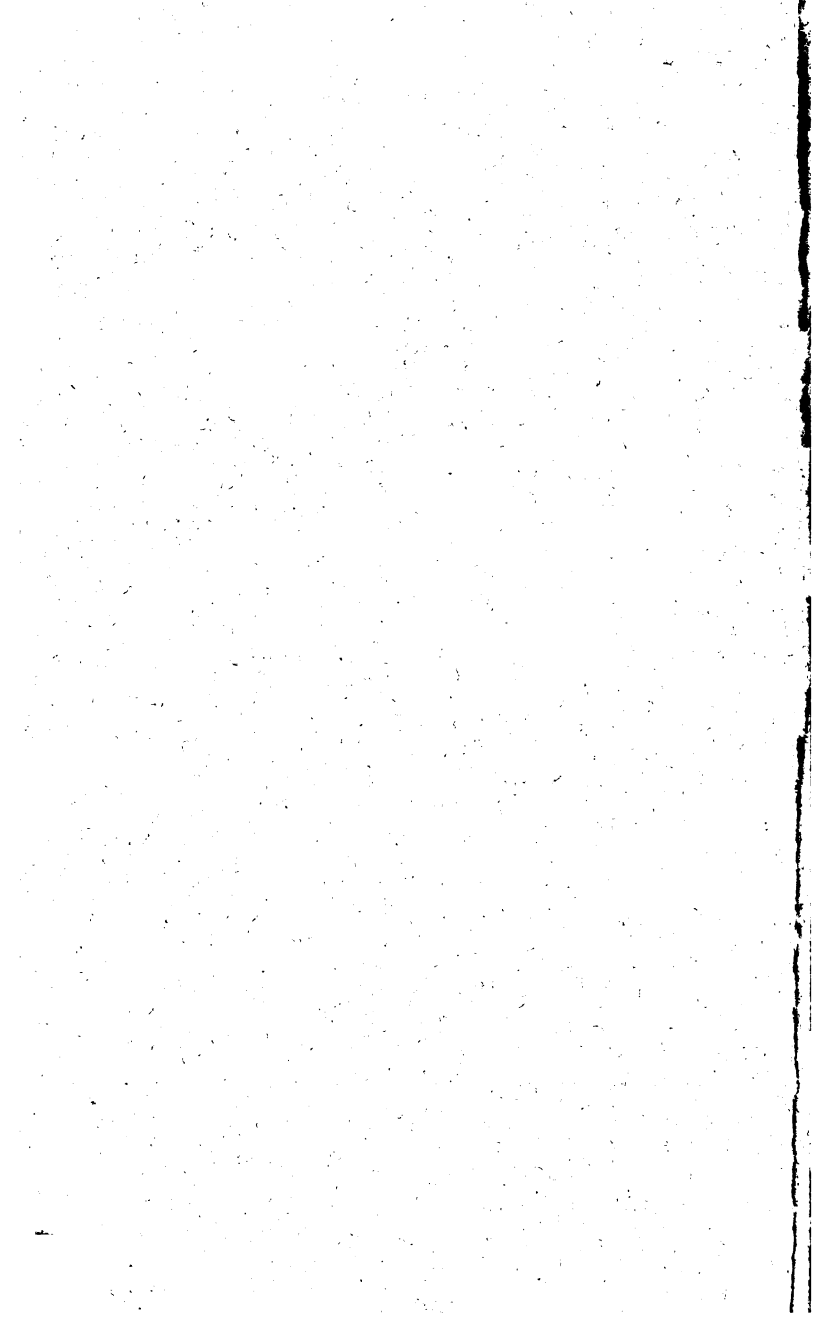
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Maximilien

DE
L'HOMŒOPATHIE
ET
DE SES PROGRÈS



SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE JULES MOUREAU.



H 6157, 5-3

Q 5-2

DE

L'HOMŒOPATHIE

ET

119226

DE SES PROGRÈS

PAR

LE D^r X. GIRAUD



PARIS

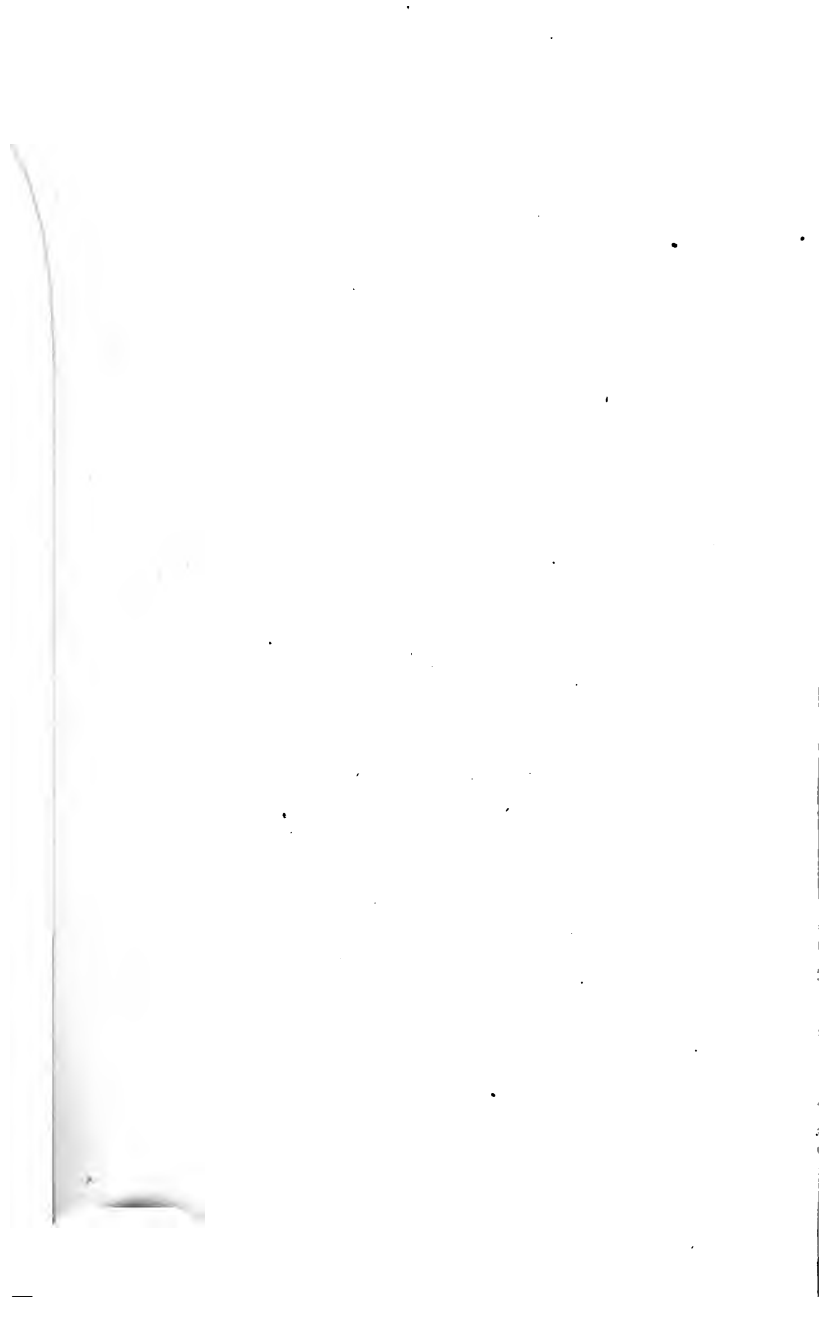
LIBRAIRIE F. SAVY

77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

(Près la rue Hautefeuille)

—

1877



Quand il s'agit de l'art sauveur de la vie, négliger d'apprendre est un crime. (HAHNEMANN.)

*
**

Pauvre médecine *officielle* du XIX^e siècle! elle aboutit à l'anarchie et au chaos; et, à l'heure qu'il est, n'y est-elle pas?

(P. DEBBRYNE, médecin de la Grande-Trappe (Orne), *Essai sur les éléments morbides.*)

*
**

Absence complète de doctrines scientifiques, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout : voilà l'état de la médecine.

(Professeur MALGAIGNE, séance du 8 janvier 1856, à l'Académie de médecine.)

*
**

Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni principe, ni foi, ni loi. Nous construisons une tour de Babel, ou plutôt nous n'en sommes même point là : nous ne construisons rien.

(MARCHEL DE CALVI, professeur agrégé à la faculté de médecine de Paris.)

Telle qu'elle est, cependant, l'homœopathie suffit à établir que Hahnemann fut un homme de génie.

(Professeur MARCHAL DE CALVI.)

*
**

On ne trouve rien de satisfaisant sous le rapport de la matière médicale dans l'enseignement officiel, sur les spécifiques surtout et sur leur action absolue. *Tout ce que nous savons sur ce point, nous le devons aux travaux des homœopathes*; dans ceux des autres médecins, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, *on ne trouve absolument rien.*

(Professeur MARCHAL DE CALVI.)

*
**

A quel résultat final doit parvenir la méthode hahnemannienne, actuellement répandue partout? Je ne pourrais le déterminer; mais j'ai l'espoir qu'il sera *inouï* et *immense.*

(Dr BOTTO, professeur de clinique à la faculté de Gènes.)

AVANT-PROPOS

L'homœopathie, fondée en Allemagne il y a trois quarts de siècle, s'est répandue peu à peu en Italie, en France, en Espagne, en Suisse, en Angleterre, en Amérique, et, aujourd'hui, il n'est pas un coin du globe où elle n'ait planté sa tente.

Introduite en France, il y a quarante-six ans, par le comte des Guidi, docteur en médecine, docteur ès sciences et inspecteur de l'Université, elle y a cheminé d'un pas ferme et sûr, à travers des obstacles de toute nature. — Des guérisons inespérées, et d'autant plus remarquables qu'elles portaient presque toutes sur des maladies qui s'étaient montrées rebelles à la médecine ordinaire, lui ont définitivement conquis sa place au soleil. — Un grand nombre de médecins ¹, convertis par les résultats dont

1. On compte environ 400 médecins homœopathes en France, — 500 en Allemagne, — 500 en Angleterre, — 150 en Belgique, — 300 en Espagne, — 250 en Italie, — 220 dans l'Amérique du sud, et 5 à 6,000 dans les États-Unis.

ils étaient témoins, se sont rangés successivement sous sa bannière. — Des pharmacies homœopathiques *spéciales* vulgarisent le nom de la doctrine nouvelle. — Des hôpitaux et des dispensaires, où l'on traite gratuitement toutes les maladies, permettent aux gens pauvres ou peu aisés de participer à ses bienfaits. — Enfin, de nombreux ouvrages et des publications périodiques mettent en lumière sa valeur scientifique et répandent son enseignement.

Mais tous ces faits sont trop ignorés, et bien des malades se tiennent éloignés de l'homœopathie, parce qu'ils se figurent que cette médecine est née d'hier, parce qu'ils ne la connaissent que par leur médecin qui la critique sans en savoir le premier mot, qui dit aux uns qu'elle n'emploie que des poisons, aux autres qu'elle n'emploie que de l'eau claire, et qui, parfois, lorsque ses clients semblent décidés à quitter les sentiers battus, se résigne à affirmer qu'il fait de l'homœopathie, lui aussi, *dans certains cas, lorsque c'est nécessaire*, et qu'il est prêt à faire suivant leurs désirs.

Il est temps d'éclairer le public sur ses intérêts les plus chers. Il est temps de dire à ceux qui souffrent qu'à côté de la médecine *officielle*, si souvent désarmée, il en est une autre qui obtient chaque jour les résultats les

plus remarquables. Il est temps de prémunir les familles contre l'influence pernicieuse des médecins qui dénigrent l'homœopathie, parce qu'elle vient troubler leur repos, parce qu'elle les forcerait à de nouvelles études, au moment où ils croyaient n'avoir plus rien à apprendre, parce qu'ils veulent conserver ou acquérir certains postes, ou certains honneurs, d'où les médecins homœopathes sont habituellement exclus par les hauts barons des facultés et des académies.

Nous nous proposons de donner une idée exacte de l'homœopathie, une image fidèle des principes qui lui servent de base, des ressources précieuses dont elle dispose et des services qu'elle rend.

Nous signalerons les périls de la médication officielle, qui laisse tant de fois dans l'organisme des traces douloureuses et ineffaçables de son passage, et nous mettrons en regard les résultats de la médication homœopathique ; toujours si salutaire, et, dans tous les cas, absolument exempt de danger.

Les deux méthodes adverses comparaitront l'une après l'autre devant la juridiction non suspecte de l'allopathie, et on verra les juges du camp condamner la médecine ancienne, reconnaître qu'elle n'a *ni foi, ni loi, ni principes*, et quelques-uns d'entre eux avouer loyalement

que la doctrine hahnemannienne a une valeur incontestable, et qu'elle est appelée à de hautes destinées. — Quelques fragments de statistique, puisés aux meilleures sources, confirmeront ce double jugement, en attestant que, partout où l'homœopathie intervient, elle compte toujours un plus grand nombre de guérisons que l'allopathie, et une mortalité beaucoup moins considérable.

Nous signalerons les conquêtes de la nouvelle doctrine dans tous les points du globe, parmi les sommités de la science, de l'industrie, de la presse, de la magistrature, du barreau, de la médecine.

Tandis que toutes les autres doctrines médicales ont complètement disparu de la scène, après quelques années de vogue, l'homœopathie progresse sans interruption depuis trois quarts de siècle. Nous noterons ce fait capital, et nous constaterons aussi que l'Allemagne élève aujourd'hui des statues à l'homme de génie qu'elle abreuvait d'outrages lorsqu'il faisait connaître au monde savant la découverte qui devait immortaliser son nom.

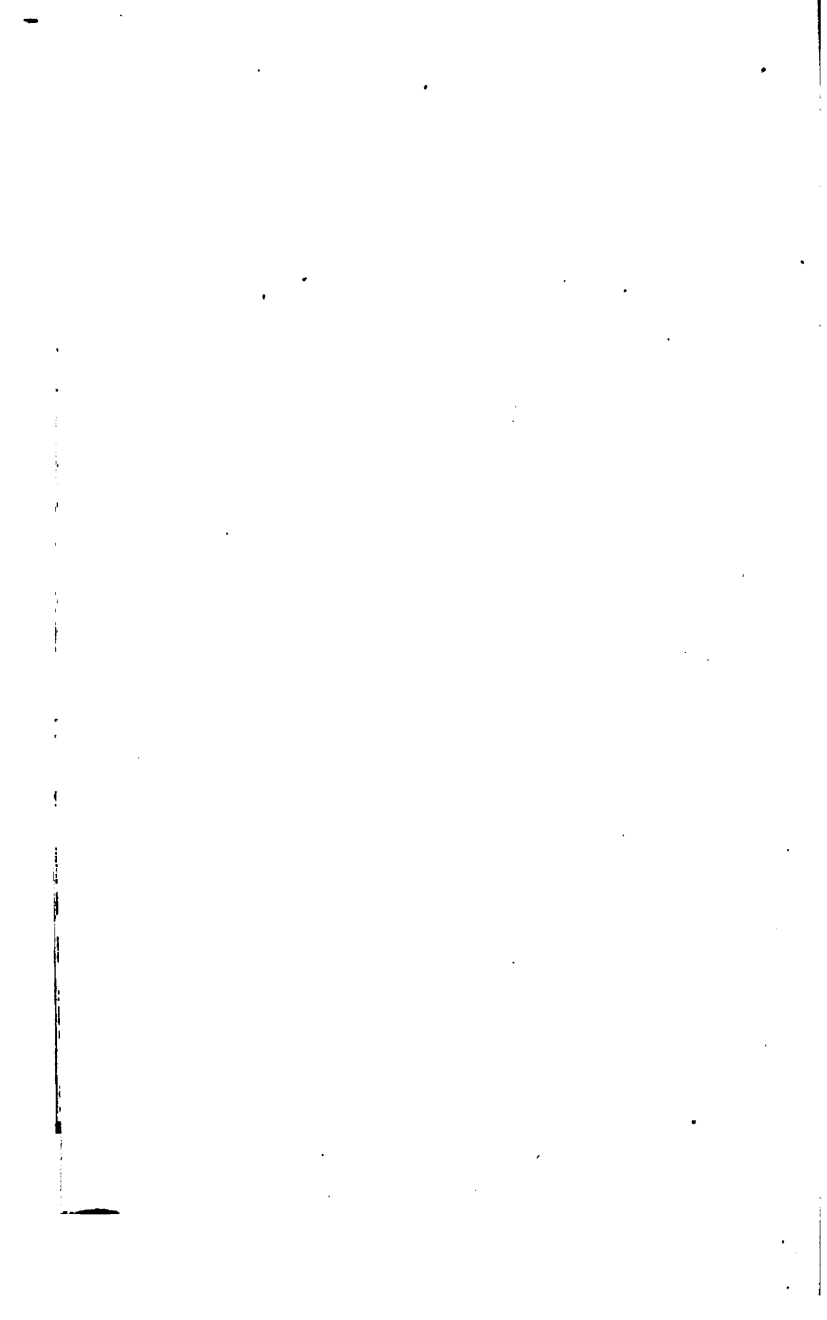
Toutes les objections qu'on élève contre l'homœopathie seront passées successivement en revue, et nous y répondrons catégoriquement.

Enfin, nous grouperons en faisceaux tous les faits qui militent en faveur de la nouvelle doc-

trine, tous les documents qui nous paraissent de nature à édifier ses adversaires, et qui constitueront des armes précieuses pour ceux qui désireront la propager ou la défendre.

Disons en terminant que l'homœopathie ne redoute en aucune façon le contrôle de la clinique, et qu'elle le sollicite, au contraire, de tous ses vœux. Que les malades fassent appel à ses ressources, même pour les affections que la médecine ordinaire n'a pu guérir, et nous affirmons qu'ils resteront à jamais ses partisans. Que les médecins se décident à l'expérimenter avec conscience, avec loyauté, et nous affirmons qu'avant trois mois, ils s'inscriront parmi ses adeptes.

Puisse ce livre raffermir ceux qui croient, éclairer ceux qui ignorent, donner la foi à ceux qui nient! Puisse-t-il diminuer le nombre de ces gens, bien naïfs en vérité, que l'homœopathie guérirait si facilement, et qui se résignent à souffrir et à mourir, pour n'avoir pas à changer leurs vieilles habitudes, ou pour *ne pas contrarier leur médecin*! Puisse-t-il, enfin, hâter la marche en avant d'une doctrine que l'on critique sans l'avoir étudiée, que l'on condamne trop souvent sans l'entendre, au grand détriment de la science et de l'humanité!



DE
L'HOMŒOPATHIE
ET DE SES PROGRÈS

CHAPITRE I

VIE DE HAHNEMANN ET DÉCOUVERTE
DE L'HOMŒOPATHIE

Samuel Hahnemann, docteur en médecine et conseiller aulique du duché d'Anhalt-Kœthen, est né à Meissen, petite ville de la Saxe, le 10 avril 1755. Son père était peintre sur porcelaine à la manufacture royale ; il donna à son fils, au lieu des préceptes d'une morale aride, les leçons toujours éloquentes des bons exemples.

A l'âge de douze ans, le jeune Samuel entra à l'École provinciale, dirigée par le savant professeur Muller, qui distingua de suite dans le nouvel

élève des aptitudes exceptionnelles, et se prit pour lui d'une vive affection.

Les premières études du jeune Hahnemann terminées, le docteur Muller se chargea des frais de ses études académiques, qu'il fit rapidement et d'une manière brillante ; puis, se sentant entraîné vers la médecine, il partit pour l'université de Leipsick (1775), n'emportant pour toute ressource que ses illusions de vingt ans, et soixante francs que son père lui remit en lui faisant ses adieux.

Pour subvenir à ses besoins, Hahnemann fut obligé de traduire en allemand des livres anglais, français ou italiens. Mais, pour ne dérober aucun instant à ses études médicales, il résolut de prendre sur son sommeil le temps nécessaire à ses traductions, auxquelles il consacra pendant longtemps une nuit sur deux.

De Leipsick, il alla étudier à Vienne, puis à Léopoldstadt, où il se lia d'une étroite amitié avec le célèbre Quarin. Il accompagna ensuite à Hermannstadt, en qualité de bibliothécaire et de médecin particulier, le baron de Brukental, gouverneur de la Transylvanie.

Le 10 août 1779, il soutenait brillamment sa thèse inaugurale à la faculté d'Erlangen, et recevait le diplôme de docteur en médecine.

Ensuite Hahnemann habita successivement Hettstædt, Dessau, où il s'occupa tout spécialement de chimie et de minéralogie, puis la petite ville de

Gommern, où il épousa, en 1783, la fille du pharmacien Kuchler.

Deux ans après son mariage, il se rendit à Dresde. Là, comme partout, il fut remarqué par des hommes distingués, et particulièrement par le docteur Wagner, premier médecin de la ville, qui lui confia souvent par intérim les fonctions de médecin en chef des hôpitaux de Dresde.

De 1786 à 1792, nous voyons le futur réformateur publier une série d'opuscules, de traités ou d'articles de journaux, qui fixent sur lui l'attention du public et des savants.

En 1791, l'Académie des sciences de Mayence et la Société économique de Leipsick l'appellent dans leur sein.

Cette même année, Hahnemann quittait Dresde pour retourner à Leipsick, théâtre de ses premières études et de ses premières luttes contre la souffrance. Là, après une pratique de dix années et au moment d'atteindre la fortune avec la renommée, il renonçait à l'exercice de la médecine parce qu'elle n'avait plus sa foi.

Cette résolution brisait son avenir et réduisait à la pauvreté sa nombreuse famille ; mais les scrupules et les délicatesses de sa conscience lui commandaient de sacrifier sa tendresse de père à son devoir de médecin ; il n'hésita pas.

Voici comment il raconte lui-même à l'illustre

docteur Hufeland, son ami, les perplexités de son âme :

« C'était, dit-il, un supplice pour moi de marcher toujours dans l'obscurité, avec nos livres, lorsque j'avais à traiter des malades, et de prescrire, d'après telle hypothèse sur les maladies, des choses qui ne devaient qu'à l'arbitraire leur place dans la matière médicale. Je me faisais un cas de conscience de traiter les états morbides inconnus de mes frères souffrants par des médicaments inconnus qui, en leur qualité de substances très-actives, peuvent si facilement faire passer de la vie à la mort, ou produire des affections nouvelles et des maux chroniques souvent plus difficiles à guérir que ne l'était la maladie primitive. Devenir ainsi le meurtrier de mes frères était pour moi une idée si affreuse et si accablante, que je renonçai à la pratique pour ne plus m'exposer à nuire. »

La confiance de Hahnemann dans la médecine des écoles fut bien plus ébranlée encore, quand il la vit impuissante à guérir ou à soulager ses enfants, atteints de maladies dangereuses. Cependant sa détresse, dans ces circonstances, lui donnait la foi dans une thérapeutique future qu'il appelait de toutes ses aspirations :

« Pourquoi, se disait-il, n'a-t-on pas trouvé le moyen de guérir les maladies avec certitude? depuis vingt siècles qu'il existe des hommes qui se disent médecins? C'est peut-être parce qu'il

était trop près de nous et trop facile, parce qu'il ne fallait pour y arriver ni brillants sophismes, ni séduisantes hypothèses. Je chercherai tout près de moi où il doit être, ce moyen auquel personne n'a songé, sans doute parce qu'il était trop simple... Voici, ajoute-t-il, de quelle manière je m'engageai dans cette voie nouvelle :

« Je pensai qu'il fallait observer la manière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain, me disais-je, et ils doivent certainement signifier quelque chose, car sans cela pourquoi s'opéreraient-ils ? Peut-être est-ce là la seule langue dans laquelle ils puissent exprimer à l'observateur le but de leur existence ¹. »

La vérité, comme on le voit, commençait à se faire jour dans l'esprit de Hahnemann ; il tenait, dès ce moment, le fil qui devait le diriger sûrement dans le labyrinthe de ses explorations.

Cette idée, à la fois simple et profonde, d'observer l'action des médicaments sur un homme bien portant, germait dans sa tête, lorsqu'un jour, traduisant la *Matière médicale* de Cullen, et étant arrivé au chapitre du *quinquina*, il fut frappé des opinions nombreuses et contradictoires au moyen desquelles on avait tenté d'expliquer les

1. *Études de Médecine homœopathique*, t. I, p. 403, 404 et 405.

propriétés thérapeutiques de cette substance : « Tranchons le nœud, s'écria-t-il alors ; j'essayerai le quinquina sur moi-même, et j'en observerai les effets. »

Hahnemann prit pendant plusieurs jours, à jeun, de fortes doses de quinquina, et nota soigneusement les phénomènes morbides qui se manifestèrent dans son organisme. Quel ne fut pas son étonnement en remarquant que chaque jour, à la même heure, il était pris d'un accès de fièvre intermittente ! Le quinquina donnait donc la fièvre même qu'il guérissait ! Ce fut un trait de lumière pour cet esprit généralisateur. En effet, si tous les médicaments, de même que le quinquina, produisaient sur l'homme bien portant les symptômes qu'ils guérissaient chez l'homme malade, le réformateur pouvait s'écrier comme Archimède : *Euréka !* J'ai trouvé ! J'ai trouvé la véritable loi de la thérapeutique !

Il se mit donc à expérimenter sur lui-même les rares médicaments signalés comme spécifiques certains en médecine ; et, comme il l'avait pressenti, il obtint avec ces spécifiques les mêmes résultats qu'avec le quinquina.

Il ne s'arrêta point là. Recherchant tout ce qui avait été écrit sur l'action des drogues simples, sur les empoisonnements aigus et les lentes intoxications, et compulsant toutes les guérisons remarquables rapportées par les auteurs, il vit se con-

firmer d'une manière absolue, et se convertir en loi générale, l'opinion qu'il s'était faite sur le mode d'action des substances médicamenteuses.

Une dernière épreuve restait à faire : il fallait éprouver la doctrine au lit du malade. Hahnemann fit ses premières expériences sur la *loi des semblables* à l'hôpital de Georgental, dont le duc Ernest de Gotha lui avait offert la direction. Les résultats qu'il obtint répondirent complètement à ses espérances.

Peu de temps après, en 1800, le fondateur de l'homœopathie faisait une découverte fort importante en thérapeutique, et cette découverte confirmait d'une façon éclatante la réalité de la *loi de similitude*. Dans une épidémie de scarlatine qui ravagea une partie de l'Allemagne, il appliqua, d'après les indications homœopathiques, la *belladone* au traitement de cette maladie, et il découvrit qu'elle en était à la fois le remède spécifique et le préservatif. Ce fait est aujourd'hui acquis à la science et constaté par les médecins de toutes les opinions et de tous les pays. Le grand Hufeland fut l'un des premiers à acclamer et à populariser cette belle découverte.

Dès lors Hahnemann, pendant plusieurs années d'une vie errante à laquelle le condamnèrent des persécutions de toutes sortes, donna tous ses soins à la création de la nouvelle *matière médicale*, et, en 1805, il publia en deux petits volumes la symp-

tomatologie de vingt-six médicaments expérimentés sur lui-même ou sur les membres de sa famille.

Il composa ensuite l'*Organon de l'art de guérir*, c'est-à-dire l'exposition des principes de sa doctrine; la première édition de cet ouvrage parut à Dresde en 1810.

En 1811, il revint à Leipsick pour la troisième fois et y enseigna publiquement l'homœopathie à de nombreux élèves qui l'aidèrent à continuer ses expériences sur l'homme sain. Dès cette année, il donna le premier volume de la *Matière médicale pure*, dont le sixième et dernier ne parut qu'en 1821, c'est-à-dire dix ans après.

Les travaux si remarquables de Hahnemann, loin de désarmer ses ennemis, ne firent que lui en susciter de nouveaux. Pendant neuf ans, de 1811 à 1820, ils épuisèrent sur lui tous les traits de la raillerie, de l'injure et de la calomnie. Fatigué enfin des persécutions dont il était l'objet, il accepta, en 1820, l'asile que lui offrit le duc d'Anhalt-Kœthen. Mais si cette haute protection lui assurait la liberté du travail et l'exercice de son art, elle ne put le garantir de toute insulte. Les médecins parvinrent à amener contre lui les habitants qui allèrent un jour jusqu'à briser ses vitres à coups de pierres. Ces procédés lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il résolut de ne plus sortir de sa maison. Pendant les quinze années de son séjour à

Koethen, c'est à peine s'il se montra deux ou trois fois hors de chez lui.

Mais, s'il n'allait plus à la clientèle dans la ville qu'il habitait, une clientèle riche et brillante venait à lui de toutes les parties de l'Europe. La gloire et le bien-être succédèrent enfin aux longs tourments de son existence.

De 1828 à 1830, le fondateur de la nouvelle doctrine publiait une de ses œuvres les plus importantes sous le titre de *Doctrine et traitement des maladies chroniques*. Cet ouvrage comprend cinq volumes in-8.

Hahnemann avait perdu sa femme en 1827. En 1835, il épousait une Française, M^{lle} d'Hervilly, qui était venue à Koethen pour le consulter. Ce fut alors qu'il se décida à quitter l'Allemagne pour venir à Paris, où sa doctrine commençait à se répandre.

Étranges caprices de l'opinion ! Lorsque la population de Koethen connut le projet de départ de Hahnemann, elle menaça de retenir au milieu d'elle par la force celui qu'elle avait voulu lapider quinze ans auparavant; et il dut, pour éviter cette violente manifestation de sympathie, sortir de la ville la nuit et en secret.

A Paris, le fondateur de l'homœopathie obtint des succès qui ajoutèrent encore à sa renommée. Malgré son grand âge, il conserva jusqu'à ses derniers jours toute la lucidité de sa belle intelligence,

et une santé robuste qui lui permettait de se livrer au travail le plus assidu.

Durant l'hiver de 1843, sa santé s'affaiblit graduellement, et, le 2 juillet de cette même année, il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, emportant l'assurance d'avoir, utilement pour l'humanité et glorieusement pour lui, reconstruit sur des bases solides un édifice dont il confiait le perfectionnement et la garde à de nombreux et fervents disciples.

CHAPITRE II

LISTE DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR HAHNEMANN

La liste suivante des travaux de Hahnemann va nous montrer qu'il fut l'un des travailleurs les plus prodigieux de notre siècle, comme il en est l'un des plus grands et des plus utiles génies :

Dissertatio inauguralis medica ; conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus. Erlangen, 1779.

Deux premières petites critiques des observations médicales du docteur Krebs, 1782.

Instructions pour guérir les anciennes plaies et les ulcères putrides, avec un appendice sur le traitement le plus convenable pour guérir les fistules, les caries et les gonflements des os, les cancers, les sarcomes et la phthisie pulmonaire. Leipzick, 1786.

Sur l'empoisonnement par l'arsenic, son traitement et les rapports judiciaires. Leipsick, 1786.

Sur les difficultés de préparer le sel minéral par la potasse et le sel de cuisine, 1787.

- Dissertation sur le préjugé contre le charbon de terre, les améliorations dont ce combustible est susceptible, et son application au chauffage du four. Dresde, 1787.
- Sur l'influence de quelques espèces de gaz sur la fermentation du vin, 1788.
- Sur l'essai du vin par le fer et le plomb, 1788.
- Sur un moyen très-puissant pour empêcher la putréfaction, 1788.
- Sur la bile et les calculs biliaires, 1788.
- Essais malheureux de quelques découvertes modernes, 1789.
- Lettre à L. Crell sur le spath pesant, 1789.
- Découverte d'un nouvel élément dans la mine de plomb, 1789.
- Quelques mots sur le principe astringent des plantes, 1789.
- Préparation exacte du mercure soluble, 1789.
- Instruction pour les chirurgiens sur les maladies vénériennes, avec une nouvelle préparation mercurielle, 1789.
- Exposition complète de la manière de préparer le mercure soluble, 1790.
- Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'esprit caustique de sel ammoniac, 1791.
- Moyen de prévenir la salivation et les autres effets nuisibles du mercure, 1791.
- Dissertation sur les épreuves du vin, 1792.
- Sur la préparation du sel de Glauber, d'après la méthode de Ballen, 1792.
- L'Ami de la santé, 1792; 2 vol.
- Dictionnaire de pharmacie, 1793-95, 2 vol.
- Quelques mots sur l'essai du vin, etc., 1793.
- Préparation du jaune de Cassel, 1793.
- Sur l'essai du vin et sur la nouvelle liqueur probatoire, 1794.
- Sur la satisfaction de nos besoins animaux, 1795.
- Socrate, etc., discours, 1795.
- Une chambre d'enfants, 1795.
- Sur le choix d'un médecin de la maison, 1795.
- Manuel pour les mères, 1796.
- Sur un nouveau principe pour trouver les vertus des médicaments, avec un coup d'œil sur les principes suivis jusqu'à ce jour, 1796 (Dans le journal de Hufeland.)

- Les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils invincibles? 1797. (Dans le même journal.)
- Antidotes de quelques substances végétales héroïques, 1798.
- Un avant-propos à la matière médicale, ou Recueil de recettes choisies, 1800.
- Remarques détachées sur les Éléments de médecine de Brown, 1801.
- Coup d'œil sur l'urbanité médicale envers les confrères dans le commencement du nouveau siècle, 1801.
- Sur la force des petites doses des médicaments en général, et de la *Belladone* en particulier. Lettre à Hufeland, 1801.
- Guérison de la fièvre scarlatine. Gotha, 1801.
- Pensées à l'occasion d'un moyen recommandé contre la morsure des chiens enragés, 1803.
- Le Café et ses effets. Leipzick, 1803.
- Lettre à Hufeland, 1803.
- Esculape dans la balance, 1805.
- Fragmenta de viribus medicamentorum*, 1805, 2 vol.
- Médecine de l'expérience. Berlin, 1805.
- Remarques sur un surrogat du quinquina et sur les surrogats en général, 1806.
- Sur les surrogats des médicaments exotiques; sur l'exès dans lequel est tombée récemment l'université de Vienne en considérant ceux-ci comme inutiles, 1808.
- Sur le mérite des systèmes médicaux comparés surtout à la pratique qui en découle, 1808.
- Extrait d'une lettre adressée à un médecin de haut rang sur la nécessité très-urgente de la réforme de la médecine, 1808.
- Remarques sur la fièvre scarlatine, 1808.
- Instruction sur la fièvre régnante, 1809.
- Monita* sur les trois méthodes usuelles de guérir, 1809.
- A un candidat au doctorat en médecine, 1809.
- Caractères actuels de la médecine ordinaire, 1809,
- Organon* de la médecine, 1810; 3 éditions.
- Dissertatio historico-medica de helleborismo veterum*, 1812.
- Matière médicale pure*, 1811-21; 6 vol., 8 éditions.
- L'alopathie, un mot d'avertissement aux malades de toute espèce, 1811.

Esprit de la médecine homœopathique, 1813.

Manière de guérir la fièvre nerveuse qui règne actuellement, 1814.

Instruction sur la maladie vénérienne, et son mauvais traitement actuel, 1816.

Sur la guérison des brûlures, 1816.

Indication des sources de la matière médicale ordinaire, 1817.

Sur l'inhumanité à l'égard des suicides, 1818.

Sur la préparation et la distribution des médicaments par les médecins homœopathes eux-mêmes (trois mémoires en 1820).

Conseil médical dans le pourpre, 1821.

Avis aux chercheurs de la vérité, 1825.

L'Observateur médical, fragment, 1825.

Comment de petites doses de médicaments si atténuées, comme l'homœopathie les prescrit, peuvent encore avoir des forces, et de grandes forces, 1827.

Les Maladies chroniques, leur nature particulière et leur guérison homœopathique, 1820-38; 5 vol., 2 éditions¹.

Telle est l'œuvre de Hahnemann, œuvre colossale, et qui semble manifestement au-dessus des forces humaines.

Nos lecteurs se demanderont assurément comment la plupart des médecins ont pu accueillir avec dédain une doctrine résultant de pareils travaux. Ils se demanderont aussi comment des hommes, soi-disant graves et sérieux, ont pu taxer l'homœopathie d'absurdité et refuser, non-seulement de l'expérimenter, mais même de l'examiner,

1. A cette longue liste, il faut ajouter la traduction en allemand de plus de vingt ouvrages français, anglais ou italiens, et la publication d'un grand nombre d'articles dans divers écrits périodiques.

quand elle se disait fondée sur *l'observation et l'expérience, sur les bases solides et réelles de la thérapeutique ?*

Mais laissons nos adversaires critiquer et nier à leur aise, et voyons si le résultat des travaux séculaires des médecins officiels les autorise à dédaigner les richesses que leur offre la doctrine de Hahnemann.

CHAPITRE III

L'ALLOPATHIE JUGÉE PAR LES ALLOPATHES

L'histoire de la médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ne nous offre qu'une succession de systèmes opposés et contradictoires qui se sont tour à tour disputé le sceptre de la vogue et de l'opinion.

Il ne serait pas sans intérêt, assurément, de passer en revue ces divers systèmes, et de les montrer se combattant et se détruisant les uns les autres; mais ce travail serait en-dehors de notre cadre et peu utile à notre but. Nous pensons qu'il est préférable de mettre sous les yeux du lecteur les jugements portés par les professeurs et les médecins célèbres de notre époque sur la médecine officielle.

Écoutez d'abord Broussais, l'illustre professeur du Val-de-Grâce :

« Je conviens bien, dit-il, que la médecine a rendu à l'être souffrant le service de lui offrir des consolations *en le berçant toujours d'un chimérique espoir*; mais il faut convenir qu'une pareille utilité est loin de la relever au milieu des autres sciences naturelles, puisqu'elle semble la placer sur la ligne de l'astrologie, de la superstition et de tous les genres de charlatanisme.... Tant que les préceptes de la médecine ne produiront pas une immense majorité de médecins heureux dans la pratique, et toujours d'accord entre eux sur les moyens à opposer aux maladies, on ne pourra pas dire que la médecine est une *véritable science* et qu'elle est *plus utile que nuisible à l'humanité*. »
(*Examen des doctrines médicales*, p. 827 et suivantes.)

Dans sa leçon du 16 février 1846, M. Magendie s'écriait, au Collège de France :

« Sachez-le bien, la maladie suit le plus habituellement sa marche sans être influencée par la médication dirigée contre elle... Si même je disais ma pensée tout entière, j'ajouterais que c'est *sur-tout dans les services où la médecine est le plus active que la mortalité est le plus considérable*. »

Le même professeur disait un autre jour :

« Dans l'état actuel de la science, la plupart du temps le médecin n'assiste qu'en *simple spectateur* aux tristes épisodes de la progression du mal. »

L'un des plus illustres professeurs de la faculté de Montpellier, M. Bérard, conclut en ces termes au scepticisme médical :

« En médecine, dit-il, aucune partie n'est achevée, à proprement parler ; les vérités les mieux affirmées semblent être ou sont réellement menacées par les vérités nouvelles ; chaque nouvelle pierre qu'on ajoute ébranle un édifice qui n'a rien de fini, et qui peut recevoir dans tous les points des pièces de rechange. » (*Esprit des doctrines médicales de Montpellier*, p. 93 et 94.)

Le savant médecin de la Pitié, M. Valleix, après avoir exposé les systèmes qui se sont succédé en médecine, s'écrie douloureusement :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie, dépensés pour obtenir d'aussi faibles résultats ! Que d'*erreurs pour quelques vérités !* » (*Guide de médecine pratique*, t. I, avant-propos, p. xi.)

Le professeur Fodéra, membre de l'Académie de médecine, dans son *Histoire de quelques doc-*

trines médicales, va encore plus loin que M. Valleix :

« Tout ce qu'on appelle pratique médicale, dit-il, est dans le fond un mélange bizarre des restes surannés de tous les systèmes, de faits souvent mal vus et mal observés, et de routines transmises par nos pères. »

L'illustre Bichat, après avoir dit que la matière médicale est *celle de toutes les sciences physiologiques où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain*, ajoute : « Que dis-je ? *Ce n'est point une science, ... c'est un assemblage informe d'idées inexactes, de moyens illusoire, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante ; je dis plus, elle n'est pas, sous certain rapport, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales.* » (*Anatomie générale, considérations générales, t. VI, p. 18.*)

Le professeur Rostan n'est pas moins explicite que Bichat :

« Aucune science humaine, dit-il, n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la matière médicale. Chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même, est, pour ainsi dire, une erreur... Un formulaire (c'est le

Codex) qui a paru récemment, nous apprend à faire des potions incisives, des loochs verts, des hydragogues, des emménagogues, des résolutifs, des détersifs, des antiseptiques, des anti-hystériques, etc., etc.; un autre, des apozèmes laxatifs, sudorifiques, un baume acoustique, un baume de vie, un baume ophthalmique, etc. Je m'arrête, ajoute l'illustre praticien, je n'ai parcouru que deux pages du *Formulaire magistral*. Est-il possible de n'être pas rebuté par ces DÉGOUTANTES ABSURDITÉS? *Nous pensons que ces sottises surannées doivent être renvoyées au quinzième siècle.* »

M. le professeur Louis a dit en pleine séance académique :

« J'avoue que depuis vingt ans j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que *la plupart des méthodes offraient des résultats déplorables*; et je leur dois la perte de personnes bien chères. Ce n'est point par esprit de parti, Messieurs, que j'ai cessé d'en faire usage, ... mais, j'ai changé, parce que je voyais succomber un grand nombre de malades. » (*Séance de l'Académie de médecine du 20 novembre 1835.*)

Un professeur d'anatomie parlait ainsi à ses élèves, en novembre 1832, à l'ouverture de son cours :

« Je vous avoue franchement et avec peine que notre médecine actuelle, notre thérapeutique, n'offre rien de stable et de certain. Depuis deux mille ans, elle n'a fait aucun pas, aucun mouvement ; elle n'est pas même à l'état d'embryon, car elle ne contient aucun germe de vie ; et tant qu'une *nouvelle thérapeutique, basée sur d'autres fondements ou d'autres considérations, ne l'aura pas remplacée, elle restera enfouie dans les langes.* »

Dans une séance de l'Académie de médecine (8 janvier 1856), M. le professeur Malgaigne appréciait en ces termes la médecine allopathique :

« Absence complète de doctrines scientifiques, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout : voilà l'état de la médecine. »

M. Marchal de Calvi, professeur agrégé de la faculté de Paris, ne craint pas d'avouer en ces termes le néant de la médecine officielle :

« Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, dit-il, ni PRINCIPE, NI FOI, NI LOI. Nous construisons une tour de Babel, ou plutôt nous n'en sommes même pas là : nous ne construisons rien. »
(*France médicale et pharmaceutique.*)

Tous ces aveux des princes de la science ne jus-

tifient-ils pas ce jugement sévère de M. Amédée Latour, aujourd'hui rédacteur en chef de l'*Union médicale* ?

« Il n'y a à Paris ni école, ni enseignement ; il y a un établissement universitaire où vingt-six professeurs, payés par le budget, viennent individuellement imposer leurs opinions et leurs doctrines.... On ne comprend donc pas trop quelle exposition de principes pourra faire M. Royer-Collard d'une école absente. » (*Gazette des hôpitaux du 31 octobre 1843.*)

Quant à nous, après une semblable condamnation prononcée contre l'allopathie par de si grandes autorités, nous sentons combien toute critique de notre part serait non-seulement pâle et superflue, mais encore de mauvais goût, et nous aimons mieux nous hâter de mettre sous les yeux du lecteur les jugements favorables portés sur l'homœopathie par les allopathes.

CHAPITRE IV

L'HOMŒOPATHIE JUGÉE PAR LES ALLOPATHES

S'il est des médecins qui, par ignorance, par calcul ou parti pris, dénigrent l'homœopathie, il en est d'autres, en très-grand nombre, dans toutes les parties du monde (et ce ne sont pas les moins distingués par le talent et par la position), qui la jugent avec plus d'impartialité et de justice.

Écoutons d'abord l'illustre Hufeland, premier médecin du roi de Prusse, ce maître dont les opinions font autorité dans l'école officielle presque à l'égal de celles d'Hippocrate.

« L'homœopathie, dit-il, fera les praticiens plus attentifs à la séméiologie, trop négligée jusqu'à ce jour, plus attentifs aux règles diététiques. Elle fera cesser la croyance à la nécessité des fortes doses ; elle introduira une plus grande simplicité dans les prescriptions ; elle conduira à un plus

sur moyen d'essayer les remèdes et d'arriver à la connaissance de leurs propriétés. » (*Dict. hom.*, Berlin, 1831.)

« J'ai vu souvent, dit-il encore au même endroit, et bien des gens dignes de croyance ont vu fréquemment aussi, *l'homœopathie se montrer efficace dans les maladies graves où toutes les autres méthodes avaient échoué.* »

Mais le plus grand hommage qu'Hufeland ait rendu à l'homœopathie, c'est d'avoir choisi pour son successeur auprès du roi de Prusse un médecin homœopathe, le docteur Stapf.

L'un des plus célèbres professeurs de l'Italie, Brera, reconnaît en ces termes la haute valeur de l'homœopathie :

« Quoiqu'elle soit décriée par les uns comme bizarre, par les autres comme inutile, et que beaucoup la trouvent absurde, cependant on ne peut méconnaître qu'aujourd'hui *elle tient son rang dans le monde savant* tout aussi bien que d'autres doctrines. Elle a ses livres, ses journaux, ses chaires, ses hôpitaux, ses cliniques, ses professeurs et son public. Bon gré mal gré, ses ennemis eux-mêmes doivent l'accueillir dans l'histoire de la médecine, car sa position actuelle le commande. Puisqu'elle a su conquérir elle-même ce rang, on ne peut pas la mépriser, et elle mérite un examen impartial. Ce qui la rend surtout digne de considération,

c'est qu'elle ne propage pas d'erreurs directement nuisibles. *Malheur au médecin qui croit qu'il ne pourra point apprendre demain ce qu'il ignore aujourd'hui! (Ontologie médicale.)*

Le docteur Botto, professeur de clinique à la faculté de Gênes, termine ainsi un discours de rentrée dans lequel il place Hahnemann au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité :

« A quel résultat final doit parvenir la méthode hahnemanienne, actuellement répandue partout? Je ne pourrais le déterminer; mais j'ai l'espoir qu'il sera *inouï et immense.* »

Un savant professeur de physiologie à la faculté d'Édimbourg, le docteur Flechter, dans son *Traité de pathologie générale*, rend hommage en ces termes au fondateur de l'homœopathie :

« *L'Organon* de Hahnemann est un livre original, intéressant, et qui renferme dans une seule de ses pages, plus de bonnes réflexions que tous les ouvrages de ses adversaires pris ensemble. »

L'une des notabilités médicales de la ville de Lyon, M. le professeur Montfalcon, a dit quelque part de l'homœopathie :

« Qu'elle est un pas en avant, qu'elle repose sur une donnée neuve et peut-être féconde, et que, quelles que soient les révolutions qui l'attendent, elle

laissera toujours, entre autres vérités, la démonstration du pouvoir très-réel, QUOI QU'ON EN DISE, de certains médicaments donnés à très-petites doses. »

Un autre médecin fort distingué, professeur à l'École de Clermont-Ferrand, et lauréat de l'Académie de médecine de Paris au concours de 1854, M. Imbert Gourbeyre, s'exprime ainsi sur Hahnemann et sur l'homœopathie :

« Il faut pourtant bien qu'on le sache, et je ne saurais trop pour mon compte proclamer cette vérité : l'école hahnemannienne offre aux médecins les ressources les plus précieuses pour le traitement des maladies.

« Toutes les recherches des observateurs sont venues confirmer sur tous les points les vérités thérapeutiques signalées par Hahnemann.

« Plus j'étudie dans mon éclectisme les travaux de matière médicale de toutes les écoles, plus je suis étonné des conclusions favorables qui en sortent pour l'école hahnemannienne. Je mets au défi tout médecin sérieux et intelligent qui voudra remuer à fond, dans toute la tradition et l'observation moderne, tous les travaux de matière médicale, de ne pas arriver par la logique des faits à la même opinion. » (*Gazette médicale de Paris*, 25 nov. 1854.)

Le professeur Risueno d'Amador, qui a jeté un

si vif éclat sur l'école de Montpellier, enseignait naguère la nouvelle doctrine aux nombreux élèves qui se pressaient autour de sa chaire :

« *Pratiquement*, disait-il un jour, l'homœopathie est une méthode qui surpasse généralement les autres. C'est un chemin plus droit, sur lequel on marche avec plus de célérité et de sûreté, de commodité même ; ce chemin n'efface pas les voies anciennes, mais il conduit plus vite et mieux au but. »

Le vénérable doyen de la même faculté, le professeur Lordat, s'exprime ainsi au sujet de l'homœopathie :

« Je n'admets ni ne rejette l'homœopathie ; j'en ai entendu porter des jugements si divers, si opposés, que je dois rester en suspens jusqu'à ce que j'en aie fait un profond examen, d'autant que cette méthode a le suffrage d'un de nos maîtres les plus distingués, M. Risueno d'Amador.

« C'est vous dire que l'opinion d'un homme de cette valeur, qui comprend l'art d'une façon si large et si féconde, est très-digne d'attention, alors surtout que, sans rien retrancher de la science telle que l'ont faite les âges, il s'efforce de l'agrandir par des acquisitions qui lui paraissent profitables. » (*Lettre au docteur Donné.*)

M. Andral, professeur de pathologie, formule

en ces termes son opinion sur la nouvelle doctrine :

« Sans préjuger ici la question que les homœopathes ont soulevée dans ces derniers temps sur la propriété qu'auraient les agents curatifs de déterminer dans l'organisme des maladies qu'en allopathie on se propose de combattre par eux, nous croyons que c'est une vue qu'appuient *quelques faits incontestables*, et qui, à cause des *conséquences immenses* qui peuvent en résulter, mérite au moins l'attention des observateurs. A supposer que Hahnemann soit tombé à cet égard dans l'exagération si facile aux théoriciens, parmi les faits nombreux qu'il cite à l'appui de ses opinions, *il est certain* qu'il en est quelques-uns qui sont *parfaitement* en harmonie avec sa pensée. Qu'on répète ces expériences, il est vraisemblable que l'on verra surgir d'autres faits aussi authentiques; qu'un esprit vigoureux médite ces faits, qu'il les compare après les avoir explorés sous toutes les faces, *qui sait les conséquences qui en pourraient jaillir?* » (1835, *Bulletin de thérapeutique.*)

Le 27 juillet 1847, à la suite d'un examen dans lequel un jeune médecin avait soutenu d'une manière brillante une thèse homœopathique, M. Marchal de Calvi, l'un des examinateurs, prononça publiquement ces remarquables paroles :

« On ne trouve rien de satisfaisant, sous le rapport de la matière médicale, dans l'*enseignement officiel*, sur les spécifiques surtout et sur leur action absolue. *Tout ce que nous savons sur ce point, nous le devons aux travaux des homœopathes*; dans ceux des médecins, que vous me permettrez d'appeler légitimes, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, *on ne trouve absolument rien.* »

Après ces jugements des mattres, on s'étonne à bon droit que des médecins qui sont loin d'avoir la valeur et l'autorité de MM. Montfalcon, Imbert-Gourbeyre, d'Amador, Lordat, Andral, Marchal de Calvi, etc., on s'étonne à bon droit, disons-nous, de voir ces médecins persister dans leur dénigrement systématique, et s'obstiner à ne voir dans l'homœopathie qu'une idée absurde, une doctrine sans portée. On comprendra que nous n'attachions aucune importance à l'opinion de ces adversaires quand même, dont l'opposition n'a le plus souvent d'autre mobile que la passion ou l'intérêt.

CHAPITRE V

EXPOSÉ DE L'HOMŒOPATHIE

EXAMEN COMPARATIF

DE SES PRINCIPES ET DE CEUX DE L'ALLOPATHIE

L'homœopathie est l'art de guérir les maladies par des médicaments capables de produire sur l'homme bien portant des symptômes semblables ou analogues à ceux qu'on veut combattre chez l'homme malade.

L'homœopathie consiste surtout dans les quatre principes suivants : 1° loi des semblables ; 2° expérimentation des médicaments sur l'homme sain ; 3° unité du remède ; 4° petites doses.

PREMIER PRINCIPE

Loi des semblables

Le fait de la guérison par les semblables est depuis plus de deux mille ans reconnu en méde-

cine, ainsi que l'attestent les témoignages d'un grand nombre de praticiens.

Hippocrate rapporte qu'il guérit, à Athènes, un cas de choléra au moyen de l'*ellébore blanc*, qui a la propriété de provoquer lui-même une sorte de choléra.

Hippocrate a dit aussi : « Le vomissement guérit le vomissement. » (*De locis in homine*, p. 62.)

On lit dans Paracelse : « Jamais aucune maladie chaude n'a été guérie par les remèdes froids, ni une maladie froide par les remèdes chauds; mais on guérit souvent par les semblables. »

Plus près de nous, le célèbre Stahl enseigne aussi que « traiter les maladies par des remèdes contraires aux effets qu'elles produisent est complètement faux et absurde. Je suis persuadé, ajoute-t-il, que les maladies cèdent aux agents qui déterminent une affection semblable. C'est ainsi que j'ai réussi à faire disparaître la disposition aux aigreurs par de très-petites doses d'*acide sulfurique*, dans des cas où l'on avait inutilement administré une multitude de poudres absorbantes. » (*Commentaires de Hummel*, p. 40 et 42.)

Fernel et Hunter recommandent l'exposition au feu des parties brûlées, comme le moyen le plus propre à faire cesser la douleur. Ce moyen est d'expérience journalière. Sydenham, Heister, Bell, Anderson et plusieurs autres médecins célèbres signalent l'essence de térébenthine et l'alcoo-

chauffés comme les meilleurs remèdes contre les brûlures. Tout le monde ne sait-il pas qu'on ranime un membre gelé en le frictionnant avec de la neige ?

Sydenham traitait avec succès par l'*opium* les fièvres *soporeuses*. M. le professeur Cayol raconte, dans sa clinique, qu'un malade plongé depuis cinq jours dans une léthargie effrayante ne se réveilla qu'après l'administration de ce narcotique.

On a vu les diarrhées les plus graves et les plus invétérées céder très-facilement à un purgatif.

Le mercure, qui produit sur l'homme sain, sur les ouvriers des fabriques, par exemple, la carie des dents et des os, la fétidité de l'haleine, la salivation, des ulcérations dans la bouche, etc., et la plupart des effets de la maladie vénérienne, est employé par l'ancienne médecine contre les affections syphilitiques dont les principaux symptômes sont ceux que nous venons d'énumérer.

Portal, dans ses *Observations sur l'épilepsie*, p. 417, cite plus de vingt médecins qui ont vu les préparations cuivreuses guérir cette maladie, tandis que d'autres médecins, cités par Hufeland, Burdach, etc., ont vu le cuivre donner lieu à des convulsions et à des attaques d'épilepsie.

Tout le monde sait que la vaccine préserve de la petite vérole en développant des boutons et d'autres symptômes analogues à ceux de cette maladie.

Mais, tous ces faits de guérison par les *semblables*, dont nous pourrions de beaucoup augmenter le nombre, n'avaient été, pour les prédécesseurs de Hahnemann, que de simples faits sans conséquence, et tout au plus, pour quelques-uns, que des lueurs fugitives au milieu des profondes ténèbres de la thérapeutique. Il était réservé au fondateur de l'homœopathie d'en faire jaillir la loi (*similia similibus curantur*) devant laquelle devait s'effacer le principe des *contraires*.

Le principe des *contraires* (*contraria contrariis curantur*) est évidemment faux. En effet, on peut bien saisir entre les symptômes d'une maladie et ceux d'un médicament des ressemblances ou des différences, mais il est impossible d'y reconnaître des oppositions. Ainsi, certaines substances donnent lieu à des éruptions semblables à un érysipèle, à une dartre, ou différentes de ces deux maladies cutanées; mais il n'en est aucune qui puisse donner lieu à une éruption contraire. Le mercure, par exemple, produit bien une syphilis artificielle analogue à la syphilis naturelle qu'il guérit; mais peut-on concevoir une syphilis contraire à une autre syphilis? La vaccine produit bien des pustules analogues à celles de la petite vérole dont elle est le préservatif; mais se figure-t-on quelles pustules contraires elle pourrait développer?

Du reste, le principe des *contraires* fût-il vrai, que l'allopathie en ferait une application fausse.

Pour traiter une maladie réellement par les contraires, il faudrait opposer à tous les symptômes de cette maladie un ensemble complet de symptômes médicamenteux contraires à ceux-là ; mais l'allopathie ne comprend pas de cette manière son principe ; car si, par exemple, dans une maladie compliquée, elle administre l'*opium* contre l'insomnie, elle ne s'inquiète nullement d'opposer les autres effets de l'*opium* aux autres symptômes de la maladie ; et elle a de bonnes raisons pour en agir ainsi, puisqu'il n'est pas un seul médicament dont elle connaisse la pathogénésie d'une manière complète.

Le prétendu principe des *contraires* est donc repoussé en même temps par la logique et par l'expérience ; ce n'est qu'une formule stérile ; tandis que le principe des *semblables* est une loi thérapeutique démontrée à la fois par l'expérience et par le raisonnement.

DEUXIÈME PRINCIPE

Expérience pure

Jusqu'à Hahnemann, les effets des substances médicamenteuses n'avaient jamais été étudiés en eux-mêmes. Tout ce qu'on savait de leur pathogénésie, on le devait, soit à l'observation clinique, c'est-à-dire aux expériences faites sur l'homme

malade, soit à des empoisonnements fortuits, soit à des essais tentés sur les animaux. Mais on voit de suite tout ce qu'il y a de vicieux, d'illogique et d'erroné dans une *matière médicale* ainsi formée.

En effet, en expérimentant un médicament sur l'homme malade, il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer les symptômes du médicament de ceux de la maladie, et cette difficulté augmente encore si l'expérience se fait avec un médicament composé, puisque alors il faut en plus démêler les effets particuliers à chaque substance.

Les pathogénésies dues aux empoisonnements fortuits sont incomplètes, car, dans ces cas, on ne fait guère attention qu'aux symptômes les plus saillants, et d'ailleurs le malade et le médecin sont plus occupés à neutraliser les effets du poison qu'à les étudier.

Quant aux essais tentés sur les animaux, on comprend qu'ils ne sauraient rien prouver d'une manière absolue. Ici, en effet, la nature des sensations échappe nécessairement à l'observateur; il ne peut constater que les phénomènes physiologiques les plus apparents ou les altérations anatomiques.

Aussi la réforme de la matière médicale, *cette étable d'Augias*, comme l'appelle énergiquement Stahl, était-elle depuis longtemps réclamée à grands cris par tous les médecins éclairés. L'Ex-

périence pure fut même recommandée par d'illustres prédécesseurs de Hahnemann et par quelques-uns des maîtres ses contemporains.

Le grand Haller dit formellement (*Phar. helv.*, p. 12) :

« Il faut essayer d'abord sur le corps sain le médicament, *sans aucun mélange*. Après s'être assuré de son odeur et de sa saveur, on en donne une petite dose, puis on fait attention à tous les effets qui sont produits : au pouls, à la chaleur, à la respiration, aux excréations. Ensuite, au moyen des symptômes recueillis sur le corps sain, vous passerez aux expériences sur le corps malade. »

Bordeu, dans sa thèse sur les eaux minérales d'Aquitaine, conseille l'épreuve de l'action de ces eaux sur l'homme en santé comme le moyen d'en connaître les vertus thérapeutiques.

« Bichat expérimenta plusieurs médicaments, les prenant un à un, afin d'en étudier les rapports avec les divers tissus et avec leurs réactions sympathiques. C'est à ce point de vue qu'il méditait une *réforme complète* de la matière médicale, où, comme chacun sait, règnent encore l'empirisme le plus grossier et la confusion la plus déplorable. »
(Préface des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort.*)

M. de Blainville a dit aussi :

« Comment pourra-t-on concevoir l'emploi des moyens thérapeutiques dans un cas de maladie, si ces moyens n'ont été analysés avec soin dans l'état de santé? »

Enfin le docteur Forget, professeur à la faculté de médecine de Strasbourg, a proclamé, au congrès scientifique de cette ville, l'urgence de l'essai des médicaments sur l'homme sain.

Ces citations d'autorités compétentes sont une condamnation formelle de la matière médicale basée sur l'observation clinique. Il ne suffit pas, en effet, de savoir que tel médicament donné dans telle maladie a guéri, il faut encore, afin de pouvoir administrer à l'avenir ce même médicament d'une manière utile, savoir *comment* il a guéri, c'est-à-dire quels sont ses effets directs, immédiats, et ce n'est pas le raisonnement, c'est l'expérience seule qui peut les dire; et puisque l'expérience sur l'homme malade est trompeuse, elle doit nécessairement être faite sur l'homme sain.

TROISIÈME PRINCIPE

Unité du médicament

Avant Hahnemann, la polypharmacie, ou l'emploi immodéré des médicaments mélangés, régnait

en souveraine sur le monde médical, et aujourd'hui même, en-dehors de l'homœopathie, cet abus n'est pas encore détrôné.

Non-seulement le médecin prescrit le mélange de plusieurs substances dans une même formule, mais encore il fait plusieurs ordonnances à la fois dans la même journée : potions, pilules, frictions, lavements, tisanes ! Or, comment débrouiller ce chaos ? comment démêler les effets de telle ou telle substance, dénaturés ou neutralisés par ceux de telle autre, et confondus avec les symptômes de la maladie ?

Les homœopathes, plus sages, ne prescrivent qu'un seul médicament à la fois. Ainsi donné, ce médicament peut déployer librement ses effets spéciaux, et son application sur l'homme malade confirme et complète les notions fournies par son essai sur l'homme sain.

Cette manière de procéder semble si naturelle, qu'on s'étonne vraiment d'être obligé d'y reconnaître une réforme radicale.

Cependant quelques noms célèbres de l'école allopathique avaient émis leurs *desiderata* à cet égard. Parmi eux, nous citerons Stahl, Hoffmann, Fourcroy, Cabanis, Barbier, Bichat, Rostan, etc.

« Tant qu'on fera usage de remèdes composés, dit Fourcroy, tant que la routine continuera à dicter aux médecins les formules compliquées d'un plus ou moins grand nombre de médicaments, on

ne pourra jamais rien savoir d'exact sur leurs véritables propriétés. L'ancienne école de Cos employait des remèdes simples.... Si l'on ne renonce à ce luxe dangereux introduit par l'ignorance et la superstition; si l'on tient toujours au mélange d'une *base* médicamenteuse, d'un *adjuvant* ou auxiliaire, d'un ou plusieurs *correctifs*, mélange dont on a fait un art que je ne crains pas de présenter comme illusoire et dangereux, la science restera dans l'état où elle est. »

M. le professeur Rostan a dit également :

« Lorsqu'il est si difficile d'apprécier l'effet d'une seule substance sur l'organisme, comment pouvez-vous penser agir avec certitude lorsque vous en prescrivez un grand nombre, et surtout si vous les employez *simultanément* ? »

Stahl souhaitait qu'une main hardie vint nettoyer l'étable d'Augias de la matière médicale.

Hahnemann a été cette main hardie que Stahl appelait de ses vœux. Non-seulement il a fait l'étable nette, mais encore il l'a transformée en un monument impérissable qui fera l'admiration de la postérité.

QUATRIÈME PRINCIPE

Petites doses

Le principe des *semblables* rendait nécessaire une réforme radicale dans le dosage des médicaments. On ne pouvait plus, en effet, administrer sans danger, aux doses massives de la médecine officielle, des médicaments qui agissaient dans le sens même de la maladie. C'eût été, dans la plupart des cas, s'exposer à aggraver le mal d'une manière disproportionnée aux réactions curatives de la nature. Hahnemann commença donc à réduire considérablement les doses ordinaires. Puis, l'expérience lui ayant appris que les quantités qu'il avait adoptées étaient encore souvent trop fortes, il les diminua de nouveau, et arriva progressivement à une extrême ténuité, sans que les médicaments à ce point divisés cessassent de manifester leur vertu thérapeutique. Cette exigüité des médicaments est la principale objection que l'on fait contre l'homœopathie; nous répondrons à cette objection et à plusieurs autres dans le chapitre suivant.

Une longue expérience a démontré à Hahnemann et à ses disciples l'action réelle que nos adversaires contestent aux doses infinitésimales. C'est là un fait, et tous les raisonnements, toutes

les dénégations possibles, ne sauraient prévaloir contre un fait.

«..... Les agents les plus féconds de la nature, a dit un illustre défenseur de l'homœopathie (le professeur d'Amador), sont des êtres insaisissables qui, comme l'électricité, le magnétisme, la chaleur et la lumière, n'ont ni odeur, ni saveur, ni couleur, ni volume, ni dimensions acquises, ni figures déterminées, ni proportions définies ; qui sont en toutes choses sans être aperçus nulle part ; qui gouvernent les faits sans se laisser voir eux-mêmes ; qui pénètrent partout et ne se laissent point pénétrer dans leur essence. A ces agents invisibles, à ces forces, est dû notre premier souffle et à eux aussi notre dernier soupir ; d'eux seuls vient la perpétuité de notre existence, et à eux se rapporte la source des maux qui nous accablent. La physiologie, l'hygiène, la toxicologie et la pathologie, c'est-à-dire les sciences de la vie, de la santé, de la mort et de la maladie, sont toutes sous la dépendance du même principe ; car c'est une force, un souffle qui nous crée, nous tue, nous conserve, produit nos maux et occasionne nos souffrances. »

Si donc des agents immatériels, si un souffle, si une force impondérable et imperceptible, sont capables de donner la vie, de provoquer la maladie et la mort, pourquoi des médicaments, mêm

à dose infinitésimale, seraient-ils sans action sur l'organisme?

Mais, en-dehors de l'école homœopathique, n'a-t-on pas constaté bien souvent l'action des doses médicamenteuses imperceptibles?

Chacun sait, par exemple, que l'eau, en bouillant sur du mercure, acquiert des propriétés vermifuges, bien que les réactifs chimiques ne puissent décélérer la présence du mercure dans cette eau.

« Le principe thérapeutique des eaux minérales est insaisissable aux instruments, dit M. Patissier, de l'Académie de médecine. Et la preuve, c'est que les eaux minérales artificielles, soi-disant composées des mêmes éléments que les eaux minérales naturelles, n'ont plus les mêmes propriétés curatives; ce qui faisait dire à Chaptal que les chimistes n'analysent que le *cadavre des eaux*. »

L'analyse ne peut découvrir aucun principe toxique dans l'air des lieux où sévit la fièvre intermittente des marais, le choléra, etc. On a remarqué à Constantinople que l'air n'y est pas plus impur que d'ordinaire lorsque la peste y exerce ses ravages.

Dans une note lue à l'Académie des sciences, en 1843, M. le professeur Bouchardat a constaté que, dans l'eau contenant un millionième d'*iodure de mercure*, c'est-à-dire une quantité qui échappe aux réactifs chimiques les plus sensibles, les poissons meurent en quelques secondes.

M. Lafarge a démontré à l'Académie de médecine qu'il produisait des papules sur la peau, avec chaleur et prurit, par l'insertion sous-épidermique de 1,2000 de grain de *laudanum*.

Ne sait-on pas d'ailleurs que souvent l'allopathie donne certains médicaments à des doses presque homœopathiques ; qu'elle guérit la fièvre du nouveau-né avec le sulfate de quinine donné à la nourrice ; qu'elle le guérit de la syphilis en lui faisant boire le lait de la chèvre frictionnée avec du mercure ; enfin, qu'elle administre depuis longtemps, *peut-être depuis l'apparition de l'homœopathie*, les préparations d'opium, de belladone, d'aconit, de digitale, etc., par cinquantième, centième, millième, et même dix-millième de grain ?

Encore une fois, l'expérience s'est prononcée : les doses homœopathiques guérissent ; et il est au pouvoir de chacun de vérifier cette action curative. Il suffit d'interroger les faits avec conscience, avec bonne foi.

Outre l'excellence de leurs effets curatifs, les doses de l'homœopathie ont l'immense avantage de ne produire aucun désordre sérieux dans l'organisme, tandis que les doses allopathiques sont rarement sans danger, même lorsqu'elles guérissent.

« Il ne s'agit pas de frapper fort, dit le docteur Roux (de Cette), il faut frapper juste.

Les doses homœopathiques n'ont pas l'inconvé-

nient d'engendrer des maladies *médicinales*, c'est-à-dire produites par les médicaments.

Elles n'ont rien de pénible, de désagréable pour les malades. La médecine régnante, au contraire, marche escortée de drogues rebutantes qui révoltent l'odorat et le goût; elle amène de violentes perturbations, des évacuations fatigantes : elle ajoute les tortures du traitement à celles de la maladie.

Aussi les malades impressionnables et délicats redoutent souvent le médecin et ses ordonnances ; plusieurs ont une répugnance invincible pour les remèdes. Un homme à qui l'on ne refusera pas de la résolution et du caractère avait peine à surmonter cette répugnance. Le docteur Antommarchi cite ces paroles de Napoléon I^{er} : « C'est une chose
« inouïe que l'aversion que je porte aux médica-
« ments. Je courais les dangers avec indifférence,
« je voyais la mort sans émotion, et je ne peux,
« quelque effort que je fasse, approcher de mes
« lèvres un vase qui renferme la plus légère pré-
« paration médicamenteuse. »

Il est des malades qui mettent secrètement de côté les remèdes qu'ils sont censés prendre, induisant ainsi en erreur le médecin. Les enfants entrent en révolte, et leurs cris aigus, leurs accès de colère sont souvent plus nuisibles que le remède ne peut être avantageux.

Un temps viendra où l'on regardera comme ap-

partenant à des époques de barbarie médicale les traitements cruels subis par les malades. Les progrès de la civilisation ont banni la question judiciaire; les progrès de la science doivent bannir la torture thérapeutique. »

A ceux que nous n'aurions pas convaincus de la possibilité d'action des doses infinitésimales, nous dirons en terminant ce chapitre :

L'homœopathie n'est point dans l'infinitésimalité de la dose; elle repose essentiellement, et avant tout, *sur la loi de similitude, sur l'expérience pure, sur l'unité du médicament.*

CHAPITRE VI

OBJECTIONS ET RÉPONSES

Beaucoup d'objections ont été faites contre l'homœopathie. Nous allons répondre aux principales.

PREMIÈRE OBJECTION

La Médecine officielle repousse l'Homœopathie; cette doctrine est donc sans valeur.

Pourquoi, dit-on, si l'homœopathie est vraie, la voit-on combattue par l'École et par l'Académie de médecine?

Voilà une des objections principales dirigées contre la doctrine nouvelle; c'est l'objection que tout le monde fait, parce que peu d'hommes ont l'habitude de penser par eux-mêmes, et que la foule trouve plus commode de répéter les jugements tout faits de quelques-uns.

Un membre de l'Académie de médecine, le docteur Deslon, va répondre d'abord à cette objection.

« Il serait plus aisé, dit-il, de faire couler les quatre grands fleuves de France dans le même lit que de rassembler les savants de Paris pour juger de *bonne foi* une question hors de leurs principes. »

Ensuite, l'Académie elle-même répondra par le fait suivant, qui s'est passé dans sa séance du 28 juin 1831 :

Sur la proposition de cinq de ses membres, MM. Adelon, Pariset, Marc, Burdin aîné et Husson, elle avait, après une vive opposition, nommé, pour l'examen des phénomènes magnétiques, une commission composée des onze membres suivants : MM. Leroux, Bourdois, de la Motte, Double, Magendie, Guersant, Husson, Thillaye, Marc Ytard, Fouquier, Guéneau de Mussy. Cette commission fit un rapport dont les conclusions *affirmaient la réalité des phénomènes du magnétisme*. Or, croira-t-on que l'Académie refusa l'impression du rapport de la commission nommée par elle, sous prétexte que : « *Si les faits annoncés par la commission étaient vrais, ils détruisaient la moitié des connaissances physiologiques ; qu'il était donc dangereux de les propager au moyen de l'impression ?* »

Nous laissons au lecteur le soin de faire les commentaires sur cette étrange décision.

Nous répondons à notre tour maintenant. L'homœopathie a subi le sort de toutes les grandes

découvertes. Il n'est pas une seule de toutes celles qui sont actuellement admises dans la science où dans l'industrie qui n'ait dû y entrer par le combat et par droit de conquête. Les corps savants, au lieu de prendre l'initiative du progrès, s'efforcent sans cesse de lutter contre l'invasion des idées nouvelles dans le domaine officiel.

« Une des plus tristes lois que doive subir tout progrès, dit M. le professeur Bouillaud, c'est une opposition, une résistance plus ou moins violente. Toute réforme, toute révolution scientifique ne s'est réellement accomplie qu'après avoir reçu la consécration, le baptême dont il s'agit. Non, il n'est permis à personne d'inventer impunément quelque grande vérité, *surtout quand cette vérité est en opposition avec les idées généralement reçues et enseignées par les hommes qui occupent de hautes positions*. Plus la réforme est grande et fondamentale, plus les intérêts et les opinions qu'elle choque sont nombreux, plus aussi l'opposition qu'elle rencontre est grande elle-même. »

• En parlant ainsi, M. Bouillaud pensait sans doute à Galilée, à Christophe Colomb, à Gutemberg, à Franklin, à Parmentier, à Fulton, et à tant d'autres grands hommes que leurs contemporains ont abreuvés de dédains, d'ironies et d'injustices, et auxquels nous élevons maintenant des statues. Il se rappelait les anathèmes qui accueillirent la démonstration du mouvement de la terre, la découverte de

l'Amérique, celle de l'imprimerie, et les proscriptions dont fut longtemps l'objet la pomme de terre, ce *pain tout fait* du pauvre, qui venait mettre un terme aux famines périodiques de l'Europe; il pensait à l'aveugle opposition faite par les savants de France à la vapeur; il faisait surtout allusion aux dénis de justice commis envers tous ceux qui ont fait d'importantes découvertes en médecine.

Ainsi l'immortel créateur de l'anatomie humaine, Vésale, eut à subir les calomnies et les persécutions des plus illustres anatomistes de son temps.

Ainsi Harvey vit sa découverte de la circulation du sang niée avec une persistance sans égale; et, cinquante ans après sa constatation, ce grand fait, l'orgueil de la physiologie moderne, était encore anathématisé par les universités de l'Europe.

Ainsi enfin, ceux qui ont découvert la vaccine, l'antimoine, le quinquina, etc., etc., ont vu les médecins, les facultés et le public opposer une résistance aveugle et opiniâtre à l'admission de ces agents salutaires dans la matière médicale.

Si l'introduction de simples médicaments dans le domaine scientifique, si des découvertes d'anatomie faciles à constater, ont pu soulever tant de résistances, peut-on être surpris de la croisade désespérée prêchée contre l'homœopathie par ceux qu'elle menace dans leur influence, dans leurs intérêts, dans leurs positions? Les allopathes com-

prennent que la nouvelle doctrine est la révolution la plus radicale qui se soit faite encore dans l'art de guérir; faut-il s'étonner dès lors des efforts qu'ils tentent sans cesse pour lui barrer le passage?

Vous demandez pourquoi les célébrités médicales de la France, pourquoi l'École et l'Académie de médecine n'admettent pas l'homœopathie? Pourquoi?... Le comprenez-vous maintenant? Est-ce que les préjugés, la routine, l'amour-propre, les positions acquises, le sentiment de la conservation ne s'y opposent pas? Croyez-vous que ces messieurs consentent volontiers à sacrifier la plupart de leurs travaux antérieurs, et à descendre en quelque sorte de leurs chaires pour s'asseoir de nouveau sur les bancs? Croyez-vous qu'il ne leur en coûterait rien d'avouer ainsi que jusque-là ils s'étaient trompés? On ne peut pas, en vérité, exiger des savants un pareil héroïsme de modestie et d'abnégation. Il faut donc que l'homœopathie prenne son parti des obstacles qu'elle rencontre, et attende du temps son triomphe définitif.

« L'histoire est là, dit le professeur d'Amador, qui nous apprend ce qui a été, et nous prédit ainsi ce qui sera et ce qui doit être. Oui, sans doute, toute vérité nouvelle doit avoir, en proportion du bien qu'elle apporte, un écueil d'épreuves qui l'attend; et la semence jetée sur le monde ne doit point germer sans que les frimas s'appêtent à

l'étouffer. Une idée, une vérité, une découverte ne peuvent naître à la lumière sans que les passions les plus odieuses s'emparent de l'idée pour la travestir, des hommes qui la personnifient pour les persécuter, des faits qui la proclament pour les nier. Il y a plus, c'est que, avant de triompher, il faut à toute idée nouvelle traverser l'épreuve de la moquerie, et subir celle du ridicule, cette première torture de toute vérité. Et pourquoi nous en étonner? De quel droit voudrions-nous conquérir le vrai sans fatigue, quand le bien ne s'obtient jamais que par la lutte? Le vrai, quelle que soit sa nature, religieuse, morale ou scientifique, n'aurait aucun charme s'il devait être obtenu sans danger ou conquis sans obstacles. »

DEUXIÈME OBJECTION

**L'Académie de Médecine n'a repoussé
l'Homœopathie qu'après examen.**

Mais, ajoute-t-on, l'Académie repousse l'homœopathie avec connaissance de cause, car, dans une lettre adressée par elle, il y a longtemps, au ministre de l'instruction publique, elle dit : « Chez nous, comme ailleurs, l'observation, fidèlement interprétée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères. »

A entendre l'Académie, il semblerait qu'avant

de se prononcer contre l'homœopathie, elle s'est livrée à des essais sérieux, consciencieux, multipliés. Il n'en est rien; elle fait ici allusion à de prétendues expériences entreprises par M. Andral en 1834, et dont voici l'histoire :

Au lieu de commencer par étudier sérieusement l'homœopathie et d'apprendre que toute maladie, étant individuelle, devait se traiter par un médicament spécial, c'est-à-dire réellement homœopathique, répondant à l'ensemble des phénomènes qui existent chez le malade, M. Andral se contenta de détacher de la pathogénésie de chaque médicament expérimenté un ou deux symptômes pour les opposer à une affection donnée, sans avoir égard aux causes et aux autres symptômes de cette affection. Ainsi il employa, par exemple, l'*aconit* dans toutes les maladies inflammatoires avec *fièvre*, croyant que la fièvre seule était une indication suffisante de l'*aconit*. Ainsi encore il employa la *belladone* dans une hémiplégie avec *trouble de la vue*, se figurant que ce symptôme suffisait pour justifier l'emploi de la belladone dans l'hémiplégie. C'était faire de l'homœopathie d'une manière tout allopathique, et, dans ces conditions, la tentative devait nécessairement échouer. Il est juste de dire qu'à cette époque la *Matière médicale* de Hahnemann n'était pas encore traduite dans notre langue, et que l'expérimentateur ne put consulter

que des ouvrages imparfaits écrits au début de l'homœopathie en France.

Voici, du reste, comment un des collègues du savant académicien, M. Jourdan, apprécie ces expériences :

« M. Andral, dit-il, n'a pas puisé aux sources véritables, faute de connaître la langue allemande, et il ne connaissait pas l'homœopathie... Il n'aurait pas dû permettre qu'on attachât son nom à une chose qu'il est impossible de qualifier... *Ou la note entière est une plaisanterie, ou elle a été faite par un infirmier.* »

Ajoutons que M. Andral a lui-même reconnu l'insuffisance de ses essais, puisqu'il écrivait, *peu de temps après*, dans le *Bulletin de thérapeutique*, t. VII, p. 14, ces paroles remarquables que nous avons déjà citées, et par lesquelles il exhorte ses confrères à répéter les expériences de Hahnemann, car « il est vraisemblable, dit-il, que l'on en verra surgir quelques autres faits aussi authentiques. Qu'un esprit vigoureux médite ces faits, qu'il les compare après les avoir explorés sous toutes leurs faces, *qui sait les conséquences immenses qui en pourront jaillir!* »

Ainsi l'objection tirée des expériences de M. Andral tombe d'elle-même, et nous ne nous y arrêterons pas davantage.

TROISIÈME OBJECTION

Les doses infinitésimales ne peuvent avoir aucune action.

A côté de l'objection tirée de l'opposition de l'Académie et de la faculté de médecine, s'élève cette autre, aussi commune, faite également et par les médecins et par le public : il est impossible, dit-on, que les doses infinitésimales de l'homœopathie aient une action quelconque sur l'organisme.

Impossible est un mot que l'homme, quelque savant qu'il soit, ne devrait jamais prononcer *a priori* au milieu des mystères qui l'environnent de toutes parts. Comment peut-on déclarer impossible un résultat, avant d'avoir révélé les expériences qui le donnent ? Comment peut-on protester par une négation pure et simple contre des faits vérifiés par soixante-quinze années d'expériences, et affirmés par des milliers d'hommes honorables et spéciaux, par une foule de médecins dans toutes les parties du monde ? Une pareille façon d'agir atteste beaucoup de légèreté, d'ignorance ou de mauvaise foi. Répétez d'abord consciencieusement les expériences des homœopathes, c'est-à-dire, étudiez d'abord l'homœopathie sans prévention. Avant d'avoir fait cela, il vous est interdit de prononcer le mot impossible.

Rien ne peut prévaloir contre l'expérience, contre les faits.

Ceux qui, de parti pris, veulent protester *a priori* contre l'action possible des doses homœopathiques devraient aussi, s'ils étaient conséquents, protester contre la possibilité d'action des vapeurs, des gaz, des vents, de l'électricité, etc., qui nous montrent la matière d'autant plus énergique qu'elle s'éloigne davantage du visible et du pondérable.

A ceux qui protestent d'avance contre la puissance de l'impondérable et de l'invisible, nous dirons, avec un zélé défenseur de l'homœopathie :

« Combien pèse le chagrin qui ronge, éteint la vie, ou le plaisir qui la ranime ?

» Combien pèse cette vertu qui s'échappe de la volonté d'un magnétiseur, et plonge dans le sommeil et l'insensibilité le sujet soumis à son influence ?

» Mettez donc dans une balance cette puissance d'un électro-aimant capable de soulever et de soutenir en l'air trente personnes !

» Quel est le poids de l'éclair qui tue les plus grands animaux, fend les chênes séculaires et fond les métaux et les rochers ?

» Dites encore le poids ou la mesure de cette force incommensurable, l'attraction, qui fait rouler les mondes dans leurs orbites et maintient l'équilibre de l'univers ?

» Et ces miasmes invisibles des épidémies qui promènent sur la terre l'épouvante de la mort, dites-nous donc aussi leur mesure et leur poids?

» Quelle vertu pondérable s'échappe de la branche du Delphinium qui met en convulsion la main qui l'a cueillie, ou du contact imprudent du formidable Rhus toxicodendron?

» Quelle est la longueur, la largeur et l'épaisseur des atomes de térébenthine que vous respirez pendant une seconde, et qui communiquent aux sécrétions rénales une odeur prononcée de violette?

» Vous avez peur, peut-être avec raison, d'une lettre qui vient d'un pays où sévit la peste; vous fuyez la ville en proie à l'épidémie! et vous riez, inconséquent.... si l'on vous annonce qu'un millionième de grain d'un médicament possède encore une vertu curative, bien que cette dose soit moins infinitésimale assurément que la dose miasmatique de la peste, du typhus ou du choléra, que vous redoutez.

» Eh! pourquoi donc, puisqu'il peut donner et ôter la vie, un atome ne suffirait-il pas à la modifier?

» Pourquoi le principe qui vous anime, invisible et impondérable, serait-il à l'abri de l'action des impondérables et des invisibles, seulement quand il s'agit de médicaments?

» Pourquoi une dose infinitésimale ne vous

guérirait-elle pas, si une dose plus infinitésimale encore a pu vous rendre malade ? »

Du reste, nous répéterons ici que les doses infinitésimales ne constituent point un des principes fondamentaux de l'homœopathie, qu'elles ne sont qu'une conséquence plus ou moins directe de la loi de similitude, puisque Hahnemann ne les a pas employées au début, et que, maintenant encore, quelques médecins de la nouvelle école emploient souvent des doses matérielles, sans pour cela se croire moins homœopathes.

QUATRIÈME OBJECTION

Les médicaments homœopathiques sont des poisons.

Contrairement à ceux qui nient l'action des doses homœopathiques, il en est d'autres qui en exagèrent l'énergie jusqu'à dire qu'elles sont capables d'empoisonner. On cite même certains médecins allopathes qui affirment et nient, dans la même journée, l'action de ces doses. Ils disent, le matin, à tel client esprit fort, que les médicaments homœopathiques sont si innocents qu'ils sont prêts à en avaler une boîte tout entière devant lui ; et, le soir, ils recommandent à une cliente esprit faible, d'éviter avec soin l'emploi de ces mêmes médicaments, qui sont tous de violents poisons.

Cette objection, comme on le voit, n'est pas sérieuse ; elle n'est dictée que par la mauvaise foi. L'homœopathie emploie les mêmes substances que la médecine ordinaire, mais à des doses infiniment plus petites. Si les hautes doses de l'allopathie sont considérées par nos adversaires comme inoffensives, comment les nôtres seraient-elles des poisons ? Tout le monde sait, au contraire, que les médications de l'école officielle sont loin d'être sans danger, même lorsqu'elles agissent favorablement. Ce serait donc plutôt aux allopathes qu'à nous-mêmes que devrait s'adresser l'objection à laquelle nous venons de répondre.

SIXIÈME OBJECTION

Les guérisons obtenues par les homœopathes sont dues au régime, à la nature, à l'influence de l'imagination, etc.

Ceux qui ne peuvent nier les guérisons homœopathiques les attribuent à la nature, au régime, à l'influence morale du médecin, à l'imagination, etc., etc., en un mot, à toute autre cause que celle qu'ils ne veulent pas admettre.

Cette objection n'est pas plus sérieuse que la précédente ; elle peut être faite aussi bien à l'allopathie, et même avec plus de raison, puisque deux maîtres célèbres la définissent, l'un, l'*art de bercer les malades d'un chimérique espoir* (Brous-

sais) ; l'autre, *l'art de les soulager par la magie de l'espérance* (Fodéra). Cependant, comme elle est fréquemment reproduite, nous donnerons à la réponse un certain développement.

Le régime joue un rôle si secondaire dans le traitement des médecins homœopathes, que la plupart d'entre eux n'en indiquent aucun ; les plus sévères se bornent à proscrire, dans quelques cas particuliers, cinq à six substances à peine, dont l'usage est en tout état de cause plus ou moins nuisible à la santé. Du reste, le régime homœopathique, s'il en existe un, n'est un secret pour personne ; il est au service de toutes les doctrines, et s'il est vrai, comme le prétendent nos adversaires, qu'il suffise à opérer des guérisons, nous nous demandons pourquoi ils ne l'adoptent pas dans leur pratique.

Lorsqu'on ne peut pas mettre nos succès sur le compte du régime, on en fait honneur à la *nature*. Mais cette assertion n'est pas plus soutenable que la précédente. Tout le monde sait, en effet, que les malades qui s'adressent pour la première fois à l'homœopathie ne lui confient d'ordinaire que les affections dont ils ont vainement demandé la guérison à la médecine officielle ou à la nature ; c'est même dans ces conditions tout à fait désavantageuses, c'est-à-dire avec les incurables de tous les systèmes, que la doctrine de Hahnemann a fait ses premières armes et démontré sa supériorité. Il

faudrait donc admettre que la nature sommeille toujours pendant le traitement allopathique, pour se réveiller juste au moment où l'homœopathie commence le sien ! Ce serait là, il faut en convenir, une étrange coïncidence ; nous laissons l'appréciation du fait à la sagacité de nos lecteurs.

Loin d'exercer sur l'*imagination* une influence favorable, il est certain que l'homœopathie excite de prime-abord la défiance et provoque l'incrédulité. L'ancienne médecine nous a accoutumés aux prescriptions longues et compliquées ; il faut aux malades des potions, des pilules, des pommades, des sirops ; plus la matière est abondante, plus le remède a de volume, et plus ils comptent sur son efficacité. Au contraire, ils regardent avec une surprise inquiète nos médicaments, dont la ténuité et l'uniformité apparente choquent leurs habitudes et froissent leur préjugés. Si la guérison se fait attendre, ils se découragent aussitôt, et sont toujours sur le point de retourner à la médecine classique ; si la guérison a lieu avec une promptitude inespérée, ils s'en étonnent et sont fort tentés d'en refuser le mérite à la médication si facile et si simple qu'ils ont suivie. De toutes façons, la situation est désavantageuse pour l'homœopathie, et ce n'est assurément que par des succès bien réels, bien positifs, et dans lesquels l'*imagination* n'a eu aucune part, qu'elle a pu conquérir la faveur dont elle jouit à cette heure dans toutes les contrées du

monde. Ajoutons, pour compléter notre démonstration, que les remèdes homœopathiques agissent parfaitement sur des êtres chez lesquels l'imagination ou l'influence morale du médecin n'ont aucun rôle à jouer, nous voulons parler des enfants et des animaux.

Nous ferons remarquer, en terminant, qu'attribuer à une cause autre que celle qu'on a intérêt à nier, des faits évidents, incontestables, c'est recourir à une vieille tactique qui ne doit plus faire de dupes parmi les gens intelligents.



Nous croyons avoir péremptoirement répondu aux principales objections qu'on fait depuis trois quarts de siècle contre l'homœopathie. Nous ne nous plaignons pas de la persistance déloyale et calculée avec laquelle on les reproduit, bien qu'elles aient été maintes fois victorieusement réfutées. Nous savons que toute vérité nouvelle doit nécessairement rencontrer des obstacles et provoquer des résistances ; et, si nous ne le savions pas, un professeur distingué de l'École de Paris, M. Paul Broca, nous édifierait sur ce point par les réflexions suivantes, qu'il publiait naguère dans le *Moniteur des hôpitaux*, à propos d'une discussion académique sur l'emploi du microscope dans les affections cancéreuses :

» Pour qu'une chose aussi claire et aussi simple ait soulevé des contestations, il faut qu'une cause bien puissante ait agi sur les hommes si éminents et si nombreux qui sont devenus les adversaires du microscope. Cette cause, nous prendrons la liberté de la faire toucher du doigt et de la rendre évidente pour tout le monde ; elle n'est propre ni à un homme ni à une époque ; elle a toujours existé, elle existera toujours. Après l'avoir signalée chez les autres, tôt ou tard, sans doute, nous en subirons nous-mêmes l'influence ; c'est qu'en effet elle fait partie de l'organisation humaine. Elle est tellement générale qu'elle est depuis longtemps érigée en loi ; *c'est la loi de résistance en vertu de laquelle un ordre de choses attaqué se défend contre ce qui l'attaque.*

» En science, en littérature, en politique, en administration, toute innovation de quelque importance déplace des intérêts et soulève des résistances. Faut-il s'en plaindre ? Non, il faut s'en féliciter. La lutte qui s'allume toujours en pareil cas arrête et étouffe les doctrines nouvelles quand elles reposent sur l'erreur ; elle assure, au contraire, le triomphe durable de celles qui portent la vérité dans leurs flancs : précieuse sauvegarde qui modère les révolutions, et qui, tout en rendant le progrès moins rapide, le rend en revanche plus certain, puisqu'elle le protège contre ses propres excès ! »

CHAPITRE VII

DES PRINCIPAUX TRAITEMENTS ALLOPATHIQUES ET DE LEURS DANGERS

A voir le dédain avec lequel la médecine classique rejette les ressources que lui offre la nouvelle doctrine, on est tout naturellement porté à croire qu'elle se trouve assez riche de son propre fonds, et qu'elle n'a ni lacunes à combler, ni conquêtes à faire. Examinons s'il en est ainsi, et, pour cela, jetons un coup d'œil sur son bagage thérapeutique. Nous savons ce qu'il faut penser de la médecine officielle considérée d'une manière générale ; ses représentants les plus illustres nous l'ont appris ; passons en revue maintenant ses moyens, ses agents médicamenteux, et voyons s'ils ont atteint la perfection, au point de ne laisser rien à désirer à ceux qui les emploient.

Les médications qui composent à peu près tout l'arsenal thérapeutique de l'allopathie sont les suivantes :

1° La saignée et les sangsues ;

2° Les vésicatoires, les cautères, les moxas, les sétons, les ventouses, etc. ;

3° Les purgatifs et les vomitifs ,

4° Quelques médicaments énergiques, tels que le mercure, l'opium, l'iode, le quinquina, la belladone, la noix vomique, la digitale, etc.

De la Saignée et des Sangsues.

Dans le langage populaire, les mots *vie* et *sang* sont deux mots synonymes.

Bordeu appelle le sang *une chair coulante*.

Harvey dit que le *sang* est le premier à vivre et le dernier à mourir.

« Le sang, dit le professeur d'Amador, est le véhicule de notre existence, le trésor inépuisable de notre force, le précieux germe de la vigueur et de l'accroissement, la liqueur organisatrice et régénératrice par essence ; seul il est imprégné de cette force qui pénètre, qui anime, qui meut les diverses parties de notre être ; seul il crée, façonne, arrange, développe et répare même nos organes lorsque, franchissant les limites de la santé, ils entrent dans celles de la maladie. »

Si la vie ne s'entretient que par la nutrition, et

si le principal élément de la nutrition est le sang, n'est-il pas évident qu'en en diminuant la masse on affaiblit l'élément vital, on amoindrit la vie ?

La saignée fréquemment répétée constitue, sans contredit, l'une des médications les plus dangereuses de l'allopathie : quand elle ne tue pas le malade, elle lui laisse d'ordinaire une longue convalescence, et souvent des désordres chroniques dont il ne se relève jamais.

Et cependant cette pratique a été durant de longues années, en Europe, la panacée de la médecine classique ! et de nos jours encore, un illustre chef d'école ne craint pas de faire de la saignée l'idéal de la thérapeutique, et de l'appeler une *médecine exacte* !

Mais, depuis quelque temps, une heureuse réaction contre les émissions sanguines s'est opérée parmi les maîtres de la médecine officielle. Pourquoi cela ? C'est que l'expérience leur en a appris, non-seulement l'inutilité, mais encore le danger, dans la plupart des cas. Quel est le but de la saignée ? C'est, dit-on, en diminuant la masse du sang, d'arrêter la marche générale d'une maladie, de faire cesser la congestion d'un organe, de diminuer l'élément inflammatoire et de favoriser la crise. Or, des témoignages nombreux et non suspects vont nous apprendre que la saignée, loin de conduire à ces résultats, donne lieu le plus souvent à des résultats tout opposés :

« Les congestions, dit Dubois, sont dues à des phénomènes essentiellement vitaux. Elles sont indépendantes de la quantité plus ou moins grande de sang. La preuve en est en ce qu'elles surviennent *le plus fréquemment chez les sujets les plus débiles, chez ceux où, en même temps, la quantité de sang est le moins considérable.* » (*Pathologie générale.*)

« J'ai vu, dit M. le professeur Cruveilhier, beaucoup d'attaques d'apoplexie sur lesquelles les saignées n'ont eu aucune espèce d'influence..... Il semblait même que, dans quelques cas, *le mal croissait en proportion de la saignée.* » (*Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique, p. 259.*)

« En tirant du sang, dit M. le professeur Andral, on dégorge *mécaniquement* la partie congestionnée ; mais par les saignées, soit locales, soit générales, on ne détruit en aucune façon **CETTE AUTRE CAUSE INCONNUE**, sous l'influence de laquelle un organe s'est congestionné. *Vainement alors multiplierait-on les émissions sanguines; il ne resterait qu'une seule goutte de sang dans l'économie, qu'en dépit des saignées elle fluait là où l'appellerait la cause stimulante ; c'est donc cette cause, bien plus que la congestion, qui n'est qu'un simple effet, qu'il s'agirait de connaître et de combattre.* »

« Quelquefois, ajoute cet illustre praticien, sous l'influence de la saignée, les simples signes d'une

congestion cérébrale se transforment en ceux d'une attaque d'apoplexie. » (*Clinique médicale*, t. IV, p. 499.)

Dans son *Traité de l'auscultation*, page 603, le célèbre Laënnec s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Par la saignée (dans la pneumonie), on obtient presque toujours une diminution de la fièvre, de l'oppression, de l'expectoration sanguinolente, *qui fait croire aux malades et aux assistants que la convalescence va commencer* ; mais, au bout d'un certain temps, les accidents reprennent une nouvelle intensité, et la même chose a souvent lieu *cinq ou six fois de suite, après autant de saignées coup sur coup.* »

« Les pléthoriques auront recours à la saignée le moins possible, dit M. le professeur Grisolles, t. I, p. 163 de sa *Pathologie* ; car les saignées répétées ont l'inconvénient d'*activer* la sanguification, et, par conséquent, d'être une cause éloignée de pléthore. »

Voilà ce que pensent des émissions sanguines la plupart des professeurs de l'École de Paris. Nous terminerons par l'opinion de l'École de Montpellier, exprimée par son vénérable doyen, le professeur Lordat :

« La saignée jusqu'au blanc, dit-il, est le *knout* de la thérapeutique ; elle met *ceux qu'elle n'a pas tués* dans l'impossibilité de présenter des symptômes pendant quelque temps ; mais, tout comme les Russes ainsi fustigés retombent souvent dans la faute qui leur avait mérité cette punition, de même *l'affection qui avait donné lieu à la saignée reproduit les mêmes symptômes, dès que le système a assez de force pour les former*. Ne vous semble-t-il pas que ces correcteurs et ces thérapeutistes sont de même force ? »

Ce que nous avons dit de l'inutilité et du danger de la saignée dans la plupart des circonstances où elle est mise en pratique, peut s'appliquer d'une manière générale à l'emploi des *sangues*. Il nous serait facile de multiplier ici les citations comme pour la saignée ; nous nous bornerons à une seule :

« Les *sangues*, écrivait il y a longtemps un auteur moderne, continuent avec plus d'acharnement encore la guerre que la saignée avait déclarée à l'humanité.

« Celui qui aurait osé prédire, il y a trente ans, le succès de ce barbare système, aurait certainement passé pour un fou, et cependant rien n'est plus réel....

« Ami de l'humanité, mû par un sentiment conservateur, je ne cesserai de m'écrier : ce n'est point en épuisant le principe de la vie par des

sangsues ou par des saignées, mais en faisant disparaître les obstacles qui gêneraient sa marche, qu'on peut prolonger l'existence de l'homme...

« Il est démontré qu'une sangsue se gorge ordinairement d'une once de sang. Si le médecin en prescrit soixante, il s'ensuivra que le malade aura perdu environ quatre livres de ce haume de la vie, de ce fluide réparateur, de cette *chair coulante* destinée par la nature à alimenter, à réparer, à vivifier toutes les parties de notre être. »

Nous livrons ces appréciations sur la saignée et les sangsues au jugement des hommes sérieux et éclairés, et nous ne doutons point qu'ils ne préfèrent désormais, à l'emploi de ces moyens évidemment dangereux, les petites doses d'*aconit*, de *belladone* ou de tout autre médicament approprié, par lesquelles l'homœopathie les remplace si avantageusement, dans le traitement d'un grand nombre de maladies dites *inflammatoires*.

Quand même l'homœopathie n'aurait fait que contribuer à ruiner l'empire de la lancette et des sangsues, elle aurait assez mérité, nous le croyons, de la science et de l'humanité.

**Vésicatoires, Cautères, Moxas, Sétons,
Ventouses, etc.**

La médecine officielle emploie journellement les *vésicatoires*, les *cautères*, les *moxas*, les *ventouses*, les

sétons. Ces moyens, fort douloureux pour la plupart, sont loin d'être inoffensifs. Nous pourrions les examiner un à un et invoquer contre eux, successivement, le témoignage des représentants de l'école allopathique ; mais ce travail nous entraînerait trop loin. Nous parlerons seulement du *vésicatoire*, pour ne pas sortir des limites que nous avons dû imposer à ce chapitre ; le choix de ce moyen s'expliquera par son fréquent emploi dans la pratique médicale, et par l'innocuité qu'on lui suppose trop généralement.

Nous lisons dans le *Journal de médecine et de chirurgie pratique* (octobre 1844), ces paroles du docteur Devergie, à propos des exutoires prescrits dans les maladies de la peau, dans le but de *détourner les humeurs* :

« Interrogez à cet égard tous les praticiens, dit-il, ils vous diront qu'en général c'est un moyen inutile et presque dangereux : inutile, parce qu'il ne détruit pas d'une manière notable la sécrétion dartreuse ; presque dangereux, en ce sens qu'il est *très-fréquent* de voir l'affection dartreuse se développer autour de l'exutoire, et ajouter ainsi à l'étendue du mal. »

« Des vésicatoires à la nuque, dans le début de certaines affections cérébrales, dit M. Guersant, ou placés sur le thorax et le larynx, dans le cas de laryngite striduleuse ou de croup, exaspèrent souvent tous les symptômes d'une manière très-

effrayante, chez quelques individus nerveux. »
(*Dictionnaire en 30 vol.*, t. XXVII, p. 529.)

« De larges vésicatoires, appliqués sur des régions de la peau scarifiée, déterminent d'une manière à peu près constante une albuminerie plus ou moins abondante. » (Bouillaud, *Revue de médecine chirurgicale*, janvier et février 1848.)

« On peut établir formellement, comme le disent MM. Trousseau et Pidoux, que le vésicatoire est souvent cause des gourmes; nous avons, OBÉISSANT A LA ROUTINE, à des théories même, appliqué des vésicatoires à demeure; nous avons eu souvent à nous en repentir; nous avons eu bien rarement à nous en louer. »

Il est donc évident que les vésicatoires sont loin d'être aussi inoffensifs qu'on le suppose; et, pour que l'allopathie fasse un si fréquent usage de ce révulsif et des quelques autres que nous avons énumérés, il faut vraiment qu'elle soit bien dépourvue de ces agents directs que l'homœopathie possède, et qui lui permettent de guérir si souvent d'une manière sûre, prompte et agréable : *tutò, citò et jucundè*.

Des Purgatifs et des Vomitifs

Les médecins ne croient plus guère aujourd'hui que le corps contienne des humeurs viciées

capables d'occasionner des maladies. La physiologie leur a appris que les sécrétions anormales de l'intérieur du corps sont les effets, les symptômes d'un principe morbifique, et non des causes de maladies. Mais les gens du monde ne doutent point qu'il ne puisse exister dans le sang, dans les voies digestives, etc., une matière impure, source de la plupart de nos infirmités. De là, pour eux, la nécessité des dépuratifs, des vomitifs, des purgatifs, destinés à épurer le sang, à évacuer la bile, à chasser les humeurs. Ils ne savent pas qu'un vomitif, un purgatif, irritent l'estomac, les intestins, et y provoquent des sécrétions abondantes, absolument comme du tabac, introduit dans les yeux, les irrite et y provoque des larmes. La preuve que les matières évacuées après l'emploi d'un purgatif, chez une personne malade, ne sont point la cause de sa maladie, c'est que ce même purgatif produirait de semblables évacuations chez une personne bien portante.

« L'idée des *saburres persistantes*, disent MM. Trousseau et Pidoux, *est absurde, physiologiquement parlant* ; et si, dans l'intervalle des repas, la membrane muqueuse gastrique sécrétait quelques sucs vicieux, un bon repas serait le meilleur remède. » (*Manuel de thérapeutique et de matière médicale*, t. I, p. 761.)

« Les vomitifs répétés, dit le professeur Chomel

(*Traité de pathologie générale*, p. 75), finissent par produire la débilité ou même l'inflammation de l'estomac ; les purgatifs, celle de l'intestin. »

M. le docteur Tardieu, professeur de la faculté de Paris, dit, à propos du traitement du rhumatisme articulaire aigu :

« On doit proscrire les purgatifs drastiques qui, comme l'émétique et le colchique, peuvent déterminer des évacuations véritablement cholériformes, que l'on n'est plus maître d'arrêter et qu'on a vues être suivies de mort. »

MM. Mérat et de Lens s'expriment ainsi sur le même sujet :

« C'est surtout l'abus des purgatifs forts ou drastiques qui est suivi souvent de graves accidents ; on a vu des péritonites, des convulsions, des crampes, des flux de sang, etc., résulter de leur emploi ; quelques auteurs signalent même la paralysie des intestins comme étant la suite de leur usage dans quelques cas. » (*Dictionnaire de matière médicale*, t. V, p. 552.)

MM. Trousseau et Pidoux affirment que les vomitifs déterminent souvent une violente inflammation de la membrane muqueuse gastro-intes-

tinale, une péritonite; que les efforts de vomissement peuvent donner lieu à une rupture de l'estomac, à une déchirure du diaphragme, à des hernies, à des hémorrhagies. « Mais, ajoutent-ils, de tous les accidents, le plus grave et le plus singulier est la *coagulation du sang dans les vaisseaux artériels*, par suite d'une syncope trop prolongée ou d'un collapsus trop considérable. » (*Manuel de matière médicale et de thérapeutique*, t. II, p. 719.)

Ces appréciations des maîtres prouvent, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les dangers de la médication évacuante qui, loin de détruire les maladies contre lesquelles on l'emploie, en provoque de nouvelles souvent plus graves. On comprend quelle affluence de réflexions de pareils aveux font naître dans notre esprit. Mais nous nous sommes imposé une sobriété de paroles dont nous ne voulons pas nous départir ici. Après des condamnations si tristement éloqu岸tes, tout commentaire serait superflu. Il est facile au lecteur de conclure lui-même.

**De quelques Médicaments énergiques, tels que
LE MERCURE, L'OPIMUM, L'IODE, LE QUINQUINA, LA BELLADONE,
LA NOIX VOMIQUE, LA DIGITALE, et de leurs
dangers aux doses allopathiques.**

L'emploi des médicaments énergiques est tellement dangereux en allopathie, que tous les auteurs

de *formulaires* ont senti le besoin d'indiquer, d'une manière générale, jusqu'à quelle dose chaque substance peut être administrée sans provoquer des symptômes plus ou moins fâcheux. Malheureusement, ces précautions sont loin d'avoir toujours l'efficacité qu'on leur suppose ; car, si tel malade supporte sans trop d'inconvénients la dose indiquée, tel autre, plus impressionnable, peut en éprouver de graves accidents.

Mais laissons parler encore les allopathes ; leurs jugements, en pareille matière, ont beaucoup plus d'autorité que les nôtres :

« Plusieurs auteurs, dit M. le professeur Trousseau (*Manuel de thérapeutique*, t. II, p. 81), qui probablement se sont servis de feuilles altérées, conseillent de prendre l'infusion de 4 grammes de *belladone*. Or, nous avons déterminé plusieurs fois le délire, la diarrhée et une énorme dilatation des pupilles, avec l'infusion de 60 centigrammes. »

MM. Mérat et de Lens ont vu 60 centigrammes d'extrait alcoolique de *noix vomique* donner lieu à des accidents toxiques tels, que « selon toute apparence, disent-ils (*Dictionnaire de matière médicale*, t. IV, p. 577), une quantité presque double eût amené infailliblement la mort. »

« Il ne faut pas oublier, dit le professeur Bouchardat (*Manuel de matière médicale*, p. 339), qu'il

est des sujets chez lesquels la *digitale* produit des accidents, même à doses minimes.....»

On doit s'estimer très-heureux, disent MM. Trousseau et Pidoux, lorsque l'action de la digitale ne fait que s'user successivement, et qu'on n'est pas forcé d'en suspendre l'emploi en raison de l'*irritation*, des *chaleurs*, du *pyrosis*, des *dyspepsies* que cette substance détermine souvent.

« Les préparations d'*opium*, administrées d'une manière inconsiderée, surtout chez de très-jeunes sujets, peuvent, même à des doses très-faibles, déterminer l'*empoisonnement*.

« Un autre inconvénient des préparations opiacées, c'est de diminuer d'une manière très-sensible, lorsqu'elles sont administrées pendant longtemps, l'énergie des fonctions digestives, et de conduire ainsi à un état de *dépérissement général presque certain*. » (Bouchardat, *Manuel de matière médicale*, p. 37.)

A la page 334 de la *Bibliothèque du médecin praticien*, M. le docteur Fabre, rédacteur en chef de la *Gazette des Hôpitaux*, combat énergiquement l'usage de l'*opium*, dont il signale l'insuffisance et les dangers dans presque tous les cas. Nous citerons seulement les lignes suivantes :

« On voit chaque jour, dit-il, à la Charité, le docteur B.... *saturer*, en quelque sorte, d'*opium* et de morphine, *intus* et *extra*, les nombreuses hysté-

riques qui encombrant les salles de son service : *pas une seule guérison, ... et il en est de même ailleurs.* Nous sommes fâché d'être forcé, pour ainsi dire, de choquer des croyances, des idées acquises ; mais n'est-ce pas le cas de dire : *Amicus Plato, sed magis amica veritas ?*

Après avoir décrit les tristes symptômes produits par l'usage prolongé de *l'iode*, M. le docteur Fabre ajoute : « Nous avons vu les malheureux patients succomber à une défaillance prolongée, ou bien se ratatiner, s'affaïsser, se refroidir et s'éteindre par degrés, comme une lampe dont l'huile est épuisée. »

« On conjure les phénomènes de l'action excessive de l'iode, à l'aide de la suspension complète du médicament, ... mais, dès que l'affaiblissement se déclare, *la vie s'éteint le plus souvent, quoi qu'on fasse.* » (*Bibliothèque du médecin praticien*, t. XVI, p. 195.)

Le *sulfate de quinine* provoque, selon MM. Fabre, Trousseau et Pidoux, de *violentes gastrites* et de *fortes gastralgies* ; d'après le *Dictionnaire de médecine*, en 30 volumes, il provoque des *gastrites chroniques* et des *diarrhées* ; selon MM. Trousseau, Bretonneau et Duchesne, des *surdités*, lentes ou subites, et souvent incurables ; et, suivant le docteur Valleix, une *ivresse quinique*, qui annonce que le danger devient grand.

Mais laissons la parole à M. Trousseau :

« Nous avons vu, dit-il, à l'hôpital de Tours, une jeune religieuse rester folle pendant un jour, pour avoir pris en une fois 1 gr. 25 (25 grains) de sulfate de quinine.

« Un jour, par notre conseil, un tailleur du 2^e régiment de carabiniers prit en une fois 3 grammes (60 grains) de sulfate de quinine, pour se guérir d'un asthme qui revenait tous les jours à heure fixe. Quatre heures après l'ingestion du médicament, il éprouva des bourdonnements d'oreille, des vertiges, des vomissements. Nous le vîmes sept heures après l'administration de la quinine : il était aveugle et sourd, délirait et ne pouvait marcher, tant étaient grands les vertiges qu'il éprouvait; à chaque instant, il vomissait; en un mot, il était sous l'influence d'une véritable intoxication. » (*Manuel de thérapeutique*, t. II, p. 301.)

« Quelque prudence que mette le thérapeutiste dans l'emploi du *mercure*, disent MM. Trousseau et Pidoux, *il n'évite pas toujours des accidents redoutables* : on voit des malades éprouver une salivation abondante et tomber dans la *cachexie mercurielle*, pour avoir pris quelques grains de calomel; et souvent, sous l'influence d'une température trop basse, *les accidents marchent invinciblement et éludent l'habileté du praticien le plus consommé.* » (*Manuel de thérapeutique*, t. I, p. 205.)

Voici le tableau que tracent MM. Mérat et de Lens des effets du *mercure* :

« Absorbé, porté dans le torrent de la circulation, par quelque voie qu'on l'introduise, mais à dose modérée quoique soutenue, le mercure ou ses préparations excitent, au bout de quelque temps, une sorte de mouvement fébrile plus ou moins marqué; la chaleur, la soif, la transpiration augmentent; souvent il survient de l'insomnie, une agitation particulière, parfois des congestions sanguines sur divers organes, ou même des hémorrhagies. Le sang en même temps devient couenneux, d'apparence inflammatoire; souvent les gencives s'engorgent, les glandes salivaires stimulées augmentent de volume et sécrètent plus abondamment une salive visqueuse et fétide.... Beaucoup de praticiens regardent cette salivation comme l'effet d'une sorte de saturation de l'économie par le mercure, l'indice de son action médicinale, et *ne craignent pas*, en conséquence, de provoquer un léger degré de sensibilité des gencives; d'autres l'évitent avec soin, *effrayés avec raison de la difficulté qu'on éprouve quelquefois à s'en rendre maître*, et des suites graves qu'il peut entraîner, telles que : ulcérations douloureuses des gencives, gonflement considérable et quelquefois monstrueux de la langue, du gosier, de la face, de la tête; flux excessif d'une salive épaisse (dont l'odeur, ainsi que celle de l'haleine, a été comparée à celle du gaz phosphoré), chute de

dents, parfois même des os palatins ou maxillaires ; perte de la voix, paralysie, épuisement, marasme, mort enfin, au milieu des plus vives souffrances. » (Mérat et de Lens, *Dict. univ. de mat. méd.*, t. IV, p. 377.)

Bornons là ces tristes confessions, que nous pourrions multiplier à l'infini, car les livres spéciaux sont remplis de ces douloureux *med culpâ*. Nous ne nous étonnerons plus maintenant que Lieutaud, dans son *Traité d'anatomie pathologique*, rapporte à lui seul plus de CINQ CENTS observations de lésions mortelles de l'estomac et des intestins dues aux médications incendiaires de l'allopathie.

Quand donc, dirons-nous avec un homœopathe distingué (le docteur de Parseval), quand donc viendra le moment où l'on cessera de pouvoir dire de la médecine ce que Plutarque en disait autrefois : *Elle nous fait mourir plus longtemps et plus douloureusement*? Quand donc cesserons-nous de voir ces malheureux saturés de mercure, d'iode, etc., dont on peut dire : Voilà un homme mercuriel, iodé, comme on dit : Voilà un syphilitique, un scrofuleux? Quand donc viendra-t-il ce moment où l'humanité souffrante, jouissant des bienfaits de la réforme hahnemannienne, reconnaîtra que la médecine fait vivre plus longtemps et moins douloureusement? Vous tous qui travaillez à l'œuvre de

la régénération médicale, redoublez d'ardeur, le moment approche où vos veilles porteront leurs fruits. *Si l'on ne désarme pas la haine injuste*, comme l'a dit l'illustre Risueno d'Amador, *la bonne foi séduite mérite bien qu'on la détrompe*. Poursuivez donc votre œuvre de dévouement et d'abnégation ; ne craignez pas d'élever la voix pour que tous vous entendent ; encore un effort, et la médecine sortira enfin de l'abîme où on voudrait l'engloutir.

CHAPITRE VIII

CONVERSIONS A L'HOMŒOPATHIE

Une des preuves, selon nous, de la vérité de l'homœopathie, ou tout au moins de son immense supériorité sur l'allopathie, ce sont les conversions incessantes des médecins de l'école officielle à la nouvelle doctrine. Quand on compte surtout, parmi les convertis, des hommes qui, après avoir blanchi dans la pratique de la médecine ordinaire, désertent sans hésiter le drapeau qu'ils ont servi souvent avec gloire; quand on les entend avouer en gémissant qu'ils s'étaient trompés; quand on les voit se remettre avec ardeur à des études pénibles, et, d'allopathes sceptiques, devenir les apôtres zélés de l'homœopathie, on ne peut pas douter de la valeur d'une doctrine qui inspire de pareilles résolutions et produit de tels résultats. Comme l'a dit si éloquemment un illustre homœopathe, le docteur

Peschier, de Genève, « l'âge des cheveux blancs n'est plus guère celui des illusions, et il est bien difficile que la vérité ne se trouve pas au fond des études qu'un homme entreprend au bord de la tombe. »

Nous avons cru utile de rassembler ici en quelques pages les professions de foi de ces hommes honorables; il nous a semblé que leur position scientifique, leur caractère, et aussi leur langage empreint d'une noble sincérité ne pouvaient qu'exercer une influence salutaire sur les esprits droits et impartiaux.

Écoutons d'abord le docteur Gardey, chirurgien-major en retraite :

« Après une pratique médicale difficile et laborieuse, qui a duré plus de *trente-trois ans*, dans la marine militaire, sur les vaisseaux, dans les hôpitaux, et en dernier lieu comme chirurgien-major à Saint-Pierre-Martinique, pendant les quatorze dernières années, j'étais rentré dans la vie civile avec une modeste retraite; je désirais enfin me reposer d'une carrière remplie d'amères déceptions, et passée dans l'exercice d'une profession qui, pour m'avoir permis de rendre de nombreux services, ne m'a pas moins démontré bien souvent tout le vague et toute l'incertitude de la doctrine allopathique.

« Rentré dans mes foyers, quoique heureux du repos dont j'y jouissais, je ne pus rester étranger au progrès de la science, et, malgré moi, je me sentis entraîné à l'étude, comme si je devais trouver dans la connaissance de la vérité médicale la plus noble récompense de mes peines.

« Je ne dirai rien des sensations diverses que j'ai éprouvées à la lecture des ouvrages de Hahnemann; les expressions me manqueraient pour peindre le bonheur que je ressentis en découvrant chaque jour davantage la vérité nouvelle qui m'était enseignée; je fus entraîné par la conviction la plus sainte, et désireux, moi aussi, de pratiquer cette intéressante doctrine que je trouvais si logique et si humanitaire, une fois encore je me fis élève, et, à *soixante-sept ans*, je me remis à l'étude comme aux beaux jours de ma jeunesse. »

« *Trente années* d'étude et de pratique de l'ancienne médecine, dit le docteur Croserio, ex-médecin de l'ambassade de Sardaigne, m'ont mis à même d'en connaître les mérites et les défauts; ce n'est qu'après une conviction profonde, puisée dans la connaissance des deux doctrines, que j'ai reconnu l'importance de la réforme hahnemannienne. »

Le docteur Devergie aîné, professeur honoraire des hôpitaux militaires de Paris, officier de la Légion d'honneur, s'exprime ainsi dans l'avant-

propos d'une excellente brochure sur l'homœopathie :

« Quand l'homœopathie vint élire domicile à Paris, je fis d'abord comme tous mes confrères, j'en ris, je dois l'avouer ; je ne connaissais pas la matière médicale homœopathique. La réflexion ne tarda pas à me dicter comme nécessaires quelques investigations dans le domaine de cette doctrine nouvelle. Pendant mon long séjour en Allemagne, et surtout pendant six mois passés à l'université de Gœttingue (1814), j'avais souvent entendu parler de Hahnemann, qui jouissait déjà d'une haute réputation comme chimiste et comme médecin. Il me fut difficile de penser qu'un homme d'une si grande célébrité pût être le créateur d'une œuvre dérisoire.

« Dix années d'expériences, quarante années d'existence et de propagation non équivoque, prètaient déjà à l'homœopathie un grand appui et militaient en sa faveur. La lecture de l'*Organon*, et du *Traité des maladies chroniques*, fut pour moi un trait de lumière, et j'acquis la preuve irrécusable des travaux pénibles, des recherches immenses que dut faire Hahnemann pour établir la *loi des semblables*, ce pivot autour duquel doivent un jour se rallier tous les principes qui dominent la médecine. Les nombreuses guérisons, obtenues sous mes yeux à l'un des dispensaires homœopathiques, forcèrent ma conviction. »

Une des conversions les plus remarquables, à cause des circonstances dans lesquelles elle s'est produite, c'est celle du docteur Zlatarowich, de Vienne, professeur à la célèbre *Académie Joséphine*. Laissons parler ce célèbre médecin :

« Je traitais du *mercure* et des effets physiologiques de cette substance, lorsque tout à coup, je m'aperçois que je fais la description à peu près exacte de la maladie vénérienne... Cette idée me traverse l'esprit comme un éclair, me frappe et m'interdit au point que je suis forcé de plier mes notes et de terminer brusquement la leçon, à la grande stupéfaction de mon auditoire.

« Rentré chez moi, je fais renvoyer tout visiteur pour ne pas être distrait, et, dans un état de vive agitation, je me mets à réfléchir à la découverte importante que je venais de faire. Je ne connaissais l'homœopathie qu'imparfaitement, et j'avais contre elle les préventions communément partagées par ses adversaires. Cependant son principe des *semblables* me vint naturellement à l'esprit, et je cherchai avidement dans cette doctrine l'explication et la vérification générale de la particularité qui m'avait si vivement frappé dans les effets du mercure. Je vérifiai, pour toutes les substances médicamenteuses, la réalité de cette merveilleuse *loi des semblables*, loi thérapeutique générale et fondement de l'art de guérir. *J'ai adopté depuis lors, et sans restriction, l'homœopathie.* »

Le docteur Espanet, dont les travaux ont occupé plus d'une fois avec honneur les colonnes des journaux allopathiques, fut converti à la nouvelle doctrine lorsqu'il était à Staouéli (en Algérie) comme trappiste et comme médecin de l'établissement ; il raconte en termes éloquents cet événement de sa vie médicale :

« Dieu m'a donné, dit-il, un esprit sévère dans l'appréciation des faits, et, faut-il l'avouer, j'étais arrivé à n'exercer plus qu'avec répugnance une science que ma raison trouvait plus prétentieuse qu'exacte, plus babillarde que savante. Pour l'exercer plus longtemps, il me fallait me payer de mots ; à une chose aussi grave, ma conscience opposait le cinquième commandement.

« Soyez béni, vous qui, par l'effet de mille circonstances gratuites, mais admirablement ménagées par la Providence, avez mis livres, conseils et médicaments à ma disposition

« Malgré mon étonnement, les faits irrécusables que ma clinique me fit palper du doigt et de l'œil me convertirent à l'homœopathie, à cette science exacte, à cette médecine digne et raisonnable. Je puis l'affirmer maintenant, dans l'homœopathie est la santé des familles, la garantie du médecin consciencieux, le complément et la certitude de l'art de guérir. L'homme viendra briser l'orgueil de son rationalisme contre l'atome hahnemannien ; il contempera un monde nouveau dans

là matière impondérable..... Les sciences se constitueront sur la base de l'unité. J'ai quelque confiance que mes travaux pourront être utiles, parce que je ne m'appuie que sur le Dieu des sciences, et que je ne les cultive que pour le bien de mes semblables.....

« Je ne travaille en faveur de personne; je ne cherche le triomphe d'aucun système médical, mais seulement le triomphe de la vérité. *Vitam impendere vero*. Ce n'est pas à quarante ans, et à la Trappe, après avoir successivement demandé la vérité à tous les systèmes, et s'être vu enlever une à une toutes ses espérances, qu'on s'engoue d'une utopie. A la sublime école du silence et de la retraite, les hommes et les doctrines se jugent avec indépendance et liberté. Là, une seule chose peut encore préoccuper l'esprit et faire battre le cœur de celui qui, laissant à d'autres sa part de légitime concurrence aux honneurs et aux aises de la vie, est allé se cacher dans la solitude, content d'une petite place au soleil de ce monde et du morceau de pain qu'il rompt avec des frères. A celui-là le cœur bat quand il peut être utile à ses semblables, si peu que ce soit; il a souci de leur bonheur. Puissent mes efforts y contribuer tôt ou tard! »

Nous pourrions reproduire ici beaucoup d'autres professions de foi; mais celles-là suffisent à

notre but ; elles se ressemblent toutes d'ailleurs pour le fond : toutes témoignent du regret d'avoir si longtemps poursuivi en vain la vérité médicale, et du bonheur de l'avoir enfin rencontrée ; toutes attestent la droiture, la conviction, la sincérité des convertis. L'homœopathie, nous ne saurions trop insister sur ce point, a le pouvoir de faire passer les médecins du scepticisme ou de l'incrédulité à l'enthousiasme de la foi et au zèle de l'apostolat. Nous répétons qu'il faut voir là une preuve de sa vérité.

CHAPITRE IX

QUELQUES CHIFFRES OFFICIELS

Les nombreux ouvrages qui ont pour but la défense et la propagation de notre doctrine abondent en résultats comparés des deux méthodes. Il nous eût été facile, de constituer, avec ces éléments, un tableau général des résultats obtenus par l'homœopathie, pour l'opposer à celui des résultats obtenus par la médecine ordinaire. Mais on nous aurait objecté, sans doute, que ce tableau comparatif ne pouvait avoir aucune signification, puisque l'homœopathie n'est nulle part encore la médecine officielle, et que ses résultats pratiques manquent généralement du contrôle administratif qui donne à ces relevés numériques leur véritable valeur.

Nous avons donc laissé de côté de nombreux renseignements vrais pour nous, mais qui auraient été suspects à nos adversaires, pour ne nous appuyer

que sur un petit nombre de documents administratifs qui sont en ce moment à notre disposition. Voici ces documents :

Autriche

1^o HÔPITAL DE GUMPENDORF.

Il y a, tout près de Vienne, un hôpital homœopathique, l'hôpital de *Gumpendorf*, fondé par le gouvernement, en 1832, et dirigé par le docteur Fleischmann. Le gouvernement s'est réservé la haute inspection de cet établissement, et l'a confiée à des membres de l'Académie de médecine. Chaque année les comptes rendus officiels de l'hôpital homœopathique sont insérés dans le journal médical d'Autriche, à côté de ceux des principaux hôpitaux de l'empire, et *figurent en tête comme offrant toujours les meilleurs résultats.*

Voici un résumé des comptes rendus officiels :

Du 1 ^{er} nov. 1832 au 1 ^{er} nov. 1833....	entrants	266,	morts	23
— 1833 — 1834....	—	316	—	33
— 1834 — 1835....	—	473	—	31
— 1835 au 1 ^{er} juil. 1836....	—	316	—	32

Du 1^{er} juillet au 1^{er} novembre, on traite exclusivement des cholériques. Sur 732 entrants on en perdit 244, ce qui donne la proportion de 33 p. 100; tandis qu'à l'hôpital général, elle fut de 70 environ p. 100, c'est-à-dire plus du double.

Du 1 ^{er} nov. 1836 au 1 ^{er} janv. 1838....	entrants	676	morts	51
Du 1 ^{er} janv. 1838	—	1839....	—	573 — 33
—	1839	—	1840....	— 686 — 40
—	1840	—	1841....	— 916 — 70
—	1841	—	1842....	— 898 — 54
—	1842	—	1843....	— 1056 — 59
—	1843	—	1844....	— 1404 — 50
—	1844	—	1845....	— 1076 — 56

Total : 8,656 entrants, et 532 morts, ce qui donne une mortalité de 6,14 pour 100.

2° HÔPITAL DE LINZ.

A l'hôpital homœopathique de *Linz*, la mortalité est moindre encore. Toujours d'après les comptes rendus officiels, elle ne s'élève pas à plus de 5,14 pour 100.

Est-il un hôpital allopathique qui puisse montrer de pareils résultats? La mortalité ordinaire, dans les établissements hospitaliers d'Europe, est, terme moyen, de 11 à 12 pour 100, c'est-à-dire le double de celle qu'on a constatée dans les hôpitaux de *Gumpendorf* et de *Linz*, où la nouvelle doctrine est pratiquée.

3° ACADÉMIE JOSÉPHINE.

Une autre expérience décisive du traitement homœopathique avait été faite auparavant à Vienne par le docteur de *Marenzeller*, à l'*Académie José-*

phine, sous la surveillance des membres de cette institution. Les résultats furent si favorables, que les membres de l'Académie se refusèrent à les publier. Ils n'en parurent pas moins dans les journaux autrichiens, et apprirent que sur 46 malades, tant pneumoniques que pleurétiques, Marenzeller en avait guéri 39 ; que 2 étaient morts, et que les 5 autres se trouvaient dans un état indéterminé à la clôture de la clinique.

Ces faits furent confirmés par la lettre suivante du comte de Fickelmont, alors ambassadeur d'Autriche à Naples :

Au général duc Luigi Caraffa

« La méthode a subi de la manière la plus brillante l'épreuve à laquelle elle a été soumise ; cela explique pourquoi les antagonistes apportent des entraves à la publication du rapport.

« J'ai trouvé que, depuis mon dernier voyage à Vienne qui date de cinq ans, l'homœopathie y a fait d'immenses progrès. Il finira cependant par devenir impossible de se refuser à l'évidence des faits : les malades guéris sont une preuve parlante qui fait nécessairement des prosélytes.

« Veuillez agréer, etc.

« Comte DE FICKELMONT. »

Ces résultats obtenus dans la pneumonie par Marenzeller sont d'autant plus extraordinaires, que,

dans les autres hôpitaux de Vienne, la mortalité dans la même maladie est du tiers environ du nombre des malades.

France

MAISON DU RÉFUGE, A MARSEILLE

A la maison du Refuge, le service médical a été, pendant *neuf* ans, confié à des allopathes, et pendant *cing* autres années à un médecin homœopathe, le docteur Chargé.

Or, les tableaux statistiques de cet hôpital attestent que, pendant les neufs années de la direction allopathique, la mortalité annuelle a été de 8 pour 100, tandis que, pendant les cinq années de la direction du docteur Chargé, elle n'a été que de 2,60 pour 100.

MORTALITÉ PENDANT LE TRAITEMENT ALLOPATHIQUE.

	Population	Décès	Mortalité
En 1841.....	142	10	7.04 p. 100
1842.....	138	17	12,31 —
1843.....	189	13	6,93 —
1844.....	218	9	4,17 —
1845.....	248	10	4,43 —
1846.....	274	15	5,47 —
1847.....	327	14	4,28 —
1848.....	325	14	4,31 —
			<hr/>
		Total des décès.....	8 » p. 100

1849 est une année exceptionnelle que nous ne comptons pas ; c'est l'année du choléra.

MORTALITÉ PENDANT LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE.

	Population	Décès	Mortalité
En 1850.....	338	5	1,48 p. 100
1851.....	318	10	3,14 —
1852.....	322	12	3,72 —
1853.....	334	10	2,99 —
1854.....	360	12	3,33 —
			2,60 p. 100
	Total des décès.....		2,60 p. 100

2^o HÔPITAL SAINTE-MARGUERITE (HÔTEL-DIEU ANNEXE)

A PARIS.

Le docteur Tessier a pratiqué publiquement l'homœopathie pendant plusieurs années à l'hôpital Beaujon. Il était attaché précédemment à l'hôpital Sainte-Marguerite, et c'est là qu'il expérimenta pour la première fois la nouvelle doctrine, en présence d'un grand nombre de médecins appartenant à l'école officielle, et avec le concours des internes du service, qui apportaient à cette œuvre leur loyauté indépendante et leur généreux dévouement à la science.

Lorsque ces expériences commencèrent, dit le docteur comte de Bonneval, elles se firent aux applaudissements de tous : les adversaires de la méthode espéraient qu'elles seraient défavorables, et ils comptaient, pour appuyer leur répulsion, sur l'autorité de l'expérimentateur ; les partisans

comptaient sur le triomphe de leur cause et sur la loyauté du médecin observateur pour le proclamer; les indifférents s'attendaient à une expérience sérieuse et complète et espéraient connaître enfin la vérité.

Quand on apprit que les expériences réussissaient, qu'elles étaient favorables à la méthode nouvelle, une hostilité formidable éclata, et l'on s'adressa à l'autorité pour faire cesser les expérimentations. L'autorité s'émut de cette dénonciation et provoqua une enquête. Il fut établi officiellement *que la mortalité était moindre dans le service homœopathique que dans les autres*, et l'administration engagea M. Tessier à poursuivre ses études *comme utiles à l'humanité*.

Voici le tableau des résultats obtenus par l'homœopathie, mis en regard de ceux obtenus par la médecine ordinaire dans le même établissement.

MM. Valleix et Marotte, allopathes, avaient 99 lits; M. Tessier en avait 100.

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE.

	Malades	Mort	Mortalité
1849..... sur	1,292	126	9,75 p. 100
1859..... —	1,677	138	8,22 —
1851..... —	1,694	135	7,96 —
	<hr/>	<hr/>	
Total... —	4,663	399	

Mortalité..... 8,55 pour 100.

MÉDECINE ALLOPATHIQUE.

	Malades	Morts	Mortalité
1849..... sur	1,087	169	14,71 p. 100
1850..... —	1,195	107	8,99 —
1851..... —	1,442	135	9,36 —
	<hr/>	<hr/>	
Total...	3,724	441	

Mortalité..... 11,3 pour 100.

Il résulte de ce tableau :

1° Que la mortalité a été moindre dans le service homœopathique ;

2° Que, par suite d'une plus grande promptitude dans les guérisons, la durée du séjour des malades dans ce service a été réduite d'un quart environ. En effet, dans le même espace de temps (3 années), on a reçu 4,663 personnes dans les salles de M. Tessier, tandis qu'on n'a pu en admettre que 3,724 dans celles de M. Valleix.

Un autre avantage, inhérent au traitement homœopathique, c'est celui d'une économie considérable dans les frais de la médication. Dans les hôpitaux et hospices de Paris, les frais en médicaments s'élèvent, en moyenne, pour chaque malade, à 22 centimes par jour, soit 6 fr. 60 par mois, et 79 fr. 20 par an ; ce qui porte la dépense de l'année à 5 ou 600,000 francs pour les divers hôpitaux de Paris. Si l'on avait recours à la méthode homœopa-

thique, cette dépense s'élèverait à peine à 5 ou 6,000 francs. — La valeur de l'homœopathie une fois admise, l'économie que nous signalons ne pourrait qu'être très-appréciée par les administrations hospitalières.

Résultats comparés dans la Pneumonie

TRAITEMENT ALLOPATHIQUE.

D'après un résumé de 178 cas de pneumonie observés à la clinique de M. Bouillaud, et publié par M. Pelletan-Donné, ce médecin a perdu 21 malades, c'est-à-dire 1 sur 8

M. Louis a compté 32 décès sur 106 pneumoniques : près de 1 sur 3

M. Broussais traita en 1835, dans son hôpital, 218 pneumoniques, dont 137 moururent : plus de 1 sur 2

M. Chomel perdait environ 1 sur 5

M. Grisolles perdait environ 1 sur 6

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE.

M. Tessier a perdu à l'hôpital Sainte-Marguerite à peu près 1 sur 3

(Voir ses *Recherches cliniques sur la pneumonie et le choléra.*)

Il importe de faire remarquer que les divers résultats relevés dans le service de M. Tessier ont été obtenus *dans un hôpital allopathique*, c'est-à-dire dans les conditions les plus défavorables. Tout le monde sait que l'homœopathie exige des précautions toutes particulières, soit pour le régime, soit pour la préparation et l'administration des médicaments, et il est bien difficile, on le comprend, de trouver ces conditions remplies dans un établissement dont on n'a point la direction absolue, et où l'entourage est toujours plus ou moins hostile.

Nous aurions pu, nous le répétons en terminant, composer, avec les nombreux documents contenus dans les livres homœopathiques, un tableau comparatif des résultats obtenus par les deux systèmes médicaux, et, dans cette grande bataille des chiffres, montrer l'homœopathie partout supérieure à sa rivale. Mais, ce bulletin général de victoire, vrai pour nous, eût été certainement suspect à nos adversaires. Nous avons donc mieux aimé ne publier que quelques bulletins particuliers, revêtus du sceau d'un contrôle incontestable, et ajourner à plus tard la démonstration générale et décisive de cette supériorité par l'arithmétique officielle.

CHAPITRE X

TRAITEMENT COMPARÉ DES DEUX MÉTHODES RIVALES DANS QUELQUES MALADIES

C'est surtout dans le traitement des maladies qu'on peut apprécier facilement la différence profonde qui sépare les deux doctrines rivales, et constater la supériorité de celle de Hahnemann.

L'allopathie n'ayant point de vraie loi thérapeutique, chaque allopathe est nécessairement réduit, dans la pratique, à ses propres inspirations, et il résulte de là une diversité de méthodes, une multiplicité de remèdes et une série de tâtonnements qui n'ont pas de limites.

L'homœopathie, au contraire, étant basée sur une loi positive, possède des règles générales qui sont les mêmes pour tous les homœopathes, dans tous les pays. Ainsi, tandis que, dans un cas donné de maladie, dix homœopathes traiteraient fonda-

mentalement de la même manière, et seraient à peine divisés sur quelques détails sans importance, dix allopathes consultés pour le même cas émettraient chacun une opinion différente, prescriraient chacun un traitement opposé à celui de ses confrères. Pour démontrer l'exactitude de cette assertion, passons en revue quelques maladies, et voyons comment elles sont traitées de part et d'autre.

Choléra.

« On a préconisé contre le choléra, dit M. le professeur Grisolle, presque tous les agents dont la thérapeutique dispose. » (T. I^{er}, p. 743.)

On a calculé que les moyens différents employés par l'allopathie s'étaient élevés à près de 1,800.

Les homœopathes, au contraire, n'emploient contre le choléra que cinq ou six médicaments ; le camphre, l'ipécacuanha, le veratrum...

Et ces quelques remèdes, dont un seul suffit parfois à la guérison, figurent toujours les mêmes dans toutes les publications sur le choléra ; et ils font les frais du traitement dans tous les pays, à Paris comme à Londres, à Madrid comme à Saint-Pétersbourg.

Dysenterie

« Le traitement de la dysenterie, dit M. Valleix (t. III, p. 25), est presque aussi *riche* et aussi varié que celui du choléra. » Mais nous devons nous borner à passer en revue les médicaments le plus généralement employés.

Ces médicaments sont :

- 1° Les émissions sanguines, générales et locales;
- 2° Les narcotiques ;
- 3° Les purgatifs;
- 4° Les vomitifs;
- 5° Le nitrate d'argent.

« On a encore préconisé contre la dysenterie, dit M. le professeur Grisolle, une foule d'autres remèdes plus ou moins actifs : tels sont, en particulier, la *noix vomique*, l'*acide nitreux*, le *tabac*, l'*acétate de plomb*, les *chlorures*, le *sulfate de quinine*, etc.; mais il n'en est aucun dont l'usage puisse être justifié par des succès assez nombreux ; aussi croyons-nous qu'il est prudent de s'en abstenir. »

On lit dans le *Dictionnaire de médecine*, p. 569 :

« L'expérience a fait connaître que la plupart des remèdes qu'on avait préconisés comme *anti-dysentériques* sont si loin de mériter ce titre,

qu'employés indistinctement, ils seraient nuisibles dans les *neuf dixièmes* des cas. »

L'homœopathie n'emploie guère contre la dysenterie que quatre ou cinq médicaments : l'ipécacuanha, la coloquinte, etc., et plusieurs homœopathes s'entendent toujours sur le cas où il faudra employer l'un de ces médicaments de préférence aux autres.

Péritonite puerpérale.

Voici une maladie assez commune, contre laquelle les efforts de l'allopathie échouent journellement, comme le prouve la longue liste suivante des divers traitements qui ont été prônés contre elle par des médecins d'ailleurs fort recommandables :

MÉDICAMENTS PRESCRITS.	NOMS DES PRATICIENS.
1° Décoction de ciguë vireuse en injections	<i>Autenrieth.</i>
2° Plantes aromatiques avec du vinaigre, esprit-de-sel, esprit-de-vitriol.....	<i>Syloius.</i>
3° Glace à l'intérieur et à l'extérieur..	<i>Michaëlis et Brandis.</i>
4° Camomille à l'intérieur et en injections	<i>Richter.</i>
5° Huile de ricin, comme purgatif.....	<i>Bulms.</i>
6° Opium, borax, mercure.	
7° Belladone à l'extérieur.....	<i>Meola.</i>
8° Tartre stibié, comme altérant.....	<i>Busch.</i>
9° Tartre stibié, comme émétique.....	<i>Dennman.</i>
10° Calomel à l'intérieur.....	<i>Smellie.</i>

MÉDICAMENTS PRESCRITS.	NOMS DES PRATICIENS.
11° Bains avec du sel de cuisine; onguent mercuriel; digitale à l'intérieur.	
12° Sénéga.....	<i>Smellie.</i>
13° Liniment volatil; teinture de cantharides à l'extérieur; valériane; serpentín; musc; lactucaire; arnica; électricité; acupuncture; sabbine; myrrhe; rue.	
14° Quinquina.....	<i>Leake.</i>
15° Camphre.....	<i>P. Frank.</i>
16° Ipécacuanha, comme émétique.....	<i>Doucet.</i>
17° Ipécacuanha, comme altérant.....	<i>P. Frank.</i>
18° Bains de vapeur.....	<i>Chaussier.</i>
19° Sulfate de magnésie.....	<i>Colingwood.</i>
20° Columbo.....	<i>P. Frank.</i>
21° Huile de croton, à l'intérieur.....	<i>Dewees.</i>
22° Kermès minéral.....	<i>Doucet.</i>
23° Carbonate de potasse.....	<i>Guinot.</i>
24° Aloès.....	<i>Fréd. Hoffmann.</i>
25° Acide hydrocyanique.....	<i>Inglebi.</i>
26° Castoreum.....	<i>Ozley.</i>

Cette variété de médications essayées dans la péritonite puerpérale, suffirait seule à nous montrer l'absence de tout principe et de toute loi thérapeutique dans la médecine officielle. Dans cette même affection, l'homœopathie emploie aussi divers médicaments : belladone, aconit, bryone ;... mais elle ne suit cependant qu'un seul et même traitement, en vertu de sa loi de similitude, c'est-à-dire que, si elle est obligée d'administrer plusieurs

de ces remèdes, elle les donne successivement, et selon l'analogie respective de leurs symptômes avec les différentes phases de la maladie ; et plusieurs homœopathes, appelés ensemble ou séparément, emploieraient ces divers moyens dans le même ordre symptomatique.

Fièvre typhoïde.

Le contraste des deux méthodes, au point de vue de l'unité ou de la multiplicité des moyens thérapeutiques, est encore plus frappant dans le traitement de la fièvre typhoïde.

« Dans ces dernières années, dit M. Valleix (t. V, p. 494), il s'est élevé des discussions fort vives à propos du traitement de la fièvre typhoïde. Plusieurs médications ont été préconisées avec ardeur, et des faits nombreux ont été cités, analysés et interprétés *en faveur des opinions les plus diverses.* »

« Parmi les allopathes, dit un zélé défenseur de l'homœopathie (M. de Parseval), les uns ont recours à la *médication antiphlogistique* (saignées générales et locales, ventouses scarifiées sur le ventre, boissons rafraîchissantes, lavements émollients, cataplasmes, bains, etc.); les autres lui préfèrent la *méthode purgative* (purgatifs salins ou huileux donnés quotidiennement à toutes les époques de la maladie); d'autres, enfin, emploient la médication

antiputride, antiseptique (quinquina, camphre, musc, plantes aromatiques, vin, alcool, etc.). On compte encore la médication *abortive* (mercuriaux à l'intérieur et à l'extérieur), la médication *controstimulante*. Et certains praticiens, se refusant à admettre exclusivement aucune de ces méthodes, les combinent de diverses manières. C'est ainsi qu'il en est qui emploient dans la forme inflammatoire une saignée ; dans la forme bilieuse, un purgatif ou un éméto-cathartique ; contre l'adynamie, les toniques ; contre l'ataxie, l'opium et les révulsifs. »

Laënnec a écrit que la fièvre typhoïde était une des maladies contre lesquelles l'art offrait le moins de ressources. Il est certain que la médecine officielle ne possède aucun moyen sur l'efficacité duquel on puisse compter dans cette redoutable affection : ni les saignées, ni les toniques, ni les révulsifs, ne modifient grandement la marche de cette fièvre, qui suit toujours, quoi qu'on fasse, un certain développement. (*Dict. de médecine*, t. X, p. 471.)

M. le professeur Grisolle avoue que la thérapeutique ordinaire a si peu de prise sur la fièvre typhoïde, qu'on a pu dire d'elle avec juste raison qu'elle est l'*opprobre de l'art*.

En présence des contradictions de la théorie et de l'impuissance de la pratique, les allopathes les

plus sages ont conclu à l'*expectation* dans la fièvre typhoïde. C'est la méthode que suivaient Sydenham, Baglivi, Bordeu, Laënnec; c'est aussi celle que suivent maintenant plusieurs illustrations de l'école officielle.

Tandis que tel praticien allopathe essaye contre la fièvre typhoïde cette multitude de moyens, différents ou contraires, préconisés par les maîtres; tandis que tel autre, à l'exemple de certains maîtres aussi, croit devoir s'abstenir et attendre, les bras croisés, le résultat de la lutte à mort engagée entre le mal et la nature, les homœopathes trouvent dans leur *matière médicale* des moyens simples, peu nombreux et inoffensifs, de traiter, le plus souvent avec succès, cette redoutable affection. Avec cinq ou six médicaments administrés méthodiquement, comme nous l'avons dit tout à l'heure à propos de la péritonite puerpérale, l'homœopathie guérit la fièvre typhoïde mieux que l'allopathie avec son arsenal de moyens tous plus ou moins dangereux; et comme le malade n'a pas été épuisé par une médication violente, sa convalescence n'est qu'une douce et prompte transition de l'état de maladie à l'état de santé.

Les exemples que nous avons cités, au sujet du traitement de certaines maladies, attestent que

l'homœopathie a pour elle l'unité, la simplicité, la méthode : cette doctrine présente au praticien une loi fixe, des principes régulateurs qui dirigent et assurent sa marche. Du côté de la médecine officielle, au contraire, on ne trouve que confusion, désordre, absence de toute règle. En allopathie, « il faut essayer, tâtonner, rejeter ce qui nuit, garder ce qui soulage ; » voilà la *règle*, selon M. le professeur Trousseau. (*Journal de méd. et de chir.*, 1852, p. 490.)

Quand on n'a pas d'autre méthode que le *tâtonnement*, d'autre boussole que l'*inspiration*, on doit fatalement aboutir au scepticisme. C'est ce que nous allons montrer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI

SCEPTICISME DES MÉDECINS DE L'ÉCOLE OFFICIELLE

Ce chapitre n'est, en quelque sorte, qu'un développement du précédent, où le scepticisme se dessine nettement et où la méthode *expectante* est préconisée, dans certains cas, comme le plus sage et le plus sûr moyen de guérir. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur un certain nombre de citations plus ou moins édifiantes; nous les ferons suivre de quelques réflexions.

M. Magendie, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, disait un jour à ses élèves :

« Depuis plus de dix ans, je n'ai pas eu besoin de recourir à des *saignées* plus copieuses (60 à 80 gr.); en d'autres termes, je me suis proposé *d'agir sur l'esprit des malades plutôt que sur la circu-*

lation, et je ne crains pas d'avouer que ma pratique n'en a pas été plus malheureuse. »

« Tous les jours, disent MM. Trousseau et Pidoux, nous saignons à regret des femmes qui réclameraient bien plutôt des moyens opposés, s'ils pouvaient être employés impunément.... La saignée est un moindre mal, c'est un simple pis-aller. » (*Manuel de thér.*, p. 652.)

« Le vésicatoire, dit le professeur Valleix, est un des moyens le plus généralement employés, et cependant on a élevé bien des doutes sur son efficacité... La plupart des médecins qui l'emploient dans la pleurésie le font *uniquement parce que ce moyen est généralement recommandé*, et non parce qu'ils sont sûrs d'en avoir retiré de bons effets. » (T. I, p. 582.)

Le séton est un moyen thérapeutique mis en usage depuis plusieurs siècles, et cependant la médecine officielle n'en sait pas encore préciser les indications.

Selon M. Marchal de Calvi, professeur agrégé à la faculté de Paris, *c'est un moyen routinier appliqué sans discernement.*

Selon le professeur Malgaigne, le séton convient *quand on ne sait à quoi l'on a affaire*; il convient encore *quand on ne sait que faire.* « A la faculté,

dit-il, on discutait, il y a quelques jours, le sujet d'un mémoire pour le prix Corvisart : je proposai le séton. « Eh! où voulez-vous qu'on étudie cela, me fut-il objecté ; est-ce dans votre service? » Oh ! non ! répondis-je. Mes collègues firent des réponses analogues à la mienne. Un seul me confia qu'il en appliquait quelquefois. *Ce n'est pas, ajouta-t-il, que j'y croie beaucoup, mais c'est un moyen qui agit sur l'imagination des malades; il produit un effet moral.* » (Séance de l'Académie de médecine, novembre 1855.)

En 1850, l'Académie de médecine de Paris a discuté pendant trois mois sur la nature et le traitement du rhumatisme articulaire aigu, et l'on a compté à peu près autant d'opinions que de membres dans le célèbre aréopage.

M. Martin Solon conseillait l'emploi des *vésicatoires*, tandis que M. Rochoux les proscrivait énergiquement.

Le professeur Bouillaud vantait ses *saignées coup sur coup*, et le professeur Grisolle en contestait l'efficacité.

M. Malgaigne niait en masse les prétendus succès de ses confrères, en s'écriant : « La preuve que ces malades ne sont pas guéris, c'est qu'ils viennent ensuite dans les salles de chirurgie nous demander la guérison de leurs maladies. »

M. Parchappe déclarait qu'il n'est pas de traite-

ment qui puisse empêcher le rhumatisme articulaire aigu de suivre son cours, *et qu'il faut se borner à l'expectation.*

Enfin, M. le professeur Bouchardat, résumant en quelque sorte la discussion, concluait en disant que les médications vantées par chacun de ses confrères (saignées, digitale, scille, colchique, sulfate de quinine, nitrate de potasse, etc.) étaient toutes, ou à peu près toutes, *inutiles ou dangereuses.*

Dans une de ses leçons cliniques, après avoir cité plusieurs cas de céphalées intenses guéries par le mercure, le professeur Trousseau s'écriait : « Pourquoi ai-je eu recours à ce traitement ? *Je n'en sais rien ; mais...* » (*Abeille médicale*, 5 décembre 1855.)

« Si l'on voulait soumettre à un examen sérieux, disait un jour M. Malgaigne à l'Académie de médecine, tous les moyens dont la thérapeutique dispose, il en resterait fort peu dans la science. » (*Séance du mois d'octobre 1855.*)

M. Imbert Gourbeyre, professeur à l'École de Clermont-Ferrand, déplore en ces termes le néant de la thérapeutique :

« C'est à peine, dit-il, si nous connaissons les symptômes objectifs les plus grossiers, développés par les agents les plus vulgaires de notre matière

médicale, et pourtant nous nous servons tous les jours de ces mêmes agents ! Soldats inexpérimentés, nous combattons à l'aveugle avec des armes à peu près inconnues ; chimistes inhabiles ou imprudents, nous verrons tous les jours confusément dans l'organisme des réactifs que nous n'avons pas essayés, dont nous ignorons le plus souvent et la pureté et les caractères. Aussi, en thérapeutique, quelle confusion ! quel gâchis ! et partant, quel *scepticisme* sur toute la ligne ! N'est-ce pas ici le cas de répéter avec le Sage : « *Je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins.* » (*Moniteur des Hôpitaux*, 3 janvier 1856.)

Le rédacteur en chef d'un journal de médecine fort répandu faisait entendre tout récemment ces douloureuses paroles :

« Depuis bientôt *quarante ans* que nous pratiquons la médecine, que nous suivons et que nous enregistrons les *progrès de la science et de l'art*, nous avons éprouvé trop de déceptions dans l'application des méthodes pratiques les plus rationnelles et les plus autorisées ; nous avons vu détrôner trop de princes de la science, dont les enseignements thérapeutiques faisaient loi, pour nous attacher à des principes dont les bases sont si facilement renversées. Quand il faut croire et ne plus croire, tous les dix ans au plus, à *des vérités généralement admises*, parce qu'à l'avènement d'une

nouvelle doctrine elles deviennent des *erreurs généralement reconnues* ; quand il faut, sans cesse, sauter ainsi de vérités en erreurs, d'erreurs en vérités, on s'épuise de fatigue, on s'arrête de dégoût, et l'on ne tient plus compte que des faits démontrés et qui se reproduisent en-dehors du concours de leurs auteurs.

On lit dans l'*Abeille médicale* du 5 août 1857 :

« Nous signalerons le mémoire de M. Bérard sur l'extirpation du pancréas, et plus loin celui de son contradicteur, M. Poinsoy. Un fait d'expérimentation médicale n'est pas plus tôt énoncé par Pierre, qu'il est nié par Paul. *C'est un spectacle de mort* (non-seulement pour les animaux, mais pour notre foi scientifique), *auquel nous devons nous habituer.* (A. Bossu, rédacteur en chef.) »

En pleine séance académique, le professeur Malgaigne s'exprimait en ces termes :

« *Absence complète de doctrines scientifiques, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout* : tel est l'état de la médecine. »

Voilà l'enseignement que les jeunes gens qui fréquentent l'École de Paris, c'est-à-dire l'école la plus célèbre du monde, vont recueillir de la bouche

de leurs professeurs. Ils vont apprendre que l'allopathie ne sait pas, lorsqu'un malade guérit, si c'est le traitement qui l'a sauvé ou si ce traitement n'a fait que retarder la guérison. Ils vont apprendre que l'expérience ne sert à rien en médecine, que le hasard est le seul dieu de la thérapeutique, et qu'ils étudient pour en devenir les docteurs et les interprètes. Ils vont apprendre, enfin, qu'en face de la maladie, ils peuvent, en toute sûreté de conscience, faire à volonté de la médecine active ou de l'expectation.

Quand on vient à comparer, sans prévention, à l'incrédulité des médecins officiels la foi ardente des homœopathes, leur enthousiasme, leur zèle de propagande, toutes choses ayant leur source dans une loi thérapeutique certaine et dans une admirable communauté de principes, il est impossible de ne pas laisser aller ses préférences du côté de l'enthousiasme et des convictions; on sent, en effet, que là est la vie, le mouvement, le progrès, et, pour tout dire en un mot, la vérité.

« C'est un fait notable, dit le célèbre Wolff, qu'on n'ait point encore vu un seul homœopathe jeter à son art les désespérants reproches que les plus loyaux d'entre les allopathes n'ont pas épargnés au leur. »

ALLOCUTION

DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE BELGIQUE

AUX MEMBRES DU CONGRÈS HOMŒOPATHIQUE

Tenu à Bruxelles en 1856.

Les membres du Congrès avaient à peine pris place dans l'enceinte qui leur était réservée, que M. le Docteur Fallot, Président de l'Académie de médecine de Belgique, demandait la parole et s'exprimait en ces termes :

« Je remercie le Congrès de l'invitation qui a été adressée au bureau de la corporation que j'ai l'honneur de présider. Tous nos collègues feront leurs efforts pour répondre à l'appel qui leur a été fait ; car, Messieurs, quelles que soient les différences de doctrine et de pratique qui nous séparent, nous n'en poursuivons pas moins tous un même but : la recherche de la vérité ; nous n'avons tous qu'un désir : celui de faire le plus de bien possible. A ce double titre, nous applaudirons à vos efforts. »

« Au nom du Congrès, répond M. le docteur Pétroz, de Paris, je remercie M. le président de l'Académie de médecine des paroles bienveillantes

qu'il vient de prononcer. Les médecins homœopathes venus des différents points de l'Europe pour tenir un congrès à Bruxelles n'attendaient pas moins de la généreuse hospitalité et de l'esprit libéral de la Belgique. Ils sont heureux de voir leurs espérances réalisées, dépassées même, par l'assurance que M. le docteur Fallot vient de leur donner. »

En transcrivant les paroles si sages, si libérales, de M. le docteur Fallot, nous songeons malgré nous, et ce n'est pas sans honte pour notre pays, à cette violence de langage, à ces injures, que les professeurs et les académiciens français se permettent si souvent à l'égard de l'homœopathie et de ceux qui la pratiquent.

L'allocution de l'honorable académicien belge n'est pas seulement un exemple pour les médecins passionnés et intolérants, elle est aussi une leçon.



UNE CURIOSITÉ ACADEMIQUE

On lit ce qui suit dans le *Journal de médecine et de chirurgie pratique*, tome VIII, p. 481 :

Curieuse observation de sternutation prolongée.

« M. le docteur Bawens a lu à la Société des sciences médicales de Bruxelles une observation

fort curieuse qui se trouve consignée dans les *Annales* de cette société. Il s'agit d'une jeune fille âgée de onze ans, qui fut atteinte, le 18 novembre 1834, de sternutation. Peu fréquentes d'abord, les quintes se répétèrent bientôt presque continuellement, et lorsque M. Bawens la vit pour la première fois, le 8 janvier 1836, à peine cette jeune fille était-elle un quart d'heure sans éternuer. Toutes les fonctions s'exécutaient bien cependant, et la malade ne se plaignait que d'un léger chatouillement dans les narines, et d'une insomnie fatigante causée par les accès qui se répétaient continuellement. Cependant les narines ne présentaient aucune trace d'inflammation, de polype ou d'un corps étranger quelconque. M. Bawens, pensant qu'il existait peut-être une inflammation des sinus frontaux, prescrivit des bains de vapeur et des émoullients, sans aucun avantage. Les aromatiques, les boissons sudorifiques n'eurent pas plus de succès; on en vint alors aux purgatifs, aux bains de pieds sinapisés; puis, soupçonnant une inflammation de l'estomac, on prescrivit la diète et des sangsues à l'épigastre : la jeune malade éternuait toujours aussi fréquemment. Seulement ces différentes médications la débilitèrent considérablement. On eut recours alors aux vermifuges; puis, voyant que l'éternument se reproduisait d'une manière intermittente, on administra le sulfate de quinine; mais on ne fut pas plus heureux. L'émé-

tique, la valériane, la serpentinaire de Virginie, l'huile de castor, le camphre, les poudres de Dower, furent successivement administrés tout aussi inutilement. On revint encore aux antiphlogistiques et au sulfate de quinine, dont on donna cent cinquante grains successivement sans produire autre chose qu'une surdité qui disparut au bout de quelques jours :

» Ne sachant plus à quelle médication avoir recours, on essaya la médecine homœopathique. La noix vomique fut donnée d'abord à la dose d'un dix-millionième de grain ; puis, on augmenta successivement pendant huit jours ; mais, *comme on le pense bien*, l'effet en fut tout à fait inappréciable. Ce fut alors que M. Bawens eut l'idée de faire usage du tabac à priser. L'accès commençait à deux heures après midi : une petite quantité de tabac en poudre fut déposée sur la muqueuse nasale ; les secousses d'éternement furent d'abord plus violentes, mais revinrent bientôt à leur état ordinaire. Une seconde prise de tabac fut donnée à cinq heures, et, après de forts étourdissements pendant un quart d'heure, avec écoulement muqueux, la malade se trouva en repos. Une troisième prise fut donnée à sept heures, et, depuis cette époque, les accès n'ont plus reparu, l'éternement n'a plus eu lieu, et la jeune fille a joui d'une santé parfaite. »

Voilà certainement une observation telle que le plus ingénieux romancier n'aurait su l'inventer avec autant de bonheur pour mettre dans la dernière évidence le vague désespérant et l'infirmité radicale des vieilles doctrines, pour donner une idée parfaite de tant de prétendues expériences homœopathiques tentées par les allopathes et invoquées contre nous par les académies, enfin, pour attirer les yeux les moins clairvoyants sur une des guérisons les plus incontestables et les plus belles que l'homœopathie puisse jamais revendiquer.

Ne voyons-nous pas d'abord, en effet, vingt systèmes, vingt billevesées conjecturales d'une médecine sans base, se presser dans cet étroit champ clos pour y combattre à outrance un ennemi que l'on ne connaît pas, avec des armes que l'on ne connaît guère mieux ? Émollients, aromatiques, fébrifuges, antiphlogistiques, toniques, vomitifs, purgatifs, sudorifiques, rubéfiants, vermifuges, etc., chaque supposition vient à son tour dans l'arène, sans savoir de quel droit, et, comme de raison, pour en sortir vaincue.

N'est-ce pas là, et avec une admirable concision, le tableau le plus éloquent et le plus vrai de ce que l'allopathie nous montre journellement dans la plupart de ses œuvres ?

Notre pensée ne saurait être ici de blâmer les essais courageux et la savante persévérance du

docteur Bawens..... Dans les voies allopathiques où il se trouve engagé, il mérite, au contraire, toute notre approbation ; c'est de ses doctrines, et non de ses efforts pour les utiliser, que nous entendons nous plaindre. A sa place et fourvoyé comme lui, avec son Académie, nous nous croirions heureux de n'avoir pas fait plus mal que lui, peut-être même n'eussions-nous pas eu, comme lui, la sagesse de nous arrêter quand la malade n'était encore que *débilitee considerablement*, la sagesse de renoncer à mille autres tentatives allopathiques, ni plus ni moins rationnelles que celles auxquelles il a donné la préférence, et auxquelles il a eu la modération de se borner.

Honneur donc au praticien belge qui, sachant s'arrêter à point, et sa malade vivant encore, ne craint pas de lui administrer des remèdes homœopathiques, soit pour lui laisser quelque relâche, soit, peut-être aussi, pour donner à la diète, à l'imagination, à la nature, le temps de faire ce qu'elles font si souvent et *par hasard* aux ordres de nos globules !

Notre confrère fait donc de l'homœopathie, à sa guise, toutefois, et comme en font les allopathes qui, à aucun prix, ne veulent en faire. Il donne de la *noix vomique*, qu'il administre même d'une manière qui lui est propre, et il a grandement raison de ne point s'étonner si cette étrange homœopathie demeure sans résultat.

Heureusement pour la pauvre malade que tout n'est pas encore épuisé : reste pour elle le hasard, ce généreux inventeur de tous les remèdes héroïques de l'ancienne école ; reste l'instinct, le *je ne sais quoi*, le caprice du médecin ; ce caprice, ce je ne sais quoi fait ici merveille, et la désolante névrose qui a déjoué tant de combinaisons savantes et bravé de si diverses, de si volumineuses puissances, disparaît sans retard devant quelques atomes de tabac. Or, dans cette admirable guérison, où tout appartient à nos doctrines, jusqu'à l'exigüité de la dose, si le docteur Bawens, si l'Académie de Bruxelles, si le rédacteur de ses *Annales*, si le journaliste français qui les a copiées, ne voient rien de plus qu'un fait *très-curieux*, leur sagacité ou leur bonne foi n'est-elle pas chose bien plus curieuse encore ?

(Extrait de la Bibliothèque homœopathique de Genève.)

UN CRI D'ALARME

M. Amédée Latour, rédacteur en chef de l'*Union médicale*, jetait ce cri d'alarme dans le numéro du 5 février 1853 :

« Mes chers confrères, L'HOMŒOPATHIE GAGNE DU TERRAIN ; LE FLOT MONTE, MONTE A VUE D'ŒIL. La voilà, dit-on, avec la jeune et belle impératrice, entrée dans le palais de César. De temps en temps,

nos sociétés médicales voient s'éloigner de leur giron des membres jusque là restés fidèles. Le mois dernier, encore, une de ces sociétés a été affligée par une lettre de démission, basée *sur une désertion vers l'homœopathie*, et adressée par un confrère ¹ qui *avait donné des gages à la science sérieuse*. OU ALLONS-NOUS ; OU ALLONS-NOUS ?



DEUX GUÉRISONS REMARQUABLES

Il nous serait facile de citer un grand nombre de cures extraordinaires obtenues par la thérapeutique nouvelle. La pratique des disciples de Hahnemann abonde en faits remarquables qui témoignent hautement de la supériorité de leurs armes. Il est clair que l'homœopathie ne doit qu'à ses nombreux succès les conquêtes qu'elle fait chaque jour dans toutes les classes de la société, et la place qu'elle occupe dans le palais de plusieurs souverains. Si nous choisissons entre mille les deux faits suivants, c'est parce qu'ils ont eu une éclatante notoriété ; c'est aussi parce qu'ils empruntent à la position des personnages guéris un intérêt tout particulier.

1. Le docteur M. . . , alors vice-président de la *Société anatomique*, dont M. le professeur Cruveilhier était le président perpétuel.

Guérison du maréchal autrichien RADETZKI.

Pendant son commandement en Italie, en 1849, le maréchal Radetzki fut atteint d'une affection très-grave qui résista à tous les moyens de la médecine officielle. Il s'agissait d'une tumeur fongueuse et bleuâtre, ayant son siège à l'angle interne de l'œil droit. En vain les plus illustres praticiens de Milan s'étaient-ils réunis en consultation; en vain l'empereur avait-il envoyé au maréchal son propre oculiste, le professeur Jøeger; le mal avait défié toutes les ressources de l'art; il avait été déclaré incurable.

C'est dans ces circonstances qu'on eut recours à l'homœopathie; son succès fut complet, ainsi que l'atteste la lettre suivante adressée au docteur Varlez, médecin homœopathe, membre de l'Académie royale de médecine de Bruxelles :

« Vérone, ce 13 décembre 1849,

« MONSIEUR,

« C'est avec plaisir et reconnaissance que je déclare que c'est à M. Hartung, médecin homœopathe, que je suis redevable de la guérison d'un mal ophthalmique fort sérieux, et que me trouvant déjà abandonné par d'autres médecins, c'est à la doctrine de Hahnemann que je dois la vue, sinon la vie.

« Les détails sur le cours de la maladie et du traitement se trouvent dans la *Gazette universelle homœopathique*.

« Recevez, etc.

« Maréchal RADETZKI. »

Guérison du maréchal DE SAINT-ARNAUD.

Tout le monde sait que le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, avait quitté Paris en 1853, atteint d'une diarrhée chronique qui avait été jugée incurable par les sommités allopathiques de Paris. Il arrivait à Marseille réduit au marasme le plus absolu, et sa fin prochaine était partout annoncée. Il s'adressa à l'homœopathie, et, peu de temps après, le maréchal rentra à Paris, guéri de sa diarrhée, et si bien guéri qu'il a pu se rendre en Crimée et s'y livrer aux plus rudes travaux.

Voici, du reste, sur ce sujet, la lettre autographe de M. de Saint-Arnaud à M. le comte de Bonneval, médecin homœopathe à Bordeaux.

« Paris, 5 mai 1853.

« MONSIEUR LE COMTE,

« Vous me faites l'honneur de me demander s'il est vrai qu'atteint dernièrement d'une maladie grave, j'ai dû ma guérison à *l'homœopathie*; en répondant à cette question, je suis heureux d'ac-

quitter ma dette de reconnaissance, et de rendre hommage à la vérité.

« Depuis quinze ans, les fatigues de la guerre et l'influence du climat africain avaient jeté dans ma santé un désordre que mon entrée aux affaires a porté bientôt à son comble. En passant à Marseille pour me rendre à Hyères, j'ai consulté M. le docteur Chargé, médecin homœopathe, dont le savoir et l'amitié m'inspiraient depuis longtemps une égale confiance. J'avais, je l'avoue, la persuasion que mon mal était sans remède ; mais heureusement, j'ai trouvé dans le docteur Chargé ce qui fortifie le cœur, ce qui ranime la vie ; les soins qu'il m'a donnés ont fait rapidement disparaître tous les accidents, et ramené ma santé à un état normal que chaque jour voit se raffermir sans aucune réaction.

« Vous m'exprimez, Monsieur le comte, le désir de voir ouvrir à l'homœopathie un établissement où elle puisse enseigner et appliquer officiellement sa doctrine. Il ne m'appartient pas de traiter ici cette grave et délicate question ; mais j'ai le ferme espoir que la vérité, ce besoin si pressant de tous les esprits sérieux, ne tardera pas à se faire jour. Mon témoignage énergique et sincère ne fera pas défaut à l'homœopathie ; je lui dois trop pour ne pas appeler de mes vœux tout ce qui peut en étendre la connaissance et en populariser les bienfaits.

« Recevez, Monsieur le comte, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« Maréchal A. DE SAINT-ARNAUD. »

LA LOGIQUE DES SAVANTS

Ceux qui repoussent l'homœopathie s'appuient le plus habituellement sur l'in vraisemblance des faits qu'elle affirme, sur la prétendue absurdité des lois qui la régissent. Il n'est donc pas inutile d'insister sur ce point, savoir : qu'un fait n'est pas impossible par cela seul qu'il paraît absurde ou qu'il est inexplicable. Nous allons grouper ici plusieurs exemples qui confirmeront cette vérité si positive et pourtant si méconnue.

I

Questions et Réponses

« Je vais citer, dit d'Alembert, quelques-uns des raisonnements par lesquels les philosophes prétendent décider qu'un fait est impossible, prescrire des bornes à la nature, et lui dire, comme Dieu à la mer : *Tu iras jusqu'ici, tu n'avanceras pas plus loin.*

« QUESTION. — On demande s'il est possible qu'un pépin de fruit mis en terre produise, au bout d'un certain nombre d'années, un arbre du même genre que celui dont le fruit a été tiré.

« RÉPONSE. — Il est évident que cela est impossible. Comment le moins peut-il produire le plus

à moins qu'on ne veuille donner le démenti à l'axiome : que le tout est plus grand que sa partie? »

« AUTRE QUESTION. — On prétend avoir trouvé le secret d'une petite poudre qui a cette propriété que, lorsqu'il tombe une étincelle dessus, cette poudre éclate avec grand bruit, et peut, quoique en petite quantité, renverser dans son explosion des édifices considérables. On demande si cela est possible.

« RÉPONSE. — Cela est impossible par tous les principes de la mécanique. Pour qu'une petite masse en renverse une grande, il faut au moins que cette petite masse soit douée d'une vitesse énorme. Et comment une étincelle peut-elle communiquer une si grande vitesse à un amas de grains de poudre en repos? Il faut donc encore renvoyer ce prétendu fait au catalogue des fables. »

Cela est fort bien raisonné, et pourtant cette poudre explosible existe, au grand détriment de l'espèce humaine; et, quant au fait du pépin produisant l'arbre, il se passe chaque jour sous les yeux de tous.

L'éloquent défenseur de l'homœopathie, le professeur d'Amador, rassemble, de son côté, quel-

ques faits médicaux impossibles en apparence, mais incontestables en réalité.

« QUESTION. — On demande si une poudre inconnue aux savants d'Europe et découverte par des sauvages peut posséder la vertu de guérir, mieux que tout autre spécifique, la fièvre intermittente ?

« RÉPONSE. — Il est évident que la supposition de cette vertu est une absurdité, car on n'aperçoit nul rapport entre le mal et le remède. Comment, d'ailleurs, croire que de pauvres sauvages puissent trouver ce que des peuples policés ignorent ? »

« AUTRE QUESTION. — On demande si, pour se préserver d'une maladie, il peut être utile à l'art de la donner, avec des modifications telles qu'elle puisse de nuisible devenir salutaire ?

« RÉPONSE. — Il est évident que cela est inadmissible. Comment vouloir remédier au mal en le donnant ? Et l'absurdité de cette pratique ne peut être égalée que par son immoralité ; car il sera toujours défendu de donner une maladie pour se préserver d'une autre. »

« TROISIÈME QUESTION. — On demande si la maladie d'un animal peut préserver l'espèce humaine d'une maladie qui lui soit analogue ?

« RÉPONSE. — Il est clair qu'une pareille mé-

thode doit ajouter au mal, au lieu de l'éteindre, et que la maladie des bêtes, ajoutée à celle des hommes, produira un effet désastreux dont les conséquences sont incalculables. »

« QUATRIÈME QUESTION. — On demande s'il est possible qu'un atome de virus vaccin préserve de la petite vérole, tandis qu'une grande quantité de virus ne produit pas le même effet préservatif.

« RÉPONSE. — Le moins ne pouvant jamais donner le plus, il est évident qu'un atome de virus ne fera pas ce que ferait la grande masse ; que la grande masse fera au moins ce que fait la petite. »

« CINQUIÈME ET DERNIÈRE QUESTION. — On demande si, faisant vomir avec deux grains d'émétique, on ne ferait pas plus sûrement vomir avec vingt?

« RÉPONSE. — La chose est et doit être ; car, de même que vingt hommes ont plus de force que deux, vingt grains d'émétique doivent en avoir plus que quatre. »

« Tous ces raisonnements seraient fort beaux, Messieurs ; mais, fort heureusement pour l'espèce humaine, la poudre des sauvages existe ; elle s'appelle le *quinquina*. — La maladie artificielle qui préserve de la maladie naturelle existe encore : c'est l'*inoculation*. — La maladie des brutes, qui

garantit d'une affreuse infirmité l'espèce humaine, est aujourd'hui un fait vulgaire ; il se nomme la *vaccine*. Il est plus que vulgaire, ce fait, il est obligatoire par-devant la loi, à l'instar d'un extrait de naissance ou d'un certificat de bonne vie et mœurs. — Par malheur pour le raisonnement, mais par bonheur pour la raison, un atome de vaccin préserve de la variole, et des masses de virus deviennent nuisibles ; — et, quand vingt grains d'*émétique* empêchent le vomissement, deux grains ont la puissance de le produire.

« Et tous ces *paradoxes* ont eu leurs luttes à soutenir, leurs droits à revendiquer, leurs lettres de naturalisation à gagner. A leur apparition, le préjugé les a poursuivis des faux raisonnements que nous venons d'entendre ; l'ignorance présomptueuse les a traités de paradoxes, et la haine, cachée sous les plis du sophisme, s'est attachée à leur poursuite. »

II

Dialogue entre un Témoin et un Académicien

OU ENTRE LE FAIT ET LE RAISONNEMENT

M. de Mirville publiait, il y a quelques années, dans la *Revue d'anthropologie catholique*, ce piquant dialogue :

« LE TÉMOIN. — Monsieur, j'ai l'honneur de venir encore une fois vous prévenir que, tel jour, à tel endroit, vers les trois heures de l'après-midi, me promenant en plein champ avec le maire, le curé de mon village et trois autres personnes dignes de foi, nous avons vu, à la suite d'une détonation très-forte et d'un éclair très-brillant, une pierre énorme traverser l'atmosphère, tomber à nos pieds, et s'enfoncer de plusieurs mètres dans le sol, où elle est encore. Nous ne savons si c'est là ce qu'on entend par une pierre tombée du ciel, mais certainement elle est tombée d'en haut, au moins par rapport à nous. Je vous apporte, Monsieur, le procès-verbal qui constate le fait, ainsi que la présence de ce bloc énorme dans ce terrain, où il n'y en avait jamais eu jusque-là, et sur lequel aucunes forces humaines n'auraient jamais pu le déposer.

« L'ACADÉMICIEN. — Mon cher ami, je suis très-reconnaissant de la démarche que vous voulez bien faire auprès de moi; mais je regrette, en vérité, que vous vous soyez déplacé pour une révélation de cette nature.

« LE TÉMOIN. — Comment! Monsieur, n'est-elle donc pas assez curieuse?

« L'ACADÉMICIEN. — Certes, elle serait très-curieuse si elle était vraie; mais ce n'est pas à nous.....

« LE TÉMOIN. — Comment! Monsieur, croyez-vous donc que je chercherais à vous en imposer!

« L'ACADÉMICIEN. — Je ne dis pas cela, mon cher ami ; mais vos sens vous auront trompé. Il y a des hallucinations de tous genres.

« LE TÉMOIN. — Six personnes à la fois !

« L'ACADÉMICIEN. — Bah ! nous ne regardons pas au nombre... Il y a eu des hallucinations tellement épidémiques, que, à certaines époques, on eût pu dire avec vérité que le genre humain tout entier en subissait l'influence, autrement dit, qu'il croyait voir, entendre et toucher ce qui n'existait pas...

« LE TÉMOIN. — Mais, êtes-vous bien sûr qu'il ne voyait réellement rien ? Comment le savez-vous ?

« L'ACADÉMICIEN. — Parbleu ! parce que ce n'était pas possible, et que nous ne voyons plus rien de semblable.

« LE TÉMOIN. — Mais, consentez-vous toujours à regarder ?

« L'ACADÉMICIEN. — Oui, toutes les fois que les faits sont acceptables,... et vous sentez bien, mon cher ami, que le vôtre ne l'est pas.....

« LE TÉMOIN. — Mais, Monsieur, je vous le répète : éclair, détonation, odeur de soufre, chute à nos pieds, incrustation dans la terre, où elle est encore et où vous pouvez venir vous assurer.....

« L'ACADÉMICIEN. — Tout cela ne signifie rien, mon cher ami ; je vous dirai même que vous n'êtes .

pas le premier.... L'Académie (asseyez-vous, mon cher ami), l'Académie a déjà reçu cent quatre-vingts mémoires sur le même sujet; et, je puis vous le dire, ils étaient bien autrement irrécusables que le vôtre. Signatures nombreuses, détails précis, autorités scientifiques et civiles, rien n'y manquait....

« LE TÉMOIN. — Eh bien, qu'a dit l'Académie?

« L'ACADÉMICIEN. — Ce qu'elle a dit? Elle n'a pas même daigné répondre et elle a parfaitement bien fait.

« LE TÉMOIN. — Je ne vous comprends plus; cent quatre-vingts mémoires!

« L'ACADÉMICIEN. — Oui; mais les affirmations contraires! Songez-y donc! S'il fallait compter les suffrages!

« LE TÉMOIN. — Il est sûr qu'à ce compte-là, vous pourriez avoir trente-trois millions de Français contre deux ou trois cents témoins; mais qu'est-ce que cela prouve?

« L'ACADÉMICIEN. — Cela prouve que vous n'aurez jamais la majorité. D'ailleurs, comment voulez-vous qu'un homme de bon sens admette une absurdité semblable? Où avez-vous vu qu'il y ait des rochers par-delà les nuages? Où voulez-vous qu'ils se forment ainsi de toutes pièces, et d'où voulez-vous qu'ils nous viennent? Tout cela con-

redit formellement les premiers éléments de la plus simple physique, et le moindre raisonnement fera toujours justice de votre fait.

« LE TÉMOIN. — En ce cas, Monsieur, je me retire. Vous n'en parlerez donc pas à l'Académie ?

« L'ACADÉMICIEN. — Si fait, mon cher ami, je consens à lui remettre votre mémoire; mais, je vous en prévient, elle traitera cette question comme celle du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle.

« LE TÉMOIN. — Encore une fois, Monsieur, je me retire et je vais aller dire de votre part à tout mon pays que la pierre n'est pas une pierre, et qu'elle ne peut pas être aujourd'hui dans le champ où elle n'était pas hier.

« L'ACADÉMICIEN. — C'est cela même. Adieu, mon cher ami.

« Puis, heureux de sa science, le savant se dit à lui-même : Comment ce malheureux n'est-il pas à Bicêtre ?....

« L'Académie, forcée de prêter l'oreille à de nouveaux rapports, se décide à envoyer sur les lieux un de ses membres les plus distingués. Lavoisier s'y transporte, trouve un aérolithe, et déclare que c'est une pierre ordinaire. — On lui fait remarquer qu'elle est encore chaude. — Qu'im-

porte? on l'aura fait chauffer. Bref, les cent quatre-vingts mémoires seraient encore, à l'heure qu'il est, classés parmi les rêveries, si l'une de ces pierres n'était pas tombée, par hasard, tout près de ce savant lui-même, et n'avait failli l'écraser : *Tantæ molis erat !... »*



LES CONGRÈS HOMŒOPATHIQUES

Condamnés, sans avoir été entendus, par les Académies officielles, par ces aréopages routiniers qui semblent avoir pour mission d'immobiliser la science, les médecins homœopathes ont dû faire appel de cette décision devant le tribunal de l'opinion publique. Dans ce but, ils ont institué des Académies libres et mobiles comme le progrès lui-même, des Congrès médicaux dans lesquels ils exposent et défendent au grand jour leur doctrine et ses lois.

Dans quelques cas, ces réunions ont été entièrement publiques : c'est qu'alors il s'agissait de déjouer certaines manœuvres du camp ennemi, de donner un démenti solennel à ceux qui répétaient de tous côtés, et sur tous les tons, que l'homœopathie était morte.

Les médecins de l'école officielle ont été conviés de tout temps à ces assemblées médicales dans les-

quelles devaient se débattre les plus graves intérêts de la science et de l'humanité. Mais ils sont généralement restés sourds à cet appel, et si quelques-uns ont été conduits à nos Congrès par la curiosité, ils ont eu soin de rester étrangers aux diverses questions qui s'agitaient devant eux.

Parmi les Congrès homœopathiques, nous citons :

1° Le Congrès de Coethen, tenu le 10 août 1829, et dans lequel on célébra le cinquantième anniversaire de l'admission au doctorat du fondateur de l'homœopathie.

Ce fut la première réunion de ce genre organisée par les disciples de Hahnemann.

Depuis cette époque, il y a, chaque année, dans l'une des villes de l'Allemagne, un Congrès homœopathique. Il a été présidé le plus souvent par le célèbre homœopathe de Munster, le docteur de Bonninghausen.

2° Le Congrès de Lyon (6 septembre 1833). C'est dans cette assemblée qu'on décida la fondation de la *Société homœopathique Gallicane*, qui devait se réunir chaque année dans l'une des principales villes de France.

3° Le Congrès de Paris (1835), qui fut présidé par Hahnemann.

4° Le Congrès de Paris (1851).

5° Le Congrès de Bordeaux (1854).

6° Le Congrès de Paris (1855).

7° Le Congrès de Nice (1856).

8° Le Congrès de Bruxelles (1856), auquel assista le Président de l'Académie de médecine de cette ville. Nous avons reproduit son allocution aux médecins homœopathes (page 124).

9° Le Congrès de Paris (1867).

Nous pourrions citer encore les Congrès de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Etats-Unis d'Amérique, qui se tiennent chaque année dans l'une des villes importantes de ces pays.

Parmi les Congrès homœopathiques, celui qui a eu le plus de retentissement, c'est assurément celui qui fut tenu à Bordeaux, en 1854, dans la belle salle Franklin, et qui fut ouvert aux médecins et au public.

L'assistance était nombreuse et brillante. On remarquait sur l'estrade, en face des membres du bureau, le cardinal archevêque de Bordeaux, l'intendant militaire, des représentants éminents du clergé, de la presse, du barreau, de la magistrature, des professeurs, des membres de l'académie des sciences et des lettres, etc., etc. Le préfet de la Gironde, absorbé par les travaux du Conseil général, s'était excusé de ne pouvoir participer au Congrès.

Le D^r comte des Guidi, inspecteur honoraire de l'Université, introducteur de l'homœopathie en France, et le D^r marquis de Nunez, médecin de la Reine Isabelle, le célèbre propagateur de la nouvelle doctrine à Bordeaux, et plus tard en Espagne, furent proclamés Présidents d'honneur.

Le premier portait les insignes d'inspecteur de l'Université, l'ordre de la Légion d'honneur et la plaque de grand'croix de l'ordre de la Toscane. Le second portait la croix d'officier de la Légion d'honneur et le grand cordon de Charles III.

L'aspect de cette réunion était on ne peut plus imposant.

Pendant trois jours, de nombreux et intéressants travaux furent lus et discutés en séance publique.

Les médecins allopathes de Bordeaux, conviés à ces assises scientifiques, furent pressés plusieurs fois de prendre part à la discussion, de produire leurs arguments contre cette doctrine qu'ils attaquent si vivement à distance; ils restèrent sourds à ces appels réitérés.

Quoi qu'il en soit, cette grande manifestation ne fut point stérile. Ses heureux effets se firent sentir bien au-delà des limites du département de la Gironde, et elle valut à l'homœopathie un grand nombre d'adhérents nouveaux et un surcroît de vitalité.

Nous pensons qu'on devrait multiplier ces congrès publics; ils faciliteraient, nous n'en doutons pas, la marche en avant de la doctrine hahnemannienne.

DE L'INTOLÉRANCE ET DE LA LIBERTÉ SCIENTIFIQUE

DANS LES CONCOURS DE MÉDECINE

(*Extrait d'une brochure du docteur MILGENT.*)

Il est un temps pour se taire,
il est un temps pour parler.
(SAINT PAUL.)

Le juge qui fait acception de
personnes ne fait pas bien. Pour
une bouchée de pain, il trahira
la vérité. (SALOMON.)

L'homœopathie, comme toute vérité nouvelle, a subi tous les genres de persécution que comporte notre époque : elle a passé par l'épreuve du ridicule et par l'épreuve de la calomnie ; on a organisé contre elle la conspiration du silence et la conspiration de l'injure. Des expériences dérisoires, incomplètes, lui ont été opposées comme fin de non-recevoir.

Plusieurs années de succès dans un hôpital de Paris, de nombreux et remarquables travaux de thérapeutique expérimentale, d'admirables résultats obtenus, non-seulement en Europe, mais dans tous les pays du monde civilisé, n'ont pas trouvé grâce devant l'orgueilleuse paresse de la science officielle. Les Académies ont fermé leurs oreilles à toutes les communications de ce genre. Certaines sociétés ont expulsé de leur sein ceux de leurs membres qui n'avaient pas voulu priver leurs ma-

ades des bienfaits de la nouvelle méthode. Quelques-unes ont condamné, dans la pratique médicale, tout contact, toute réunion, toute consultation avec des médecins entachés d'homœopathie. Des médecins des hôpitaux, des professeurs de l'école de Paris, ont refusé de se rencontrer, au lit des malades, avec leurs confrères suspects d'hérésie. Les examens eux-mêmes ne sont pas sans danger pour les jeunes gens qui ont le courage de chercher la vérité partout où elle peut être, et de croire qu'il n'est pas de médication nouvelle qu'on ne doive essayer, pour faire quelque bien à ses semblables.

Un nouveau chapitre doit être ajouté à l'histoire de cette persécution. Depuis près de sept ans, la liberté scientifique et les droits du concours sont ouvertement violés à l'égard des médecins qui, sans se poser en novateurs, mais en rendant un loyal témoignage à la vérité de la nouvelle méthode, ont concouru pour les hôpitaux et pour l'agrégation à la Faculté de Paris. Élèves des hôpitaux, anciens internes, désignés par la voix publique, par leurs études, par leurs travaux, par la place qu'ils s'étaient acquise parmi leurs confrères, comme devant être un jour admis au nombre des médecins de ces mêmes hôpitaux, ils ont vu, depuis qu'ils ont constaté et reconnu les bienfaits de l'homœopathie, se former contre eux une coalition d'abord tacite, non avouée, puis à ciel ouvert, sans ménagement, sans pudeur. C'est un fait qu'il im-

porte de signaler aussi publiquement que la coalition est notoire. Autrefois, c'était un reproche adressé à l'homœopathie que son abstention des luttes publiques. « Pourquoi, disait-on de ses partisans, ne se montrent-ils pas dans les concours ? la lice ne leur est pas fermée. On exagère nos préventions. Qu'ils viennent, on les jugera ; s'ils en sont dignes, on leur ouvrira la barrière. » — Aujourd'hui, il n'y a plus de prétexte à cet argument hypocrite, « Quelle que soit, nous dit-on, votre capacité comme médecins, quel que soit votre mérite, quelque honorable que soit votre caractère comme hommes, nous ne voulons pas de vous. Nous vous excluons, parce que vous êtes coupables d'homœopathie. »

Il était nécessaire de protester contre un pareil état de choses, de signaler ces faits qui dénotent une intolérance aussi injuste qu'aveugle ; c'est ce que nous avons fait dans la lettre suivante adressée à M. le directeur général de l'assistance publique à Paris :

« Monsieur le directeur général,

« Depuis bientôt six ans, une véritable coalition formée contre nous, par les médecins des hôpitaux de Paris, nous a poursuivis sans cesse dans tous les concours auxquels nous avons eu l'honneur de

nous présenter. Vous en connaissez le prétexte, monsieur le directeur, et vous savez qu'elle a éclaté à propos de l'homœopathie, alors que, grâce à l'hospitalité généreuse de l'administration, et par l'initiative de notre maître, cette méthode thérapeutique nouvelle devint, dans un service de Sainte-Marguerite, l'objet d'une importante vérification.

« Dès ce moment, l'orage soulevé ne tarda pas à retomber sur nous, et une proscription violente nous repoussa systématiquement de tous les concours où nous ne devions plus trouver de juges sincères, mais des adversaires déclarés.

« Déjà, en 1850, deux d'entre nous, — plus spécialement menacés dans la sentence publiquement annoncée avant l'ouverture même des épreuves, par un des juges, et au nom de ses collègues, — avaient pris le parti de se retirer du concours qui allait s'ouvrir. Mais, pressés par vos instances, monsieur le directeur, et reconnaissants de votre estime, ils consentirent à se présenter encore devant un tribunal qui devait les sacrifier, comme toujours, à la persistance des mêmes passions.

« Il était raisonnable pourtant d'espérer que le temps calmerait la violence de ces ressentiments, que la vérité ne tarderait pas à se faire jour à travers les préventions du moment, et, en attendant, que la modération de notre conduite et la bonne foi de nos témoignages ne manqueraient pas, tôt ou tard, d'inspirer en notre faveur des sentiments de tolérance que toute conviction consciencieuse a

le droit de revendiquer. C'est dans cette espérance que nous avons continué à nous soumettre sans plainte, chaque année, aux épreuves des concours qui se sont succédé et aux jugements qui les ont suivis.

« Mais cette espérance devait être trompée. Vainement, en effet, des témoignages sans nombre sont venus justifier nos convictions ; vainement des faits ont été produits, des documents publiés, tous les éléments enfin d'une vérification rigoureuse livrés au contrôle de la critique ; vainement l'administration de l'assistance publique elle-même, dans un esprit de sage indépendance auquel nous ne saurions trop applaudir, a donné le résultat de la statistique homœopathique dans les hôpitaux pendant une période de trois années. La lumière de la vérité, loin de diminuer l'aveuglement de nos adversaires ou l'intolérance de nos juges, n'a eu d'autre résultat que de rendre implacable l'opposition dirigée contre nous.

« Aujourd'hui, cette hostilité systématique est un fait connu de tout le monde : on le déclare, on s'en glorifie, et plus d'une fois on nous en a fait entendre à nous-mêmes l'injustifiable aveu.

« Comment serait-il justifiable, en effet, l'aveu d'une proscription qui repose sur des suspicions de doctrine ou des accusations de tendances, et qui renouvelle à notre égard la mise hors la loi des suspects ! Et comment qualifier de telles rigueurs contre nous, lorsque nous avons toujours professé hautement le respect le plus sincère et le plus pro-

fond pour le culte des vérités traditionnelles, de même que nous cherchons à utiliser, dans l'intérêt des malades, les progrès des vérités nouvelles !

« Il est affligeant de voir aujourd'hui, en France, au milieu du XIX^e siècle, la médecine, seule entre toutes les sciences libérales, donner au monde le triste spectacle de l'intolérance des idées et de la persécution des personnes. Il est affligeant surtout de voir cette persécution exercée par des hommes, éminents d'ailleurs, qui font eux-mêmes l'aveu de leur ignorance dans une question d'un si grave intérêt pour l'humanité, et dont ils décident toutefois sans information comme sans appel. Mais c'est là une affaire de conscience dont ils ont seuls la responsabilité.

« Pour nous, nous avons le sentiment d'avoir rempli jusqu'au bout notre devoir envers la science, en faisant à la vérité le sacrifice de notre avenir. Maintenant il ne nous reste plus qu'un soin, celui de notre honneur.

« Devant cette opposition sans trêve, il nous devient impossible de nous résigner désormais sans espoir à une exclusion qui ne pourrait manquer de devenir un outrage à notre dignité personnelle. En conséquence, nous nous retirons aujourd'hui de cette lutte inégale ; mais, en nous retirant, nous déclarons d'une voix unanime :

« Attendu que la coalition dont nous avons à nous plaindre est un fait de notoriété publique ;

« Qu'elle constitue un véritable délit contre les principes et les règles fondamentales du concours ;

« Qu'elle est une violation des libertés de la science, et qu'elle porte une injuste atteinte à notre légitime considération ;

« Nous protestons contre ce déni de justice, sous la réserve de tous nos droits.

« Daignez agréer, monsieur le directeur, etc. »

« GABALDA, DAVASSE,
CHAMPEAUX, MILCENT,

« Docteurs en médecine, anciens
internes des hôpitaux de
Paris ¹.

« Paris, 26 janvier 1854. »

Cette protestation établit nettement la position des médecins qui l'ont signée, et le *crime* dont ils sont *punis*. Ils ne sont pas venus insulter dans les concours aux doctrines régnantes; ils ont, sans forfanterie, mais aussi sans faiblesse, affirmé la vérité, l'utilité, les grands avantages de la méthode homœopathique qu'ils avaient vu appliquer et qu'ils avaient appliquée eux-mêmes. Ils auraient cru manquer à leur conscience, en ne témoignant pas hautement en faveur d'une médication que l'expérience seule peut juger, et à laquelle ses ennemis refusent toujours cette décisive épreuve.

Et pourtant, de deux choses l'une : ou la médi-

1. Deux autres médecins distingués, anciens internes des hôpitaux, qui n'ont pas signé cette protestation, et qui ont persisté à concourir, n'ont pas été plus heureux. Ils sont enveloppés dans la même proscription.

cation homœopathique n'est rien, c'est de l'expectation pure, ou elle est quelque chose, elle produit des résultats. Si c'est de l'expectation pure, où est son danger, où est le crime de ses défenseurs ¹ ? Pourquoi leur faites-vous une guerre acharnée, une guerre d'autant moins honorable que vous abusez de vos forces, de votre position envers de plus faibles et de plus petits que vous ? Si, au contraire, cette médication est active, si elle est puissante, étudiez-là, ou souffrez qu'on l'étudie et qu'on en tire profit pour l'humanité. Elle est nouvelle, dites-vous, elle est inconnue du plus grand nombre, elle blesse les idées reçues, elle blesse votre raison : beaux arguments ! Le nouveau, l'inconnu, a toujours blessé la raison, a toujours paru incroyable, déraisonnable : c'est l'histoire de toutes les découvertes. Non, la méthode homœopathique ne blesse pas la raison quand on la soumet à l'expérience, parce que la saine raison s'incline toujours, dans le domaine de la nature, devant ce juge infailible ! En-dehors des mathématiques, celui qui prononce le mot impossible, a dit Arago, est un insensé. Non, la méthode homœopathique ne blesse pas la raison ;

1. N'a-t-on pas fait souvent de l'expectation ? n'en fait-on pas encore dans certains services des hôpitaux ? Personne n'y trouve à redire.

Tout récemment l'Académie de médecine n'a-t-elle pas institué un prix pour récompenser le meilleur travail sur l'*expectation* dans la pneumonie ?

elle blesse seulement la passion, les préjugés, l'entêtement, l'orgueil ou l'indifférence.....

.....

DES PUBLICATIONS HOMŒOPATHIQUES

Nous avons eu le projet de donner *in extenso* le catalogue des publications consacrées à la défense, à la propagation, ou à l'étude de l'homœopathie. Mais on nous a fait remarquer avec raison que cette nomenclature serait fort aride, et qu'elle prendrait dans notre livre une place considérable qui pouvait être occupée par des documents plus utiles et plus intéressants.

Nous nous sommes donc arrêté à la pensée de ne donner que le chiffre total de ces publications, et seulement pour les contrées où la littérature homœopathique a pris un plus grand développement.

Dans le Catalogue *Allemand*, nous comptons 670 volumes ou brochures.

Dans le Catalogue *Anglais*, nous relevons 185 publications.

Le Catalogue *Français*, comprend 330 volumes ou brochures.

Et nous ne parlons pas ici des nombreux jour-

naux dans lesquels les médecins homœopathes ont publié des travaux fort importants.

Voilà ce qu'a produit l'homœopathie, dans trois pays seulement; encore faut-il remarquer que le Catalogue de l'Allemagne est en arrière de plusieurs années, et par conséquent très-incomplet.

La richesse exceptionnelle de la littérature homœopathique est un argument de plus à ajouter à tous ceux que nous avons déjà fait valoir pour démontrer l'importance de la réforme hahnemannienne. Aucune doctrine assurément n'a donné lieu, dans un si court espace de temps, à un aussi grand nombre de publications diverses. Quand une idée nouvelle a le privilège de provoquer à ce point l'étude, la méditation, et le besoin de propagande parmi des hommes inconnus les uns aux autres dans toutes les parties du monde, il nous semble impossible que cette idée soit fausse; cela nous semble surtout impossible, lorsque ceux qui l'acceptent et la défendent sont des médecins, c'est-à-dire des hommes qui, par la nature toute positive de leurs études, sont moins accessibles que personne à la crédulité, à l'illusion et à l'enthousiasme.

Dans un procès récent, on *reprochait* aux homœopathes de s'entourer de mystère, on leur *conseillait* de coordonner leur doctrine, de publier des livres où seraient exposés leurs principes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les chiffres que nous venons de

donner pour être bien certain que le *conseil* était superflu et le *reproche* mal fondé. Ces chiffres montrent clairement, en effet, que l'homœopathie a publié beaucoup de livres, et qu'il n'est rien de plus divulgué et de moins mystérieux que sa doctrine et ses lois.

LES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS

ET L'HOMŒOPATHIE.

Les sociétés de secours mutuels, fort limitées pour la plupart dans leurs ressources, sont obligées d'observer les lois de la plus stricte économie. Or, leur budget atteste chaque année que les médicaments constituent pour elles la dépense la plus considérable.

Malgré la réduction de 25 ou 30 pour 100 qui leur est faite par les pharmaciens, cet impôt est extrêmement onéreux, surtout depuis que les médecins ont tendance à généraliser l'emploi des spécialités pharmaceutiques qui sont toujours d'un prix très-élevé.

La médication homœopathique offre à ces sociétés le moyen de réduire de moitié, peut-être des deux tiers, les frais de pharmacie et de faire servir les économies réalisées sous ce rapport à améliorer la situation de ceux qui sont secourus. Si nous ajou-

tons que la médecine nouvelle guérit plus souvent et plus vite que l'ancienne, qu'elle ne débilité pas les malades par l'emploi de moyens violents et perturbateurs, et qu'ainsi elle supprime ces interminables convalescences qui font le désespoir de l'ouvrier et le malheur de sa famille, on comprendra sans peine la faveur dont l'homœopathie jouit auprès d'un certain nombre de *sociétés de secours mutuels*, et le choix qu'elles font, depuis quelque temps, d'un ou plusieurs médecins homœopathes pour leur service médical ¹.

Nous avons démontré, en maints endroits de notre livre, la supériorité de l'homœopathie quant à la guérison des maladies ; mais les preuves ne sont jamais trop nombreuses lorsqu'il s'agit d'une question aussi importante. Citons donc quelques faits encore :

En Angleterre les directeurs et actionnaires de la *General Provident Assurance Company* ouvrent une section spéciale avec une *prime inférieure* aux personnes qui se font traiter par l'homœopathie (voir page 189).

En Amérique, une compagnie homœopathique d'assurances sur la vie, au capital de 12,500,000

1. La société *l'Union du commerce*, qui compte environ huit mille membres est entrée l'une des premières dans cette voie. Les Sociétés des bijoutiers Benvenuto Cellini, des Bons Humains, typo-bibliographique, des Amis de l'humanité ont adopté aussi l'homœopathie.

dollars, après avoir constaté que là où l'homœopathie perd 10 sujets, l'allopathie en perd 17, offre des avantages considérables à ceux qui se font traiter par la méthode nouvelle.

A Melbourne (Australie), une loge de franc-maçons a substitué, depuis quelques années, la méthode homœopathique à la méthode officielle, et, en comparant trois années du nouveau régime avec trois années de l'ancien, il a été constaté que les frais d'allocation aux membres malades se trouvent réduits de 46 pour 100, depuis l'adoption de l'homœopathie.

Ces faits sont concluants. Il est à souhaiter que toutes les sociétés de secours mutuels en fassent leur profit.

L'HOMŒOPATHIE A STAOUËLI

(EN ALGÉRIE).

Staouëli est un vaste établissement agricole qui compte ordinairement plusieurs centaines d'ouvriers militaires dirigés par les trappistes.

Là, cent frères et pères, dévoués à la colonisation, ont eu à supporter des maladies presque continuelles, et la colonie a éprouvé des pertes nombreuses jusqu'en 1849, époque à laquelle le frère Alexis Espanet, médecin de cet établissement,

eut l'heureuse pensée d'étudier et de pratiquer l'homœopathie.

A cette date, la plupart des trappistes souffraient des suites des fièvres du pays, qu'on avait plus ou moins bien traitées par le *sulfate de quinine* ; plusieurs étaient jugés incurables ; d'autres succombaient ou languissaient dans d'interminables convalescences. La dysenterie faisait plus de victimes encore que la fièvre.

Le frère Alexis Espanet avait été plus heureux dans sa pratique que d'autres médecins placés dans de meilleures conditions que lui. Les travaux qu'il a publiés dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales* de Paris ¹, montrent avec quelle énergie et quelle sagacité il combattit les maladies endémiques de l'Algérie. Cependant, et bien qu'il se fût entouré des lumières des principaux médecins du pays, les résultats qu'il obtenait ne le satisfaisaient pas complètement. Il était réservé à l'homœopathie de mettre un terme à ses regrets, en lui offrant des moyens précieux contre des infirmités qui défiaient les ressources ordinaires de l'art.

Dès la première année, tout en réalisant au profit de l'établissement une économie de 4,500 francs de *sulfate de quinine*, il ne perdit aucun des

1. Ce journal refusa ses travaux dès qu'ils accusèrent trop nettement des tendances homœopathiques.

membres de la communauté, obtint une diminution considérable dans le nombre des récidives de fièvres, ne mit jamais plus de cinq jours à guérir les dyssentériques, et vit la santé générale de la colonie s'améliorer notablement.

Pendant quatre années, ces consolants résultats ne se démentirent pas un seul jour. Ils furent constatés par plusieurs médecins d'Alger, par les autorités, et principalement par le général-gouverneur comte d'Hautpoul, qui fut guéri lui-même en quelques jours par le frère Espanet, d'une affection endémique dont la médecine officielle n'avait pu triompher.

Rappelé en France en 1851, le docteur Espanet, dut transmettre à un simple trappiste ses fonctions médicales ; et, chose remarquable, à l'aide des instructions qu'il avait reçues, celui-ci put maintenir l'état sanitaire de la colonie au point où l'avait laissé son prédécesseur. Le R. P. abbé (le supérieur) de Staouëli, rappelé également en France, a pu affirmer que ce frère avait réalisé la même économie de *sulfate de quinine*, et qu'il n'avait perdu qu'un seul malade dans l'espace de deux ans¹.

1. Le R. P. abbé dont nous parlons (De Martrin-Donos, en religion François-Régis), est un partisan éclairé de l'homœopathie. Il a été directeur de la trappe de Staouëli pendant plus de dix ans. Avant de quitter l'Algérie, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour avoir puissamment contribué au

Que faut-il penser, dirons-nous avec le frère Espanet, de l'orgueilleuse doctrine officielle qui n'a pas su égaler, à Staouëli, la pratique d'un pauvre frère de la Trappe? Que faut-il penser de ces hommes prévenus qui prodiguent le quinquina, les sangsues, les médicaments à hautes doses, au grand détriment des malades et du trésor? Que faut-il penser, enfin, de tous ceux qui ferment les yeux sur la nullité ou les dangers des médications allopathiques, et qui, loin de chercher à mieux faire, s'opposent au progrès et ne trouvent d'autres armes, pour combattre les disciples de Hahnemann, que l'accusation d'ignorance ou de charlatanisme?

PROGRÈS DE L'HOMŒOPATHIE

« Un homme meurt, mais une idée juste ne meurt pas, a dit un moderne philosophe. On ne tue pas la vérité avec du canon... Tous les obstacles qu'on lui oppose ne font que l'annoncer au monde avec plus de retentissement et la proclamer immortelle. »

développement de la colonisation algérienne, par la fondation d'un établissement agricole qui fait l'admiration des voyageurs.

Certes, aucune vérité n'a justifié aussi complètement que l'homœopathie cette pensée générale.

Combattue avec acharnement, comme une ennemie, par ceux-là mêmes dont elle aurait dû être l'espérance et la joie, elle a triomphé de tous leurs efforts, déjoué tous leurs calculs, et nous la voyons aujourd'hui, en dépit des Écoles et des Académies, étendre et multiplier partout ses conquêtes.

Jetons un coup d'œil sur les témoignages publics de considération et de sympathie qu'elle a recueillis dans plusieurs contrées; — résumons les actes officiels qui se sont produits en sa faveur. — Ce tableau, quelque restreint qu'il soit, donnera au lecteur une idée de l'importance que l'homœopathie a acquise et du chemin qu'elle a parcouru.

Actes officiels en faveur de l'Homœopathie

ROYAUME DE PRUSSE.

Arrêté ministériel du 16 août 1841, qui accorde une première somme pour l'érection d'un hôpital homœopathique, et une seconde pour son entretien, à la condition : 1° que le traitement sera exclusivement homœopathique; 2° que le médecin, nommé

par le gouvernement, fera publiquement des leçons de clinique, auxquelles les étudiants de l'Université seront admis, sous les mêmes conditions que dans les autres hôpitaux.

Extrait de la lettre autographe de S. M. le Roi de Prusse, au docteur de MARENZELLER, de Vienne, médecin en chef de l'armée autrichienne :

« MONSIEUR,

« Je vous suis très-obligé de la recommandation que vous m'avez faite, par votre lettre, d'accorder ma protection à la médecine homœopathique ; une telle recommandation faite par un homme qui, comme vous, a pratiqué cette doctrine pendant presque un âge d'homme, est d'un grand intérêt : j'accorderai à cette doctrine médicale tout l'appui nécessaire à son libre développement. »

« Postdam, le 3 janvier 1842. »

Le docteur Ægidi, homœopathe, a été nommé médecin ordinaire de Son Altesse Royale le prince de Prusse.

ROYAUME DE SAXE.

Le sénat de Leipzig, par un arrêté du 10 sep-

tembre 1832, autorise l'érection d'un hôpital homœopathique dans la ville.

Les deux Chambres, dans leurs sessions de 1839 et 1840, ont alloué diverses sommes, sur les caisses de l'État, pour l'entretien de l'hôpital homœopathique de Leipzig.

Le prince Henri de Saxe a nommé le docteur Schwarze, homœopathe, son médecin ordinaire. Confirmation de cette nomination par le roi, en 1841.

DUCHÉ D'ANHALT.

Arrêté du 10 août 1839, qui nomme Hahnemann conseiller privé.

La statue de Hahnemann est inaugurée avec une grande solennité.

Lettre autographe de S. A. le Duc à HAHNEMANN.

« Je suis heureux de pouvoir vous féliciter.... Par la découverte et la fondation de la médecine homœopathique, répandue actuellement déjà dans toutes les parties du monde, vous avez rendu un si grand service à l'humanité, que je me réunis volontiers à vos admirateurs. Comme chef de l'État, je me sens, en outre, doublement obligé de vous exprimer ma plus vive reconnaissance pour

les biens si grands que moi et mon pays avons retirés de votre pratique médicale. Veuillez recevoir le souvenir ci-joint comme preuve de ma souveraine satisfaction et de l'estime de vos services. »

DUCHÉ DE SAXE-MEININGEN.

« Prenant en considération les progrès continuels de l'homœopathie, et ne voulant pas qu'une doctrine basée sur la science et l'expérience, et exercée par des médecins en titre, soit gênée dans son développement, arrêtons, » etc., etc.

En 1840, le docteur Stapf, homœopathe, est nommé médecin de Son Altesse.

GRAND-DUCHÉ DE WEIMAR.

Manifeste. — Charles-Frédéric, par la grâce de Dieu, etc., etc., accorde aux médecins homœopathes d'exercer librement leur art, et modifie les lois en faveur de l'homœopathie.

ROYAUME DE WURTEMBERG.

1831. Décret du roi qui autorise l'application de l'homœopathie dans les hôpitaux, après avoir entendu le Collège royal suprême de Stuttgart.

BAVIÈRE.

1833. Adresse des deux Chambres en faveur de l'homœopathie.

1837. Proposition aux Chambres d'une allocation au budget, pour l'entretien de l'hôpital homœopathique.

1843. Dans la trentième séance de la Chambre haute, sur la proposition d'un membre, que le gouvernement royal devait accorder le plus grand appui à la médecine homœopathique, la proposition fut votée, amendée en ce sens que le *Gouvernement accorderait à l'homœopathie un appui égal à celui qui a été accordé jusqu'à présent à l'allopathie.*

La deuxième Chambre adopte la proposition de la Chambre haute.

ROYAUME DES DEUX-SICILES.

1842, 12 juillet. Décret du roi qui accorde à la Société homœopathique de Palerme le titre d'*Académie royale*, et lui concède tous les droits appartenant aux sociétés savantes.

1844, 25 mars. Décret qui ordonne l'impression des statuts de l'Académie homœopathique.

1846. Ordre royal qui établit une chaire homœopathique, et autorise la formation de la Société hahnemannienne.

1847. Décret royal qui nomme le docteur Nunez (homœopathe) médecin ordinaire de la reine d'Espagne.

AUTRICHE.

Le docteur de Marenzeller, l'un des plus ardents défenseurs de la doctrine hahnemannienne, est nommé médecin de l'archiduc Jean.

1828. Arrêté impérial qui ordonne l'expérimentation de l'homœopathie dans l'hôpital militaire.

RUSSIE.

Des ukases de l'empereur fondent *deux pharmacies homœopathiques spéciales* : l'une à Saint-Pétersbourg, l'autre à Moscou.

1833. *Ukase du Sénat.* — S. M. l'empereur, sur la proposition du ministre de l'intérieur, et d'après l'avis du conseil d'État, par son décret du 28 septembre, a arrêté :

1° Que le traitement par la méthode homœopathique est permis aux médecins qui ont un droit légal de pratiquer la médecine ;

2° Qu'il sera établi des tableaux mensuels par le physiat et le conseil de médecine dans les capitales, et par les autorités médicales dans les districts des gouvernements, sur les traitements homœopathiques et sur leurs suites, pour pouvoir en publier des extraits dans le journal du ministère;

1838. Ordre de l'empereur au docteur Hermann d'ériger un hôpital militaire homœopathique à Tultschin, en Podolie;

1845. Ouverture solennelle d'un hôpital homœopathique à Moscou, en présence du gouverneur général.

1860. Le docteur Sollier fils est nommé, par décret impérial, médecin de S. A. I. la grande-duchesse Constantin.

ITALIE.

1839. Sa Majesté Charles-Albert protège la nouvelle doctrine contre les persécutions du proto-médical. Elle ordonne qu'on respecte la liberté scientifique des homœopathes. (1839, *patente royale en faveur de l'homœopathie.*)

ÉTATS-UNIS.

1848. Une loi, votée par la Chambre des représentants et par le Sénat de Pensylvanie, institue à

Philadelphie un *Collège homœopathique* ayant les mêmes droits et les mêmes prérogatives que les anciens collèges de médecine.

1855. Fondation, à Cleveland, dans l'Ohio, du *Collège homœopathique de l'Ouest*. Cette école a, comme la précédente, le droit de délivrer des diplômes de docteur.

BRÉSIL.

1844. Fondation, par le docteur Mure, d'une *École homœopathique*, qui est autorisée deux ans après, par le gouvernement, à délivrer des certificats d'étude.

1855. Le marquis de Parana, président du conseil des ministres, *provedôr* (provéditeur) de l'hôpital de la *Miséricorde*, autorise le docteur Maximiano Marques de Carvalho à ouvrir une infirmerie pour le traitement homœopathique des cholériques (succursale de la *Miséricorde*).

1857. Le marquis de Caxias, lieutenant général, ministre de la guerre, autorise les médecins de l'armée à traiter les malades d'après leurs convictions médicales. La pratique de l'homœopathie est permise dans les hôpitaux militaires et dans les ambulances de l'armée de terre.

1858. La confrérie de *Saint-François-de-la-Pénitence* qui, depuis 1820, a un hôpital pour le traite-

ment de ses confrères, destine quarante lits à la clinique homœopathique.

1859. La *Société portugaise de bienfaisance*, inaugurant son magnifique hôpital de *Saint-Jean-de-Dieu*, consacre quarante lits au traitement par l'homœopathie.

FRANCE.

1851. Une enquête faite par l'administration des hôpitaux de Paris constate que, dans le service *homœopathique* du docteur Tessier (hôpital Sainte-Marguerite), la mortalité est moindre que dans les services de l'allopathie.

1869 et 1870. Deux hôpitaux homœopathiques sont fondés à Paris.

1875. Un hôpital homœopathique est fondé à Lyon.

L'HOMŒOPATHIE DANS L'ARMÉE

Il n'est pas rare d'entendre les médecins de l'école officielle se servir d'expressions injurieuses à l'égard de ceux qui pratiquent l'homœopathie, et appeler, par exemple du nom de spéculateurs ou de charlatans, des confrères estimables, leurs égaux au moins par l'honorabilité, comme ils le sont par le savoir et par les titres. Cette tactique a pu réussir au début, c'est-à-dire à l'époque où les

médecins homœopathes étaient en petit nombre. Mais aujourd'hui qu'ils se comptent par milliers, et qu'ils sont répandus sur tous les points du globe; aujourd'hui qu'une immense clientèle, composée de tout ce qu'il y a d'hommes distingués et intelligents dans la société, est acquise à la thérapeutique nouvelle, l'injure est une tactique usée. Cependant, pour ceux qui pourraient encore se laisser prendre à cette étrange manière de se dispenser d'avoir pour soi la raison et le bon droit, nous devons rappeler les progrès que l'homœopathie a faits dans l'armée. Là, le médecin est un fonctionnaire rétribué par l'État; il n'a, par conséquent, aucun intérêt à faire de la spéculation ou du charlatanisme. Là, l'honneur est en général plus rigoureux, plus susceptible que dans la vie civile, et le seul sentiment de l'honneur empêcherait le médecin, nous le croyons, de suivre une doctrine qui n'aurait pas sa foi. Non-seulement le chirurgien militaire n'a aucun intérêt à adopter la réforme de Hahnemann, mais encore il a sans cesse en perspective les tracasseries que peut lui susciter l'intolérance de ses chefs. En abandonnant, même partiellement, les voies *officielles* de la pratique médicale, il se met en-dehors des règlements, et, par suite, il risque son repos, et parfois aussi son avenir. Son témoignage en faveur de la doctrine nouvelle, lorsqu'il se produit dans ces conditions, est donc complètement désintéressé, et il

nous est bien permis de le signaler comme une réponse péremptoire à ceux qui accusent les homœopathes de n'avoir, en embrassant la réforme hahnemannienne, d'autre mobile que la spéculation.

Les précautions que commande la position fort peu indépendante des médecins militaires nous empêchent d'inscrire ici les noms de tous ceux que nous savons appartenir à l'homœopathie par leurs convictions. Pour la France surtout, où la tolérance n'est pas la vertu dominante de la corporation médicale, nous nous sentons les mains liées ; la prudence nous impose une réserve absolue.

Parmi les médecins militaires étrangers, nous citerons : MM.

Amman, chirurgien-major en chef de l'état-major, à Darmstadt (Hesse).

Baertl, médecin en chef d'état-major, à Vienne (Autriche).

Antunes de Abreo, chirurgien de division de la marine impériale du Brésil.

Brunner, ex-chirurgien militaire, à Valparaiso du Chili.

Goring, médecin militaire, à Darmstadt (Hesse).

Klindert, chirurgien-major, à Prague (Bohême).

Araujo, chirurgien-major, de la marine impériale du Brésil.

Marenzeller, médecin en chef de l'armée autrichienne.

Hoor, médecin militaire, à Ofen (Hongrie).

Pragana, ex-chirurgien, lieutenant de la marine impériale du Brésil.

Kirsch, ex-médecin militaire (démissionnaire), à Wiesbaden.

Oblomiewsky, médecin en chef du 1^{er} corps des cadets de la garde impériale, et médecin des enfants de l'empereur de Russie.

Richter, chirurgien-major, à Stadl (Autriche).

Ozanne, chirurgien d'état-major de la milice royale. à Guernsey (Angleterre).

Schlosser, médecin militaire, à Munich (Bavière).

Schmidt, chirurgien-major, à Königsberg (Prusse).

Vieira, chirurgien-major (en retraite) de la marine impériale du Brésil.

Seidl, médecin militaire, à Lemberg (Gallicie).

Taubes (de) médecin en chef d'état-major; médecin particulier de l'archiduc Jean, à Gratz (Styrie).

Oliveira Scilbez, ex-chirurgien-major de l'armée brésilienne.

Wagner (J.), chirurgien-major en chef, à Fünfkirchen (Hongrie).

Waidele, médecin militaire, à Trieste (Autriche).

Cruz Santos, chirurgien-major de l'armée brésilienne.

Weyranch, médecin militaire, à Lemberg (Gallicie).

Wotypka, médecin d'état-major, à Karlsburg (Transylvanie).

Pedrosa (G.-Y.), chirurgien de l'armée brésilienne.

Wurzian (chevalier de), ex-chirurgien de l'état-major du maréchal Radetzki, à Vérone.

Gomez, médecin de l'état-major, à Badajoz (Espagne).

Andrade, chirurgien de l'armée du Brésil.

Sonnenberg, médecin en chef de l'hôpital militaire de Padoue.

Vilsenthal (de), médecin militaire, à Mantoue.

Calvet, chirurgien (en retraite), de l'armée brésilienne.

Stender, à Cowno (Russie).

Van der Gryp, médecin militaire, à La Haye.

Pinheiro, chirurgien (en retraite) de l'armée brésilienne.

Herpain, médecin au 2^e régiment de chasseurs, à Anvers.

Schœffier, médecin militaire, à Venise.

Canavarro, ex-chirurgien lieutenant de l'armée du Brésil.

Gastfreund, médecin de la marine impériale de Russie, conseiller de la cour.

Wedrinsky, médecin militaire, et conseiller d'État.

Les noms que nous venons de citer, quelque restreint qu'en soit le nombre, suffisent pour donner une idée du chemin que l'homœopathie a parcouru dans les rangs de la médecine militaire, malgré des obstacles de toute nature ; ils suffiront aussi, nous l'espérons, pour faire réfléchir les médecins honnêtes, c'est-à-dire ceux qui veulent sincèrement le progrès de la science et le triomphe de la vérité. En voyant des confrères estimables pratiquer par conscience, par devoir, une médecine que leurs règlements proscrivent, et qu'ils ne connaissaient jusque là que par les calomnies de ses adversaires, ces médecins ne seront-ils pas ébranlés ? N'hésiteront-ils pas à admettre qu'il n'y ait que spéculation et mensonge dans une doctrine qui a le don de convaincre et de captiver ceux-là mêmes qui auraient le plus grand intérêt à se tenir éloignés d'elle ?

L'HOMŒOPATHIE

APPLIQUÉE A LA MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

L'application de l'homœopathie au traitement des (animaux, nous voulons parler de son application méthodique), ne date pas de bien longtemps, et cependant elle a déjà pris, dans quelques contrées, des proportions assez considérables. Un certain nombre de médecins vétérinaires ont soumis au contrôle de l'expérience la thérapeutique nouvelle, et ils n'ont eu qu'à se féliciter des résultats qu'elle a fournis. Ils ont souvent guéri là où les moyens ordinaires s'étaient montrés impuissants, et, dans une foule de cas, ils ont pu éviter ces opérations par le fer et par le feu dont on est en général si prodigue dans le traitement des animaux.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer au chapitre des objections, l'action incontestable de nos médicaments sur les animaux est une réponse péremptoire à ceux qui prétendent que les résultats obtenus par l'homœopathie doivent être attribués à l'influence qu'elle exerce sur l'imagination des malades.

Les journaux homœopathiques français ont enregistré, à diverses époques, les intéressants travaux de MM. Bouguié (de Paris), Plantin (de Marseille), Lanusse (de Tonneins), etc.

Les journaux homœopathiques de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Amérique ont aussi publié les travaux des médecins vétérinaires qui pratiquent l'homœopathie dans ces contrées.

Un journal consacré presque exclusivement à des articles homœopathiques sur la médecine vétérinaire, paraît depuis longtemps à Paderborn, en Allemagne.

Enfin, plusieurs ouvrages sur la matière ont été publiés en Allemagne, en Angleterre et en Amérique. Deux traités allemands ont été traduits en français.



LES ACADÉMICIENS

Portrait, par le professeur TROUSSEAU.

Dans la séance de l'Académie de médecine du 26 août 1862, le professeur Trousseau traçait en ces termes le portrait des académiciens :

« Ce n'est pas à nos âges, en général, qu'on change d'opinion; le caractère de la vieillesse est l'immutabilité. Nous sommes une sorte de magistrature assise, un sénat conservateur qui se lève pour s'opposer à toute idée nouvelle, quelquefois pour reculer, jamais pour avancer. C'est une question d'âge et de tempérament; il semble, quand on est arrivé là, qu'on ait une telle conscience de

sa force et de son infailibilité, qu'il n'y ait plus rien à apprendre, rien à changer. C'est ainsi que les sénateurs du temps se refusaient à voir dans la syphilis autre chose qu'une forme de la lèpre, que pour eux la coqueluche, quand elle fit invasion, n'était qu'un catarrhe, un rhume ordinaire, et que de nos jours nous avons vu considérer par les conservateurs le choléra comme une entérite. Mais nous avons beau faire, le flot qui vient de la haute mer nous pousse incessamment, jusqu'à ce qu'enfin il nous rejette sur la côte. En vain opposons-nous notre expérience; l'expérience n'est qu'un prétexte à consolation. Ne ferions-nous pas beaucoup mieux, au lieu de résister à l'entraînement de la jeunesse, de nous appuyer sur elle au contraire, de vivre de sa vie, de nous réchauffer de son ardeur et de nous laisser porter par elle? »

Nous avons déjà signalé l'opposition systématique des corps savants à toute idée nouvelle; mais on comprendra que nous soyons heureux de voir notre appréciation confirmée en termes non équivoques par l'un des plus illustres académiciens.



FAITS DIVERS

Pensées et citations diverses

La mort presque subite de l'empereur Nicolas ouvrait naguère un vaste champ de conjectures à plus d'un organe de la presse étrangère, et quelques journaux ont même annoncé, en puisant leurs renseignements à je ne sais quelle source, que le docteur Mandt, qui donnait des soins au défunt empereur, aurait déjà quitté la Russie. Or, je puis vous affirmer de la manière la plus positive que notre célèbre homœopathe réside toujours parmi nous, à la grande satisfaction de sa nombreuse clientèle.

(*Presse* du 8 avril 1855.)

*
**

Il n'est pas de forteresses plus intrépidement défendues que les forteresses médicales. On prend Troie, on prend Malakoff, on prend Sébastopol, en quelques années ou en quelques mois; on fait des révolutions politiques, on renverse des trônes, que sais-je? mais on ne prend pas, on ne renverse pas aussi aisément une doctrine scientifique, un système médical. La vieille médecine, si cruellement bafouée par Molière et par Lesage, a eu son Luther dans la personne de Hahnemann; autour

de ce maître vénéré se sont groupés de nombreux disciples qui ont accompli des cures merveilleuses. Des faits de guérison ont été constatés là où la science officielle avait échoué et désespéré. Et cependant il n'a pas encore été donné à l'homœopathie, du moins en France, de constater ses mérites et son excellence dans de grands services publics. Elle attend et peut attendre !

(LOUIS JOURDAN, *du Siècle*; avril 1856.)

*
* *

Le grand hôpital de la ville de Chicago (États-Unis) a été concurremment confié par le Conseil de santé aux soins de deux facultés de médecine, l'une allopathique, et l'autre homœopathique. Il n'a été alloué à la dernière qu'un quart seulement du bâtiment; mais on lui donnera d'autres salles encore s'il y a nécessité. Chaque malade, en entrant, peut choisir le système de traitement qu'il préfère. Si ce choix lui est indifférent, ou s'il est incapable de le faire, on lui assigne l'une ou l'autre pratique, suivant que la semaine pendant laquelle il est entré porte un numéro pair ou impair dans le dénombrement de l'année.

Ainsi, les deux systèmes luttant franchement l'un à côté de l'autre, une rivalité habile et attentive a été inaugurée dans la bonne œuvre de la guérison. Les deux facultés respectives tiennent un registre des symptômes, du traitement, des ré-

sultats des différents cas, et publient ces comparaisons, qui, à la fin de l'année, formeront sans doute une étude extrêmement intéressante pour la profession médicale.

(*Moniteur Universel*, 19 août 1857.)

*
**

Les chambres législatives du Danemark ont voté récemment l'érection d'une chaire de médecine homœopathique à l'université de Copenhague.

*
**

Une université homœopathique vient d'être créée à Saint-Louis du Missouri (Etats-Unis).

*
**

Hahnemann vint à Paris le 25 juin 1835. Il y pratiqua l'homœopathie avec des succès qui mirent le comble à sa renommée, et mourut plein de jours en 1843, pouvant dire à sa dernière heure, après plus d'un demi-siècle de travail et de souffrances : *exegi monumentum ære perennius*.

La vie de Hahnemann est une des plus intéressantes des annales de la science; son nom est classé parmi ceux des inventeurs immortels.

Nous devons signaler un fait capital et incontestable : c'est que l'homœopathie, au point de vue pratique, non-seulement a survécu à son fondateur, mais loin de s'affaiblir après sa mort, a grandi

avec sa mémoire et balance aujourd'hui la thérapeutique officielle; *fait immense et décisif*, lorsqu'on songe que le nouveau système progresse par ses seules forces, à côté d'un rival maître des académies, des chaires, des hôpitaux et de toutes les positions légales.

(PITRE-CHEVALIER, *Musée des Familles.*)

*
**

Telle qu'elle est cependant, l'homœopathie suffit à établir que Hahnemann fut un homme de génie.

Le docteur Cabarrus jouit d'une grande réputation parmi les artistes lyriques pour un traitement très-efficace et très-prompt de l'enrouement, et il me paraît très-difficile qu'une confiance si générale ne repose que sur une illusion.

(MARCHAL DE CALVI, professeur agrégé
à la faculté de médecine de Paris.)

*
**

Il y aurait de l'imprudence et de l'injustice à repousser systématiquement les bons résultats que peut faire obtenir l'homœopathie; elle a été jugée trop sévèrement; on ne lui a pas tenu compte des services qu'elle pouvait rendre à la médecine.

(*Gazette de France*, 12 décembre 1855.)

*
**

Notre art, pour réussir, ne demande pas des ap-

puis politiques, des titres, des cordons, des rubans; au milieu des mauvaises herbes qui poussent de tous côtés autour de lui, il croît lentement, imperçu; le gland se fait chêne; déjà les cimes de l'arbre grandissent, s'élèvent au-dessus des ronces et des épines; les racines s'enfoncent profondément dans la terre et se fortifient par des progrès insensibles, mais sûrs; avec le temps, il deviendra le chêne sacré, le chêne de Dieu! Il étendra ses bras immenses vers toutes les zones, inébranlable au milieu des tempêtes: l'humanité, qui a souffert jusqu'ici tant de maux et de douleurs, se reposera sous son ombrage bienfaisant.

(HAHNEMANN.)

*
**

L'homœopathie est un art difficile, hérissé de peines et de fatigues, qui exige un dévouement sans bornes au bien de ses semblables, pour avoir le courage de l'entreprendre et celui de l'exercer avec la conscience et la maturité qu'il exige.

(HAHNEMANN.)

*
**

Il faut pourtant bien qu'on le sache, et je ne saurais trop, pour mon compte, proclamer cette vérité: l'école hahnemannienne offre aux médecins les ressources les plus précieuses pour le traitement des maladies.

Toutes les recherches des observateurs sont

venues confirmer sur tous les points les vérités thérapeutiques signalées par Hahnemann.

(Le professeur IMBERT-GOURBEYRE.)

*
**

Si l'on ne désarme pas la haine injuste, la bonne foi séduite mérite bien qu'on la détrompe.

(D'AMADOR, professeur à la faculté de médecine de Montpellier.)

*
**

Celui qui, en-dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale.

(ARAGO.)

*
**

Que manquait-il donc à cette magnifique découverte (la circulation du sang), pour obtenir un assentiment aussi prompt qu'unanime?... Que lui manquait-il?... Ce qui manque à toute vérité, quand elle vient au monde : la lutte et le martyre.

La circulation du sang fut donc niée avec acharnement, la découverte poursuivie par le ridicule, son immortel auteur outragé par l'ignorance, ses partisans anathématisés par le pédantisme. Cinquante ans après avoir été démontré, ce grand fait, l'orgueil de la physiologie moderne, était encore bafoué par les universités d'Europe, ces

synagogues de la science qui étouffent si souvent les vérités naissantes. (Le professeur D'AMADOR.)

*
**

Il y a une foule de choses, en fait de traitement surtout et de remèdes, qui paraissent, au premier abord, inutiles ou déraisonnables, soit qu'elles ne rentrent pas parfaitement dans nos hypothèses, soit que nos connaissances ne nous permettent point d'en donner quelque raison suffisante ; soumettez-les cependant au creuset de la pratique et de l'expérience, et vous y trouverez à la fois des moyens sûrs et pleins d'utilité.

(BAGLIVI, *Des sources de la théorie et de la pratique.*)

*
**

La plupart des grandes découvertes ont commencé par paraître absurdes, et l'homme de génie ne fera jamais rien, s'il a peur des plaisanteries : elles sont sans force si on les dédaigne, et prennent toujours plus d'ascendant quand on les redoute.

(M^{me} DE STAEL, *De l'Allemagne.*)

*
**

Les petites considérations sont le tombeau des grandes choses. (VOLTAIRE.)

*
**

Ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il n'en a

pas été de cette grande innovation dans l'art de guérir, comme de tant d'autres méthodes empiriques et éphémères qui, après quelques années de vogue et d'engouement, disparaissent pour faire place à d'autres.

Un fait demeure incontestable, c'est que l'homœopathie a conquis dans le monde médical des deux hémisphères une place qu'elle ne paraît pas destinée à perdre prochainement ; c'est qu'elle a presque partout ses livres, ses journaux, ses sociétés ; sur quelques points, ses hôpitaux, ses cliniques, ses professeurs, et, dans le monde entier son public, c'est-à-dire des croyants pour l'enseigner et des croyants pour avoir recours à elle. Un autre fait qui n'est pas moins incontestable, c'est que là même où elle a gagné peu de terrain sur l'ancienne médecine, elle lui fait sentir son action, en remettant à l'ordre du jour des questions qui avaient besoin d'être soumises à de nouvelles épreuves de la discussion. C'est le témoignage que lui a rendu l'une des premières célébrités médicales de l'Allemagne, le docteur Hufeland.

L'homœopathie, dit-il, fera des praticiens plus attentifs à la séméiologie, trop négligée jusqu'à ce jour, plus attentifs aux règles diététiques. Elle fera cesser la croyance à la nécessité des fortes doses ; elle introduira une plus grande simplicité dans les prescriptions ; elle conduira à un plus sûr moyen d'essayer les remèdes et

d'arriver à la connaissance de leurs propriétés (*Dict. hom.* Berlin 1831).

J'ai vu souvent, dit-il encore au même endroit, et bien des gens dignes de croyance ont vu fréquemment aussi, l'homœopathie se montrer efficace dans les maladies graves, où toutes les autres méthodes avaient échoué.

De pareils services rendus suffiraient à expliquer la faveur qu'a rencontrée cette nouvelle médication et la rapidité avec laquelle elle s'est propagée.

(Rapport fait au Sénat, en 1865, par M. Amédée THAYER, sur une pétition relative à l'homœopathie).

*
**

Oui, ils sont toujours bien rares les penseurs qui n'ont pas besoin d'attendre qu'une vérité ait vieilli pour l'accepter, qu'un grand homme ne soit plus leur contemporain pour lui rendre justice.

(D^r DESAIX, de Lyon).

*
**

.....
..... Je ne crois pas au surnaturel; seulement, je crois, avec Voltaire, ce grand docteur des temps modernes, « *qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne le croit communément.* »

« Ce qui me paraît presque surnaturel, c'est qu'en plein XIX^e siècle, en présence des merveilles scientifiques du télégraphe, de l'électro-magné-

tisme, de la vapeur, de l'optique, de la photographie, de l'astronomie et de tant d'autres merveilles, des médecins, des savants honnêtes et consciencieux, en soient réduits à ne pas oser produire au grand jour une découverte médicale, anatomique, physiologique ou psychologique, « de crainte de compromettre le crédit médical en attachant leur nom à des opérations trop étroitement liées en apparence aux pratiques des magnétiseurs. »

C'est là ce qui a vraiment quelque chose de surnaturel, et c'est ce qui m'explique pourquoi plusieurs docteurs de ma connaissance pratiquent, sans bruit, la médecine hahnemannienne, et cherchent dans l'emploi des médicaments à doses infinitésimales, et dans l'application de la formule homœopathique *similia similibus curantur*, la guérison de leurs malades, guérison qui ne leur fait pas toujours défaut.

(*La Patrie* du 25 janvier 1862. Lettre de M. CH. BÉRANGER sur l'hypnotisme.)

*
*
*

Le 16 du mois de décembre dernier, les directeurs et actionnaires de la *General Provident Assurance Company* (Compagnie prévoyante générale d'assurances) se sont réunis sous la présidence de lord Henry Gordon, et ont arrêté, à l'unanimité, d'ouvrir, avec une prime inférieure, une section

pour les personnes qui se font traiter par l'homœopathie.

Les compagnies d'assurances sur la vie ne se laissent pas aller ordinairement à des utopies, et il faut que l'enquête à laquelle la compagnie en question avait fait procéder, ait donné des résultats bien positifs, pour lui faire prendre une telle résolution.

(Rapport déjà cité de M. Amédée THAYER, sénateur).

*
* *

Le bruit s'est répandu, le 4^{er} janvier, que le général Mac Clellan, qui commande en chef l'armée fédérale, avait succombé à une fièvre typhoïde. Cette rumeur a été bientôt démentie. L'origine de sa maladie remonte à quinze jours, lors d'une revue de la division Porter, pendant laquelle il resta quatre heures immobile, exposé à la pluie et à un froid rigoureux. Son état a inspiré pendant deux jours de sérieuses inquiétudes; plusieurs médecins déclaraient même que tout espoir était perdu. Le général avait demandé à être traité d'après la méthode homœopathique, et, seul, le médecin homœopathe qui dirigeait le traitement n'a cessé de rassurer les nombreux amis du jeune commandant en chef. L'homœopathie était déjà très en honneur aux Etats-Unis; mais cette cure

a donné tout à coup aux disciples de Hahnemann une vogue extraordinaire.

(*Opinion nationale* du 10 janvier 1862).

*
**

Les médecins et chirurgiens homœopathes de Naples viennent d'être autorisés à ouvrir un hôpital homœopathique, pour soigner les blessés de l'armée méridionale, sous la direction du professeur Ettore Mengozzi. Le commandant de la place de Naples et le syndicat de la ville ont livré à cette fin des salles du couvent de San-Domenico-Maggiore et du monastère des jésuites, et le ministre de la guerre a nommé président de la commission homœopathique M. le professeur Mengozzi.

(*La Patrie* du 3 novembre 1861.)

*
**

Nous sommes dans un siècle où les préventions doivent disparaître pour faire place au raisonnement, où la vérité doit déployer les larges plis de son drapeau. Cependant, on rencontre encore de par le monde des hommes, ennemis de la lumière, qu'un mot blesse, irrite, et qu'ils repoussent puérilement, sans chercher à se rendre compte de sa portée, de sa valeur réelle. Ainsi certains individus ont qualifié l'homœopathie de chimère, sans l'avoir étudiée, sans l'avoir approfondie. Les mots

ne sont rien, les faits sont tout : les disciples de la doctrine du savant Hahnemann ont rendu et rendent encore assez de services pour qu'on médite leur système et qu'on y fasse des emprunts qui seront utiles à l'humanité.

(*L'Intérêt public*, Maine-et-Loire).

*
**

On s'étonnera de nous voir prendre au sérieux un ordre d'idées (l'homœopathie) tant bafoué en France, dans les sociétés savantes; mais, nous sommes d'avis qu'une *croyance quelconque, qui SE RÉPAND DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE SAVANT, attirant à elle un certain nombre d'hommes distingués, mérité d'être examinée.*

(*Gazette médicale de Paris.*)

STATISTIQUE



Nous avons sous les yeux un livre qui donne, pour toutes les contrées du globe, la liste complète des médecins homœopathes, des pharmacies homœopathiques, des dispensaires, des sociétés, des journaux, etc. Ces listes diverses occuperaient ici cent à cent-cinquante pages, sans intéresser le lecteur. Nous nous bornerons donc à les résumer en quelques lignes pour les principales contrées. Les renseignements pour la France seront plus étendus.

L'HOMŒOPATHIE EN ALLEMAGNE

On compte, en Allemagne :

- 600 Médecins
 - 15 Pharmacies.
 - 8 Hôpitaux.
 - 10 Dispensaires.
 - 11 Sociétés.
 - 6 Journaux.
-

L'HOMŒOPATHIE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

On compte, dans l'Amérique du Nord :

- 7 à 8,000 Médecins.
- 16 Pharmacies.
- 4 Hôpitaux.
- 12 Dispensaires.
- 20 Sociétés.
- 10 Journaux.

L'HOMŒOPATHIE
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

On compte, dans l'Amérique du Sud :

- 250 Médecins.
 - 8 Pharmacies.
 - 2 Hôpitaux (mixtes).
 - 25 Dispensaires.
 - 2 Sociétés.
 - 2 Journaux.
-

L'HOMŒOPATHIE
EN ANGLETERRE

On compte, en Angleterre :

- 500 Médecins
- 16 Pharmacies.
- 5 Hôpitaux.
- 45 Dispensaires.
- 6 Sociétés.
- 3 Journaux.

L'HOMŒOPATHIE
EN BELGIQUE

On compte, en Belgique :

- 150 Médecins.
 - 1 Pharmacie spéciale.
 - 3 — mixtes.
 - 8 Dispensaires.
 - 1 Société.
 - 1 Journal.
- ~~~~~

L'HOMŒOPATHIE
EN ESPAGNE

On compte, en Espagne :

- 300 Médecins.
- 4 Pharmacies mixtes.
- 1 Hôpital en formation.
- 3 Dispensaires.
- 1 Société.
- 2 Journaux.

L'HOMŒOPATHIE
EN ITALIE .

On compte, en Italie :

- 250 Médecins.
 - 4 Pharmacies spéciales.
 - 6 — mixtes.
 - 5 Dispensaires.
 - 3 Sociétés.
 - 2 Journaux. ,
- ~~~~~

L'HOMŒOPATHIE
EN PORTUGAL

On compte, en Portugal :

- 110 Médecins.
- 5 Pharmacies mixtes.
- 6 Dispensaires.
- 1 Journal.

L'HOMŒOPATHIE EN RUSSIE

On compte, en Russie

105 Médecins

4 Pharmacies spéciales.

6 — mixtes.

1 Hôpital.

2 Journaux.



L'HOMŒOPATHIE EN FRANCE

Il y a quarante-sept ans (1828), le comte Des Guidi, docteur en médecine, docteur ès sciences et inspecteur de l'université à Lyon, se rendait à Naples où l'appelaient des affaires de famille. Il était accompagné de sa femme, qu'une grave maladie conduisait lentement au tombeau, et qui attendait de son séjour en Italie et des bains de Pouzzoles, conseillés comme dernière ressource, un allègement à ses longues et cruelles souffrances.

Mais, le changement de climat et les eaux minérales dont on célébrait les vertus, ne produisirent point le résultat qu'on avait espéré ; le mal faisait chaque jour des progrès ; le péril était imminent.

A cette époque, et depuis longtemps déjà, la doctrine de Hahnemann, dont on connaissait à peine le nom en France, avait de nombreux adeptes en Allemagne et en Italie ; le comte Des Guidi entendait fréquemment raconter autour de lui ses succès, et, comme il n'espérait plus rien du côté de la médecine classique, il appela à son secours le docteur de Romani, qui jouissait à Naples d'une grande réputation comme médecin homœopathe.

Ce praticien distingué triompha d'une maladie qui avait défié jusque là tous les efforts de la médecine officielle ; et cette guérison inespérée produisit sur le docteur Des Guidi une impression profonde, et le détermina à étudier la doctrine de Hahnemann. Il se mit immédiatement à l'œuvre et suivit assidûment la clinique homœopathique établie à l'hôpital militaire de la Trinité, sous la direction des docteurs de Romani et de Horatiis.

En 1830, à l'âge de 62 ans, Des Guidi rentra à Lyon et se livrait à la pratique de l'homœopathie, dont il proclamait hautement les bienfaits, et dont il démontrait un peu plus tard la valeur scientifique dans sa magnifique *Lettre aux médecins*, qui a été traduite dans toutes les langues, et qui contient

un exposé lumineux et éloquent de la nouvelle doctrine médicale.

Dès ce jour, l'homœopathie avait pris racine sur le sol français. Elle allait cheminer pas à pas, en luttant sans trêve contre les obstacles qui attendent toutes les innovations utiles, toutes les découvertes fécondes.

Les renseignements qui vont suivre montreront les progrès qu'elle a faits dans notre pays.

Médecins homœopathes

On compte, en France, environ 300 médecins qui pratiquent l'homœopathie : 70 à Paris, 230 dans les départements. Plusieurs ont été internes et lauréats des hôpitaux. Quelques-uns appartiennent aux écoles officielles en qualité de professeurs.

Il y a, en ce moment, en France, 14 pharmacies homœopathiques *spéciales* : 8 à Paris, et 6 dans les départements.

1° PARIS

Pharmacie centrale : 17, rue du Helder (chaussée d'Antin).

Quatre succursales }
25, Boulevard Saint-Martin.
32, rue du Bac.
104, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
59, rue de Rivoli (près la rue Saint-Denis).

8, rue Neuve-des-Capucines.

43, rue de Châteaudun.

352, rue Saint-Honoré.

2° DÉPARTEMENTS

Il y a deux pharmacies *spéciales* à Lyon, deux à Marseille, deux à Bordeaux.

Médecins vétérinaires homœopathes

Ainsi que nous l'avons dit, un certain nombre de médecins vétérinaires pratiquent l'homœopathie en France, et ils se félicitent tous des résultats qu'ils obtiennent. Nous citerons entre autres :

- MM. Saint-Cyr, ex-médecin vétérinaire de l'armée, à Paris ;
Blanc, ex-médecin vétérinaire de l'armée, à Paris ;
Bouguié, à Maisons-Lafitte, près Paris ;
Bureau, à Pons (Charente-Inférieure) ;
Chatain, à Autun (Saône-et-Loire) ;
Bardou, à Castres (Tarn) ;
Frédoux, à Saujon (Charente-Inférieure) ;
Goutry, à Romange (Jura) ;
Louvier, à Arbois (Jura) ;
Sias, à Aix (Bouches-du-Rhône).

Hôpitaux homœopathiques

A diverses époques, la doctrine de Hahnemann a été introduite dans quelques hôpitaux plus ou moins importants de la province (nous citerons, par exemple, les hôpitaux de Thoissey, de Bour-

gueil, de Carentan, de Sens), et dans les hôpitaux de Paris, par le docteur Tessier.

Nous dirons quelques mots sur les résultats obtenus à Thoissey, à Bourgueil, et à Paris.

1° HOSPICE DE THOISSEY

L'un des doyens de l'homœopathie française, le docteur Gastier, a été pendant près de vingt ans le médecin de l'hospice de Thoissey, petite ville du département de l'Ain. Sous cette habile direction, la doctrine de Hahnemann obtint des résultats qui inquiétèrent sérieusement ses ennemis. Comme tous les moyens sont bons à ceux que la passion égare, un médecin de Mâcon annonça un jour, dans un journal de cette ville, que les administrateurs de l'hospice de Thoissey venaient d'interdire à M. Gastier la pratique de l'homœopathie dans cet établissement. Les administrateurs adressèrent aussitôt à ce journal une lettre qui doit prendre place dans ce chapitre comme un élément de statistique, et aussi comme un exemple précieux de sagesse et d'indépendance fourni par une administration éclairée.

Voici cette lettre :

« Nous ne saurions garder le silence sur une allégation purement gratuite, qui suppose que nous ne connaissons pas les limites de nos attribu-

tions, et que nous nous sommes mêlés de juger des choses hors de notre portée.

« Les administrateurs des hospices ont été établis pour régir les biens et les revenus de ces établissements, pour veiller à leur bonne tenue et à ce que chaque personne qui y est employée fasse exactement son service, mais non pour diriger les médecins dans la pratique de leur art, auquel les administrateurs sont complètement étrangers par leurs études.

« Il serait donc tout au moins fort ridicule de notre part que nous nous fussions permis d'interdire au médecin de notre hôpital un moyen pratique quelconque qu'il croirait bon et jugerait à propos d'employer.

« La médecine est un art libéral et en même temps parfaitement libre dans son application. *Jamais, et c'est ce qui prouve la considération dont il a joui, jamais, dans aucun temps, dans aucun pays, sous aucun régime, les pouvoirs publics les plus absolus ne se sont avisés d'interdire ou de prescrire aux médecins tel ou tel mode de traitement, et de prononcer entre telle ou telle des doctrines médicales opposées entre elles, que l'on a vues se succéder ou régner simultanément, se disputant la confiance publique.*

« En démentant formellement le fait que, par une erreur impossible à expliquer, M. C. a avancé dans son écrit, nous déclarons que, lors même que nous eussions eu le droit qu'il suppose, nous n'aurions été nullement disposés à en user. *Nos re-*

gistes attestent, en effet, que, depuis l'entrée en fonctions de M. Gastier, le nombre des décès, relativement au nombre des malades admis à l'hospice, a été moindre qu'auparavant ; que les dépenses en remèdes, en frais de pharmacie, ont été presque nulles, et que le service, devenu plus simple, plus facile, a été sensiblement allégé.

« Signé, les administrateurs de l'hospice de Thoissey : *Magat*, maire, président ; *Challane*, adjoint ; *Lorin*, membre du Conseil général ; *Ducrest*, curé ; *Billaud aîné*, *Aillaud*.

« Thoissey, 2 janvier 1846. »

2° HÔPITAL DE BOURGUEIL (INDRE-ET-LOIRE).

A cet hôpital est annexé un asile pour les vieillards, invalides ou incurables, qui sont au nombre de vingt-cinq à trente.

Avant 1855, c'est-à-dire avant l'introduction de l'homœopathie dans l'hôpital, les frais pharmaceutiques s'élevaient à 30 francs par chaque lit ; depuis 1855, ils arrivent à peine à 6 francs.

Les succès obtenus dans l'hôpital, par l'homœopathie, ont été constatés par un acte officiel dont voici la teneur :

L'an mil huit cent soixante, le dix-sept mars, la Commission administrative de l'hospice de Bourgueil, s'est réunie au lieu ordinaire de ses séances ;

Étaient présents :

MM. DUSOUL, maire, *Président* ;
BELLIARD, curé ;
RENAULT, juge de paix ;
CHIVERT.

Sur la proposition d'un membre, la Commission administrative, de plus en plus convaincue de l'excellence de l'homœopathie, par les heureux résultats déjà obtenus à l'hôpital de Bourgueil, croit devoir exprimer ici sa reconnaissance à M. le docteur Chauvet, qui, le premier, a introduit en pratiqué dans cet établissement cette méthode curative *si efficace* et en même temps *si économique*.

La Commission s'applaudit de plus en plus de voir le docteur Gérard continuer l'œuvre commencée par M. Chauvet, son prédécesseur, et employer avec succès la médication homœopathique dans cet établissement.

Et, après lecture, les membres présents ont signé.

Pour extrait conforme,

Le Maire,
DUSOUL.

(Extrait du registre des délibérations de la Commission administrative de l'hospice de Bourgueil.)

3° HOPITAUX DE PARIS.

Le docteur Tessier père pratiqua l'homœopathie dans les hôpitaux de Paris (à l'hôpital Sainte-Marguerite (Hôtel-Dieu annexe), à l'hôpital Beaujon, et à l'hôpital des enfants), de 1847 à 1862. En réponse aux attaques incessantes de ses adversaires, l'administration publia officiellement, ainsi que nous l'avons déjà dit, un tableau comparatif des résultats obtenus pendant trois ans (1849-1850-1851), par la *méthode homœopathique*, dans les salles du docteur Tessier, composées de 100 lits, et par la *médecine ordinaire*, dans les salles des docteurs Valleix et Marrotte (même hôpital), composées de 99 lits. Ce tableau constate, en faveur de la doctrine de Hahnemann :

1° Une mortalité moindre ;

2° Un séjour moins prolongé des malades dans l'hôpital ;

3° Une réduction considérable dans les frais de pharmacie. (Voir chapitre IX.)

Depuis la mort du docteur Tessier, trois hôpitaux homœopathiques ont été fondés en France :

1° L'*hôpital Hahnemann*, fondé à Paris, en 1869, rue Laugier, 26, quartier des Ternes ;

2° L'hôpital *Saint-Jacques*, fondé en 1870, rue Saint-Jacques, 282 ;

3° L'hôpital *Saint-Luc*, fondé à Lyon, en 1875 ;

Des consultations gratuites ont lieu chaque matin, dans ces établissements hospitaliers, pour les malades du dehors.

Dispensaires homœopathiques

(Consultations gratuites pour toutes les maladies.)

Il y a, à Paris, cinq dispensaires homœopathiques, où plusieurs médecins donnent des consultations *absolument* gratuites, à différentes heures de la journée. Les médicaments sont délivrés dans les pharmacies homœopathiques à un prix extrêmement modique¹, et même gratuitement lorsque la position du malade l'exige. Ils sont situés :

- 17, rue de la Chaussée-d'Antin ;
- 27, rue du Faubourg-du-Temple ;
- 41, rue de Verneuil (faubourg-Saint-Germain) ;
- 106, rue du Faubourg Saint-Honoré ;
- 32, rue des Bourdonnais (Halles centrales).

Il y a des dispensaires dans les principales villes de la province.

1. Les consultations ont lieu dans des locaux particuliers, et non dans les pharmacies homœopathiques. Il ne faut pas les confondre avec ces consultations qui se donnent dans certaines officines allopathiques, où le conseil est gratuit, mais où les remèdes sont payés fort cher.

Sociétés homœopathiques

Il existe, à Paris, une société qui a pour but l'enseignement et la propagation de la nouvelle doctrine. Elle a pris le nom de *Société médicale homœopathique de France*. Ses réunions ont lieu deux fois par mois, cité d'Antin, n° 34.

Cette société existe sous diverses dénominations depuis l'année 1834. Elle publie un journal qui paraît tous les mois.

Journaux homœopathiques

Un grand nombre de journaux ont été publiés à diverses époques, soit à Paris, soit dans les départements. Ils ont cessé de paraître lorsque leur mission a été remplie.

Aujourd'hui, trois journaux mensuels paraissent régulièrement à Paris; ce sont :

1° *Bulletin de la Société médicale homœopathique de France*. Il paraît, sous divers titres depuis 1845.

2° *L'Art médical*, fondé en 1855, par le docteur J.-P. Tessier, et continué par ses disciples.

3° *La Bibliothèque homœopathique*, fondée en 1868, par le docteur Chargé.



En terminant notre travail, nous considérons comme un devoir de déclarer que nous avons puisé à pleines mains dans un livre excellent que tous les homœopathes connaissent, et dont nous ne croyons pas utile de désigner ici les auteurs.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	3
CHAPITRE I ^{er} . — Vie de Hahnemann et découverte de l'homœopathie.....	9
CHAPITRE II. — Liste des ouvrages publiés par Hahnemann.....	19
CHAPITRE III. — L'allopathie jugée par les allopathes.....	24
CHAPITRE IV. — L'homœopathie jugée par les allopathes.....	31
CHAPITRE V. — Exposé de l'homœopathie.....	38
CHAPITRE VI. — Objections et réponses.....	54
CHAPITRE VII. — Des principaux traitements allopathiques et de leurs dangers.....	71
CHAPITRE VIII. — Conversions à l'homœopathie.....	90
CHAPITRE IX. — Quelques chiffres officiels.....	98
CHAPITRE X. — Traitement comparé des deux méthodes rivales dans quelques maladies.....	108
CHAPITRE XI. — Scepticisme des médecins de l'école officielle.....	117

MISCELLANÉES

Allocution du président de l'Académie de médecine de Belgique aux membres du Congrès homœopathique.....	124
Une curiosité académique.....	125
Un cri d'alarme.....	130
Deux guérisons remarquables.....	131
La Logique des savants.....	135
Les Congrès homœopathiques.....	144